This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Rudler J. 12

GUSTAVE RUDLER
COLLECTION

Not in Lonchamp (who cla
that the Introduction by
Charles de Villers is not in t
edition, which he mentions, p
but does not describe)

DE

L'ALLEMAGNE.

DE

L'ALLEMAGNE

PAR Mme LA BARONNE

DE STAËL-HOLSTEIN.

NOUVELLE ÉDITION

PRÉCÉDÉE

D'UNE INTRODUCTION

PAR

M. CHARLES DE VILLERS

ET ENRICHIE

DU TEXTE ORIGINAL DES MORCEAUX TRADUITS.

TOME PREMIER.

PARIS ET LEIPSIC

F. A. BROCKHAUS. 1814.

BRUNSVIC, DE L'IMPRIMERIE DE FRÉDÉRIC VIEWEG.

TAYLOR INSTITUTION
LIBRARY

PRÉFACE.

Ce 1. Octobre 1813.

En 1810, je donnai le manuscrit de cet ouvrage sur l'Allemagne au libraire qui avoit imprimé Corinne. Comme j'y manifestois les mêmes opinions et que j'y gardois le même silence sur le gouvernement actuel des Français que dans mes écrits précédents, je me flattai qu'il me seroit aussi permis de le publier: toutefois peu de jours après l'envoi de mon manuscrit, il parut un décret sur la liberté de la presse d'une nature très-singulière; il

ıge ne
ɔoir été
Soit —
'e sous
e à la
it alors
rendoit
:; mais
ıouveau
les cen-
ɔuvrage
librai-
à l'im-
e de la
ɔprimer
ɔnvena-
e telles
ées jus-
s de ne
pas né-
ıce des
ɔu sim-

Mon libraire cependant prit sur lui la responsabilité de la publication de mon libre en le soumettant à la censure, et notre accord fut ainsi conclu. Je vins à quarante lieues de Paris pour suivre l'impression de cet ouvrage, et c'est là que pour la dernière fois j'ai respiré l'air de France. Je m'étois cependant interdit dans ce livre, comme on le verra, toute réflexion sur l'état politique de l'Allemagne; je me supposois à cinquante années du temps présent, mais le temps présent ne permet pas qu'on l'oublie. Plusieurs censeurs examinèrent mon manuscrit, ils supprimèrent les diverses phrases que j'ai rétablies, en les désignant par des notes; enfin, à ces phrases près, ils permirent l'impression du livre tel que je le publie maintenant, car je n'ai pas cru devoir y rien changer. Il me semble curieux de montrer, quel est un ouvrage qui

Au moment où cet ouvrage
ître, et lorsqu'on avoit déjà
lix mille exemplaires de la
e édition, le ministre de la po
u sous le nom du général Sav
ya ses gendarmes chez le libra
ordre de mettre en pièces t
tion, et d'établir des sentinelles
-ses issues du magasin, dans
ıte qu'un seul exemplaire de
ɣereux écrit ne pût s'échapper.
nissaire de police fut chargé
eiller cette expédition, dans
'e le général Savary obtint
· la victoire; et ce pauvre

carton parfaitement blanc, sur lequel aucune trace de la raison humaine n'est restée; la valeur intrinsèque de ce carton estimée à vingt louis est le seul dédommagement que le libraire ait obtenu du général-ministre.

Au moment où l'on anéantissoit mon livre à Paris, je reçus à la campagne l'ordre de livrer la copie sur laquelle on l'avoit imprimé, et de quitter la France dans les vingt-quatre heures. Je ne connois guères que les conscrits, à qui vingt-quatre heures suffisent pour se mettre en voyage; j'écrivis donc au ministre de la police qu'il me falloit huit jours pour faire venir de l'argent et ma voiture. Voici la lettre qu'il me répondit:

Police générale.

Cabinet du ministre.

Paris, 3me Octbr. 1810.

« *J'ai reçu, Madame, la lettre que* « *vous m'avez fait* l'honneur de m'écrire,

u'ils suffisent aux arrangemen
ous restent à prendre, parceq
e puis vous en accorder davanta
« *Il ne faut point recherch*
use de l'ordre que je vous ai
é dans le silence que vous avez
é à l'égard de l'Empereur dans
ernier ouvrage, ce serait une er
ne pouvoit pas y trouver de
ui fût digne de lui; mais votre
t une conséquence naturelle
arche que vous suivez constam
puis plusieurs années. Il m'a
ue l'air de ce pays-ci ne vous c

« l'impression. Je regrette la perte qu'il « va faire éprouver au libraire, mais « il ne m'est pas possible de le laisser « paroître. »

« Vous savez, Madame, qu'il ne « vous avait été permis de sortir de « Coppet, que parceque vous aviez ex- « primé le désir de passer en Amérique. « Si mon prédécesseur vous a laissé ha- « biter le département de Loir et Cher « vous n'avez pas dû regarder cette to- « lérance comme une révocation des dis- « positions qui avaient été arrêtées à « votre égard. Aujourd'hui vous m'ob- « ligez à les faire exécuter strictement, « et il ne faut vous en prendre qu'à « vous-même. »

« Je mande à Mr. Corbigny *) de « tenir la main à l'exécution de l'ordre « que je lui ai donné, lorsque le dé- « lai que je vous accorde sera expiré. »

*) Préfet de Loir et Cher.

correspon...
ure de rigueur; il m'aurait é
s agréable de n'avoir qu'à vo
rir des témoignages de la ha
nsidération avec laquelle j'ai l'h
ur d'être,

« *Madame*

« *Votre très-humble et trés-o*
« *sant serviteur*,

(*Signé*) « LE DUC DE ROVI

... DE STAËL.

« je vous invite à me faire connaître « celui que vous aurez choisi. » *)

J'ajouterai quelques réflexions à cette lettre déjà, ce me semble, assez curieuse par elle-même. Il m'a paru, dit le Général Savary, que l'air de ce pays ne vous convenoit pas; *quelle gracieuse manière d'annoncer à une femme alors, hélas! mère de trois enfants, à la fille d'un homme qui a servi la France avec tant de foi, qu'on la bannit à jamais du lieu de sa naissance, sans qu'il lui soit permis de réclamer d'aucune manière contre une peine réputée la plus cruelle après la condamnation à mort! Il existe un vaudeville français dans lequel un huissier, se vantant de sa politesse envers ceux qu'il conduit en prison, dit —*

Aussi je suis aimé de tous ceux que j'arrête —

---

*) *Le but de ce postscriptum étoit de m'interdire les ports de la Manche.*

les peuples que j'admire; (
:s ce sont les Anglais d'abo
plusieurs égards les Alleman
fois je ne crois pas qu'on pui.
ıser de ne pas aimer la Fran
:i que trop montré le regret d'
· où je conserve tant d'obj
ction, où ceux qui me sont ch
aisent tant! Mais de cet at
nt peut être trop vif pour u
'e si brillante et pour ses spi
habitants, il ne s'ensuivoit p
dût m'être interdit d'admi
eterre. On l'a vue, comme

cement de la révolution, le but des espérances et des efforts des Français, mon âme en est restée où la leur étoit alors.

A mon retour dans la terre de mon père, le préfet de Genève me défendit de m'en éloigner à plus de quatre lieues. Je me permis un jour d'aller jusqu'à dix dans le simple but d'une promenade, aussitôt les gendarmes coururent après moi, l'on défendit aux maîtres de poste de me donner des chevaux, et l'on eût dit que le salut de l'état dépendoit d'une aussi foible existence que la mienne. Je me résignai cependant encore à cet emprisonnement dans toute sa rigueur, quand un dernier coup me le rendit tout-à-fait insupportable. Quelques-uns de mes amis furent exilés parce-qu'ils avoient eu la générosité de venir me voir — c'en étoit trop — porter avec soi la contagion du malheur, ne

-embler pour ceux qui vous le
it, ou des bassesses raffinée
: terreur inspire, c'étoit une si
n à laquelle il falloit se sous
si l'on vouloit encore vivre !
)n me disoit, pour adoucir mo
in, que ces persécutions conti
s étoient une preuve de l'impor
qu' on attachoit à moi; j'ai
pu répondre, que je n'avo
ɛ

ces excès d'honneur ni cette indignité.

je ne me laissai point aller a

malheureux. On me tourmenta dans tous les intérêts de ma vie, dans tous les points sensibles de mon caractère, et l'autorité condescendit à se donner la peine de me bien connoître pour mieux me faire souffrir. Ne pouvant donc désarmer cette autorité par le simple sacrifice de mon talent, et résolue à ne lui en pas offrir le servage, je crus sentir au fond de mon coeur ce que m'auroit conseillé mon père, et je partis.

Il m'importe, je le crois, de faire connoître au public ce livre calomnié, ce livre source de tant de peines; et quoique le Général Savary m'ait déclaré dans sa lettre, que mon ouvrage n'étoit pas français, *comme je me garde bien de voir en lui le représentant de la France, c'est aux Français tels que je les ai connus, que j'adresserai avec confiance un écrit où j'ai tâché, selon mes forces,*

ır de l'Europe, et la gr[illegible]
on continentale ne sauroit re
r son indépendance que par cell
pays. La différence des lan
les limites naturelles, les sou
d'une même histoire, tout con
à créer parmi les hommes ce
s individus qu'on appelle des na
de certaines proportions leu
ıécessaires pour exister, de cer
qualités les distinguent; et s
nagne étoit réunie à la Franc
suivroit aussi que la France s
éunie à l'Allemagne, et que le
[illegible] Hambourg comme l

modifieroient les vainqueurs, et tous finiroient par y perdre.

J'ai dit dans mon ouvrage que les Allemands n'étoient pas une nation; *et certes ils donnent au monde maintenant d'héroïques démentis à cette crainte. Mais ne voit-on pas cependant quelques pays germaniques s'exposer, en combattant contre leurs compatriotes, au mépris de leurs alliés mêmes, les Français? Ces auxiliaires, dont on hésite à prononcer le nom, comme s'il étoit temps encore de le cacher à la postérité, ces auxiliaires, dis-je, ne sont conduits ni par l'opinion, ni même par l'intérêt, encore moins par l'honneur; mais une peur imprévoyante a précipité leurs gouvernements vers le plus fort, sans réfléchir qu'ils étoient eux-mêmes la cause de cette force devant laquelle ils ne prosternoient.*

d those who suffer bravely save mankind,

ux qui souffrent bravement s
l'espèce humaine, — *les Es*
se sont vus réduits à ne po
que Cadix, et ils n'auroient
enti davantage alors au joug
ngers, que depuis qu'ils ont
la barrière des Pyrénées,
s sont défendus par le caract
que et le génie moderne de L
ington. Mais pour accomplir
des choses, il falloit une pe
nce que l'évènement ne sau
urager. Les Allemands ont

destinée: une volonté de plus et le malheur seroit dompté.

La soumission d'un peuple à un autre est contre nature. Qui croiroit maintenant à la possibilité d'entamer l'Espagne, la Russie, l'Angleterre, la France? — pourquoi n'en seroit-il pas de même de l'Allemagne? — Si les Allemands pouvoient encore être asservis, leur infortune déchireroit le coeur; mais on seroit toujours tenté de leur dire, comme Mlle de Mancini à Louis XIV., Vous êtes roi, Sire; et Vous pleurez; *vous êtes une nation et vous pleurez!!*

Le tableau de la littérature et de la philosophie semble bien étranger au moment actuel; cependant il sera peut-être doux à cette pauvre et noble Allemagne, de se rappeller ses richesses intellectuelles au milieu des ravages de la guerre. Il y a trois ans que je désignois la Prusse et les pays du

elle pas transformée! ce qu
losophes mettoient en système
plit, et l'indépendance de l'
dera celle des états.

TABLE DES CHAPITRES.

Observations générales . . . . Page 1

PREMIÈRE PARTIE.

De l'Allemagne et des moeurs des Allemands.

Chap. I. De l'aspect de l'Allemagne 9
Chap. II. Des moeurs et du caractère des Allemands 14
Chap. III. Les femmes 31
Chap. IV. De l'influence de l'esprit de chevalerie sur l'amour et l'honneur 36
Chap. V. De l'Allemagne méridionale 44
Chap. VI. De l'Autriche 47
Chap. VII. Vienne 56
Chap. VIII. De la société 65
Chap. IX. Des étrangers qui veulent imiter l'esprit français 69
Chap. X. De la sottise dédaigneuse et de la médiocrité bienveillante . 78
Chap. XI. De l'esprit de conversation 81
Chap. XII. De la langue allemande dans ses rapports avec l'esprit de conversation 99
Chap. XIII. De l'Allemagne du nord 105
Chap. XIV. *La Saxe* 111

XIX. Des institutions particulières d'éducation et de bienfaisance 14
XX. La fête d'Interlaken . . 16

SECONDE PARTIE.

La Littérature et les arts.

I Pourquoi les Français ne rendent-ils pas justice à la littérature allemande? 1
II. Du jugement qu'on porte en Angleterre sur la littérature allemande 1
III. Des principales époques de la littérature allemande . . . 1

INTRODUCTION

A L'OUVRAGE DE Mme. DE STAËL

SUR L'ALLEMAGNE

PAR

CHARLES DE VILLERS.

INTRODUCTION.

C'est un fait actuellement bien démontré, que parmi ces grandes familles humaines qu'une même langue, une conformation pareille, l'habitation d'un territoire contigu indiquent comme ayant une origine commune, il règne aussi un caractère général, une manière de sentir et de voir, un certain mode de facultés qui distinguent cette race, ou nation, de toutes les autres, si grande que puisse être d'ailleurs, dans son propre sein, la différence des caractères et des génies individuels. Quelques soient, par exemple, les variétés sans nombre qu'on peut supposer dans l'humeur et *dans les vues* de tous les membres de

n caractère anglais,
ne couleur toute étrangère; no
ue de toutes les nuances de
anglaise, aucune ne ressen
à l'espagnole. Tous les indiv
d'un côté resteront espagnol
me de l'autre anglais, dans le
rsité. Chacun aura un fond
eur nationale indélébile, qui
confondra point avec une

On peut se figurer une infi
nuances de la couleur bleue et
ssoires où le bleu domine
ue aussi une infinité de nu
que d'une ni d

fèrent en entier les uns des autres par pays, ou par peuples. Assurément, le genre humain offre aussi dans son intégrité de grands traits communs, des affections, des passions, des qualités universelles qui constituent l'humanité dans chaque individu. Le rayon divin que le Créateur a placé dans tous, a imprimé à tous la même tendance vers le bien, leur a donné un entendement et une raison qui reconnaissent les mêmes lois. Mais ceci ne signifie pas non plus qu'il n'y ait aucune différence dans les qualités secondaires, aussi-bien que dans l'emploi, l'application, la combinaison des qualités de premier ordre.

Il se trouve encore beaucoup de gens qui, se refusant à une observation plus subtile ou plus exacte, et ne considérant que ces qualités générales communes à tous les hommes, *s'obstinent à nier* les différences tran-

ur des variétés [illegible]
rappent leurs sens: ils avouen
e teint d'un caffre n'est pas l
que celui d'un hollandais d
que les traits d'un calmouk
d'un géorgien sont loin de
mbler; que la taille d'un lapo
ien inférieure à celle d'un su
mais quand il est question
ces ou de mesures morales et i
ures, ils n'ont plus d'yeux po
; et c'est souvent la difficulté d'
uer qui les amène-là.
Et c'est en effet l'un des plus p
ls mystères de la nature et de

de problème plus difficile à résoudre, que cette uniformité dans la multiplicité des formes. Le climat peut bien influer sur la conformation et le tempérament physique, ainsi que la nourriture, les boissons, le genre de vie agricole, ou chasseur, ou marin: mais que tout cela est loin de suffire à l'explication de phénomènes d'un ordre plus relevé! Les plus extrêmes divergences entre certaines nations se font remarquer quelquefois sous les mêmes latitudes, et sous des modes presque en tout semblables dans le genre de vie et la subsistance. On ne peut alléguer non plus que la physionomie intellectuelle d'une nation, son esprit, son caractère particulier, procèdent de ses moeurs, de ses goûts, de ses habitudes, de ses idées dominantes. C'est bien plutôt ces habitudes, ces moeurs, ces goûts, ces idées qui résultent de son esprit, de son *caractère primitif* et fondamental, au

incontestable vérité. Mais aya
ois admis la réalité des diff
s qui existent dans le génie i
uel des diverses nations, il fa
nir aussi qu'il en résulte po
ne sa manière d'être partic
, sa manière d'envisager l
s, de penser, d'agir, qui corr
à son génie, et qui en est
festation. Ce génie se montre
tous les points et les mome
ssifs de l'existence intérieure
ieure de la nation. Ainsi l
progressive de celle-ci, c'es

de sa littérature; et quiconque s'en occupe philosophiquement doit principalement avoir en vue de faire ressortir avec évidence leur rapport intime avec le génie de ce peuple. En traitant de sa littérature, par exemple (puisqu'il en est ici question), le problème à résoudre doit toujours être, d'expliquer la littérature par la nation, et la nation par sa littérature.

Sur le sol resserré de notre petite Europe, la nature, dans un de ses caprices, s'est plue à rapprocher, par les limites de leur territoire, deux nations qu'elle a placées par leur génie et leur caractère aux deux extrémités de la ligne intellectuelle qu'il est donné aux hommes de parcourir. Ce sont les français et les allemans. *Malgré une certaine* nuance qui leur

l'une et l'autre de [redacted], [redacted]
tendances déterminantes,
[redacted] divergences et de telles oppo
[redacted], qu'il parait que tout moyen
endre est impossible, et tout
pour y parvenir superflu. *)
Il a déjà été fréquemment rem

L'auteur de cette Introduction a sou
diqué et décrit ces divergences. En
ms *le Spectateur du nord*; en 1801,
Philosophie de Kant; en 1804, dan
ssai sur l'influence de la Réformat
1 1807, dans un morceau *sur la manie*
aiter l'amour chez les poëtes des deu
ons; en 1808, dans son *Coup-d'oeil s*
niversités allemandes; et en 1809, da
[redacted] *à l'Institut sur l'éti*

qué, que le trait principal de différence entre les deux nations, était le caractère de vie plus intérieure dans l'allemand, plus enclin à l'idéal; et de vie plus extérieure dans le français, plus porté aux réalités. Pour rendre sensible cette manière d'être d'une et d'autre part, et pour l'expliquer en quelque façon, que l'on se rappèle l'emploi fait par une école moderne très-spirituelle, de l'action combinée des forces centrifuges et centripètes (ou de la force *astrale* et de la force *planétaire* — ou encore, de la force *solaire* et de la *terrestre*) pour exposer la nature organique des plantes et des animaux. La plante est une portion de la force planétaire, ou terrestre, attirée au dehors et retenue, captivée par la force astrale, ou solaire. L'animal, au contraire, est une portion de la force solaire surprise et enveloppée par la *force terrestre*. Comme dans la Ge-

stance ignée, l'élé
complettement paîtri avec l'
it terrestre, et également répa
tout ce dernier. De là l'extrê
lité et irritabilité de toute
chez celui-ci, la vivacité de s
unications avec le monde ext
, la perfection exquise de s
on peut dire que son esprit
avant-postes de l'être, et qu'
suivant la locution vulgaire,
jusqu'au bout des doigts.
aire, par le procédé organiqu
ture allemande, le feu céleste
té répandu avec autant de pr

une lampe de vie astrale, qui illumine le lieu le plus profond du sanctuaire intellectuel. Aussi l'allemand aura-t-il moins de mobilité, de vivacité extérieure, il sera moins puissamment attiré et porté à jouir de ce qui touche les sens; mais il aura une force intérieure de méditation qui lui assurera un autre cycle d'action et de jouissance, et une irritabilité intellectuelle plus vive. Le but extérieur sera tout pour le français, et il ne rencontrera rien en lui qui s'oppose à ses efforts pour l'atteindre; sa maxime favorite, par exemple, sera: *le but justifie les moyens.* L'allemand, au contraire, moins âpre pour le but extérieur, sera à chaque pas rappelé vers la région interne, vers le sanctuaire où brille l'étincelle, où se trouve la vive image de Dieu et de ses lois, et s'arrêtera chaque fois qu'il croira que le but extérieur ne peut être atteint qu'aux dépens de la

****

l'application et dans le dev
ment de la vie active, ces deu
es diverses se manifesteront e
ɔmènes et en aspects tout diver
ffet, l'homme extérieur aura d

)n ne peut douter que de là procède p
ulièrement ce qu'on nomme la lenteur
circonspection allemande. Une multitu
motifs qui arrêtent l'allemand à chaq
s, n'ont aucune valeur pour le franç
ur que l'un ait une volonté forte et s
serve, il faut qu'il soit convaincu de
stice de la chose qu'il entreprend; qu
l'autre, il suffit qu'il soit convaincu de
tilité. Dans une simple guerre politi
ntre les deux peuples, une guerre de
uête, ou de ce qu'on appèle vulgairem
monde, à egalité de forc

appétits, des passions, des irritations qui le porteront vers de certains objets, qui lui suggéreront des manières de penser et d'agir, tout-à-fait autres que ce qui aura lieu chez l'homme intérieur, lequel sera sujet à d'autres passions, à d'autres habitudes, à d'autres manières de penser et d'agir. Le sentiment religieux chez l'un et chez l'autre s'exprimera et se modifiera diversement. Le premier aura besoin, pour l'exciter et le soutenir, d'un culte extérieur qui frappe vivement les sens, de pompe et de cérémonies. L'autre, dont les sens sont moins irritables, mais qui dans la profondeur de son être a un foyer de vie plus active, sera plus mystique, plus simple dans son culte, plus indifférent à la pompe des cérémonies. Le culte de l'église romaine convient aux français. La simplicité du culte protestant convient mieux aux allemans. *C'est en* Allemagne que devait

.ι du caractere germanique ").
omme la religion est plus da

—

Depuis plus de dix-huit siècles, les obs
ıurs ont retrouvé toujours ces traits f
ıentaux dans le caractère des deux rac
ar et *Tacite* nous les ont peintes ain
elles elles sont encore de nos jours, à b
de variations près, que le voisinage,
ange de quelques individus peuvent
ir introduits. . . . . *Tacite* dit,
ınt mention des idées religieuses des g
ns: « *Ils trouvent contraire à la n*
té des choses célestes d'enfermer
eux dans des murailles, ou de les as
ler à aucune forme humaine: ils c
crent des lieux agrestes et des forê
ils retrouvent la divinité dans ce
rreur secrète, qu'ils n'envisagent qu
respect. » Comme ils n'ont point

l'âme chez l'allemand, et plus dans les sens chez le français; qu'ici elle est plus une adoration mystique, et là plus un culte sensuel; de même l'amour, qui est aussi une religion, est plus intellectuel et plus mystique en Allemagne. Dans la poésie des deux nations, cette double tendance s'est révélée de la manière la plus évidente. L'amour chez les poëtes français est le plus souvent futif et sensuel; même quand il s'y

---

crivant les mœurs des Gaulois: « *Les Gaulois sont légers, superstitieux, amis du luxe. Ils ont des temples, des prêtres fanatiques et despotes à l'excès; ils ont des simulacres de leurs Dieux, des statues d'osier dans lesquelles ils enferment des hommes vivans pour les brûler en holocauste.* » Enfin, après un grand-nombre d'autres traits, inutiles à rapporter ici, *César* employe cette transition, pour passer aux Germains: « *Les Germains,* » dit-il, « *diffèrent beaucoup de cette manière d'être.* « (Germani multum ab hac consuetudine differunt). » Tant il était dès-lors impossible de méconnaître la dissemblance des deux nations! » (*Sur la man. diff. de traiter l'amour*, etc.)

*****

jusqu aux sens; il ...
plus moral; il se traite à-peu
omme il se traiterait entre de
s'ils étaient de sexes diffé
— Quant à l'amitié, passio
a que faire de correctif, et qu
en grande partie du besoin d
nmuniquer, de mettre ses affec
intimes en société, comme l
ils ressent ce besoin avec beau
d'intensité et d'une manière al
, il en résulte non seulem
es simples liaisons, qui anime
bellissent la vie extérieure, s
réquentes en France; mais au

volutions n'ont-ils pas donné lieu dans ce pays, aussi-bien que dans l'émigration, à de beaux et généreux traits de dévouement dûs à l'amitié? Et pour nous restreindre au sujet principal de cet écrit, nous remarquerons que l'histoire d'aucune autre littérature n'offre comme la française autant d'exemples éclatans d'une étroite et inaltérable amitié entre des hommes de lettres, qu'on a vûs mettre en commun leurs travaux, leur fortune, leur gloire, tous les biens et les maux de la vie, ne trouvant de compensation aux uns et de consolation aux autres, que dans les épanchemens de l'amitié.

Ajoutons donc que parmi la nation où domine *l'extériorité* (s'il est permis de risquer ce terme) le goût et le besoin de se communiquer, de se rapprocher, de vivre dans les autres plus que dans soi, sera plus général et plus pressant que chez la nation *où l'intériorité* domine, et qui

vie [illegible] à vivre
mand aime à vivre
soi; il aime, il a maintenu long
, et il maintiendra encore les pe
états. C'est ce que *Montesquieu*
s son Esprit des lois, appel
meur phlegmatique et l'immu
ité de l'esprit de la nation a
ande. Le français se plait
randes villes, au tumulte, à l
ociale, aux sallons, aux cours
lantes *). La France, dans le
où sa noblesse était encore
nique, avait aussi une foule d
états. A mesure que le génie
le gallique, ou

goût des grands cercles, des appareils brillans et frivoles, et facilita par là la réunion des seigneuries particulières à la couronne, et la fusion de tout le territoire jadis morcelé de la France en une seule masse, en un royaume puissant. A chacune des pages de l'histoire politique de ce pays, on reconnait l'empreinte du caractère fondamental de ses habitans.

Cependant il convient de porter dans cette histoire, suivant ses diverses époques, un discernement nécessaire. Le sol de la Gaule n'a pas toujours été habité uniquement par la nation primitive et aborigène. On sait assez peu de chose de l'histoire de cette nation; mais quelques anciens écrivains, qui s'accordent entre eux, nous ont transmis plusieurs traits de son caractère. (Les Grecs, dans leur igno-

leur orient, scy...
es à l'occident, confondr
ne dénomination commune
ins avec les gaulois; et l'his
Pelloutier s'est laissé entraî
eux à la confusion de ces d
s si distinctes). Les romains s'
rent les premiers de la Gau
pendant les siècles qu'y dura l
ination, il s'y forma un mél
deux peuples, dont les deux
étaient assez homogènes,
repoussaient du moins pas
tre. C'est la Gaule ainsi m
des germaniques

en commettent vulgairement la faute. Durant bien des siècles, la Gaule continua à rester Gaule, sous la domination d'une colonie étrangère, qui formait au milieu des gaulois une caste tout-à-fait séparée, une caste de vainqueurs et de maîtres, et qui en devint la noblesse. *Charlemagne* était un prince tout-à-fait étranger à la Gaule, ainsi que ses francs, mais qui avait la Gaule, le pays conquis par les francs, au nombre des provinces de son empire. Quand peu-à-peu des gaulois puissans et riches s'introduisirent à la cour et dans les camps de ces princes germains, qu'ils y obtinrent des emplois, qu'ils entrèrent dans cette caste des vainqueurs ou des nobles, alors eut sa première origine cette nation modifiée qu'on a depuis appelé la française, mais qui est un phénomène tout moderne, et très-postérieur à *Charlemagne*. Il est vrai *que du moment* où les gaulois com-

germanique en général,
bientôt le dessus, neutralis
fin s'assimila tout-à-fait l'él
germanique qu'elle avait a
; de telle manière qu'il en r
une nouvelle nation avec
eau génie, dans lequel resta d
nt presqu'en totalité l'anci
ent gallique. Ce fut là la n
, ce fut là le génie français da
ens moderne adapté à ce m
le grand tort des historiens
ver une nation française, et
e français avant cette époq
si l'on nous demande quelle

trouva les seigneurs *francs* déjà assez *francisés*, ce qui facilita ses nombreuses réunions au domaine de la couronne. La première apparition, et le type d'un caractère vraiment *français* sur le trône, fut *François I.* Depuis lors, il est à présumer que la vieille noblesse franque avait en grande partie subi la même métamorphose; et c'est ce caractère complexe, mais où règne, je le répète, l'ancien génie de la race gallique, qui désormais détermine le caractère total de l'histoire de ce pays. Les événemens dans les siècles qui précèdent portent l'empreinte ou du génie germanique, ou du génie pûrement gallique, suivant que ou la noblesse, ou le corps de la nation avait influé sur eux. La chevalerie, cette religion de l'honneur, était de fondation germanique; car alors toute la noblesse l'était encore. C'est enfin parmi cette noblesse de France qu'il s'est conservé le plus

*****

ges. On remarque même, dan
-anciennes familles, dans c
t le sang est le moins mêl
g gaulois, comme les *Mon*
cy et autres, quelque chose
sionomie germanique, des
ndes, des yeux bleus, un teint
nc que chez le reste de la na
phénomène pareil se présent
on a un peu dépassé Paris
iest. Les cheveux blonds e
x bleus deviennent plus fréq
iesure qu'on s'approche de la
idie; on reconnait encore,
contrées long-tems soumises

race à l'orient de Paris, celle de la Brie et de la Champagne.

Que la nation française moderne ne tire donc pas trop vanité de certains traits et de certaines institutions qui parent les anciennes annales du pays; car la plupart de ces souvenirs historiques si vantés appartiennent sans réserve à des races germaniques alors dominantes, mais qui dès longtems ne sont plus. La chevalerie instituée sur le sol qui est aujourd'hui la France, avant qu'il existât ce que nous appelons la nation française, a passé dans les moeurs de celle-ci, mais en s'y altérant beaucoup. La chevalerie était très-austère dans son principe; fondée sur une dévotion ardente, sur le maintien de la justice, le soutien des faibles, le respect pour le sexe. Les français n'en conservèrent que la valeur, avec des joûtes, des fêtes, des écussons, de la vanité *et de la galanterie.*

à force des choses, cette
qui l'avait fait devenir *fran*
noblesse allemande restée d
e-patrie se soumit à son to
tairement à une transfusio
lle, se sépara peu-à-peu p
oeurs, le langage et l'esprit d
la nation, et se françisa tant
it. Mais il n'arriva nulleme
esprit français devint pour
inant en Allemagne. Plus
prits se rapprochent, plus
pathie se manifeste. En v
lité de la noblesse

dait nullement à ses besoins ni à ses dispositions primordiales; et bientôt se développa en Allemagne la période de littérature vraiment nationale, dont le tableau parait dans ce livre.

Il faut avouer que cette littérature française qui forme la littérature classique des cours et du grand-monde dans toute l'Europe, est en effet éminemment convenable à cette partie de la société; qu'elle est née dans son enceinte, appropriée à ses goûts; elle est nobiliaire et cavalière de tout point. On sait que *Lessing*, discutant avec un français, lequel dans son enthousiasme assurait que « *Racine* était le *prince des poètes*, » lui répondit finement: « Du moins « est-il le *poète des princes.* » — Ce n'est pas ici le lieu d'exposer en détail comment la France a deux littératures bien distinctes, l'une celle de *l'école*, et l'autre celle *du monde, toujours en* opposition, et souvent en

ue de la science, de la littéra
de l'école, y eut lieu dès l
ce d'une langue vulgaire, e
douzième siècle. *L'académi*
ise est celle de la littératur
nde; celle des *Inscriptions* ré
la littérature de l'école. L'au
ce morceau fera voir bientô
un ouvrage historique *sur l*
ppement de l'esprit françai
n cette distinction est fondé
n elle est féconde en vues,
ensable pour parvenir à se re
mpte d'une foule de phén
littéraires qu'on remarque e

de pareil n'existe en Allemagne; l'histoire de ce pays n'en présente aucune cause active; la même nation et la même langue y subsistent toujours sans interruption et sans mélange. La littérature allemande, comme cela doit être, forme donc un tout homogène, où l'esprit du monde et celui de l'école s'amalgament et se pénètrent dans une intimité assez parfaite. Aussi en Allemagne se trouve-t-il que le monde est plus instruit, et l'école plus spirituelle, plus élégante dans ses méthodes et ses doctrines que partout ailleurs; tandis qu'en France l'école est restée plus pédante, et le monde plus superficiel, précisément par l'effet de leur opiniâtre séparation. Là l'école et le monde s'entendent dans leurs vues, et l'une conduit à l'autre, conduit à la réalité de la vie sociale: ici, au contraire, l'école est l'antipode du monde; quand *on entre* dans celui-ci, on se voit

ien que le caractère et le gén
aque race ou nation ait sa n
articulière, sa tendance propr
leur dominante, et qu'il lui so
sible de devenir une autre,
vêtir une existence étrangèr
lant il n'est peut-être pas ir
le qu'au moyen de la révélatic
elques grands faits moraux,
duction de quelques idées pui
, on ne parvienne à opér

qui sont sur une meilleure voie servent à y ramener les autres, et leur montrent de loin le but commun? C'est donc un devoir que de parler quand on croit avoir aperçu la vérité sur quelque point, autre part que chez soi *); c'est beaucoup que d'en faire naître la conscience chez les hommes; car la conscience de la vérité doit produire tôt ou tard son effet: c'est une force bien active et presqu'irrésistible.

Or je pense qu'il est très-possible à l'amour-propre national, à la prévention de toute espèce, de disputer opiniâtrèment et de ne jamais s'entendre sur le mérite réciproque de l'esprit de deux peuples. Mais l'observateur impartial qui est parvenu à s'élever assez haut pour pouvoir pro-

*) Homines peregrini peregrinos etiam secum adferunt sermones, unde rursus nova de rebus judicia oriuntur.

(Plut. in Lycurg.)

que la première est préférabl
eurs égards, qu'elle a plus d
leur et de rectitude, qu'ell
se et développe mieux et ave
harmonie l'ensemble des facul
plus grâves de l'homme inté
que la poésie, par exemple,
ol plus élevé, qu'elle y soutien
la dignité d'une fille du ciel
philosophie y est une allié
de la religion, tandis qu'e
par la plus insigne bizarrerie
et l'autre affectent entre elle
sition hostile; que cette mêm
phie en Allemagne prête au

que de révéler aux français les trésors de l'Allemagne intellectuelle, sa nature, ses points de vue, ses méthodes, sa manière de sentir et de penser. Telle est la tâche à laquelle aussi j'ai consacré ma vie et mes travaux. Le double emploi de l'esprit français, qui a été indiqué plus haut, semble exiger que cette tâche soit partagée en deux. Je me suis adressé, dans quatre de mes principaux écrits, à l'école: Madame de *Staël*, dans celui-ci, s'est adressée au monde, qu'il importait surtout de gagner et d'éclairer.

Il existait depuis long-tems en France, surtout dans le corps littéraire du monde, un préjugé aussi faux qu'absurde contre la littérature allemande. Il fallait toute la puissance du talent de Mad^e^. de *Staël* pour espérer d'en triompher; il fallait toute l'illustration attachée à son nom pour se faire seulement écouter du public qu'elle avait en vue. Il serait ici *bien superflu* de prévenir le jugement

'a ému et convaincu. Mad.
y a mis et son esprit si brill.
ı étonnante pénétration, mais e
le l'avoir écrit avec son âme;
on n'a parlé de poésie avec p
ɔésie, de religion et d'enth
ıe, avec un enthousiasme plus
ux, plus profond, plus touch
a eu à vaincre une foule de
és, dont son excès de grâce
ɛ qu'on s'aperçoive. Elle a
avec une entière clarté dans
ie et dans l'imagination ger
, si étrangères et si inaccessi
ıte tête française. Les athén

morale jusqu'alors inconnu et d'une élévation supérieure. Ce que Mad. de *Staël* a si parfaitement compris, elle l'a exprimé avec l'éloquence, la finesse et le charme qui accompagnent son style. Souvent on serait tenté de croire qu'elle embellit, si l'on ne connaissait par soi-même la vérité. On peut être ou n'être pas complètement de son avis dans quelques détails, dans l'exposé de quelques opinions abstraites (et où se trouve un parfait accord d'opinions?) : mais l'effet total est d'une justesse achevée. Un critique anglais a dit de ce livre, *qu'il était le plus beau et le plus fort qu'une femme ait jamais écrit; et qu'il était douteux qu'aucun homme au monde en ait pû écrire un pareil sur cette matière.* Rien de plus vrai que ce jugement. Il est permis d'attendre de ce tableau de l'Allemagne d'heureuses impressions, des retours salutaires, des réflexions fécondes en résultats. Du moins on ne verra plus *la grammaticale* impertinence d'un

******

ement répondu, et mieux cert
ent qu'un lettré assez obscur
**), qui fit un petit livre la
re le jésuite et consors.
Avant que de finir, nous ne p
s nous empêcher de remarquer,
parition de ce livre, suspendue
mesure despotique du gouver

Il est encore des juges à la *Bouhours*, a platte ignorance se permet de par bévues. Dans un de nos journaux les accrédités, je lisais dernièrement, à l'occ d'un *Voyage* dans le Nord, ces paroles placées : « L'auteur n'en a pas usé as « béralement envers ses personnages, [illegible] a pas donné assez d'esprit. Un [illegible]

ment qui vient d'être anéanti, coïncide d'une manière frappante avec la présence d'armées allemandes au sein de la France et dans sa capitale. Il est probable que leur vue et la connaissance personnelle de tant de guerriers éclairés et généreux aura ouvert les yeux à beaucoup de français capables d'observer et de réfléchir, et qui en liront l'ouvrage de Mad. de *Staël* avec un intérêt redouble. L'armée prussienne surtout renfermait de grandes lumières, et une foule d'hommes distingués. Si en effet on a su les apprécier en France, la lecture de cet ouvrage produira plus de fruit encore qu'on n'eût osé d'ailleurs espérer. De sorte, que par un singulier concours de circonstances, les grands événemens de nos jours en auront été la vraie et formidable introduction.

Et ce même peuple que Mad. de *Staël* a visité pendant les jours de l'oppression, et dont elle a trouvé déjà l'esprit si grand et si libre; que sera-ce lorsqu'il aura profité aussi dans l'intérieur *des efforts* qu'il a faits au dehors

s aussi glorieuse révolution aur
ait les résultats qu'on doit en at
e? Alors il faudra faire au tablea
ique, moral et littéraire de l'Alle
ie plusieurs nouveaux chapitres
ent l'assoupissement et l'indo
ne pas succéder à l'action, et ren
aine cette espérance, qui pour êtr
sée ne demande que la ferme vo
qu'elle le soit! Mais s'il fallai
le s'évanouit, et qu'un si beau mo
fut perdu, alors s'accomplirait l
te oracle de la Sibylle, qui con
ie les modernes germains à tourne
cesse dans le dédale des théories,
rriver jamais à la région des réali

DE L'ALLEMAGNE.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

On peut rapporter l'origine des principales nations de l'Europe à trois grandes races différentes: la race latine, la race germanique, et la race esclavonne. Les Italiens, les Français, les Espagnols et les Portugais ont reçu des Romains leur civilisation et leur langage; les Allemands, les Suisses, les Anglais, les Suédois, les Danois et les Hollandais sont des peuples teutoniques; enfin, parmi les Esclavons, les Polonais et les Russes occupent le premier rang. Les nations dont la culture intellectuelle est d'origine latine, sont plus anciennement civilisées que les autres; elles ont pour la plupart hérité de l'habile sagacité des Romains dans le maniement des affaires de ce monde. Des

adopté, à beaucoup d'égards, les
du pays dont ils étoient les vain-

observations doivent sans doute être
s d'après les climats, les gouverne-
t les faits de chaque histoire. La
e ecclésiastique a laissé des traces
les en Italie. Les longues guerres
Arabes ont fortifié les habitudes mi-
t l'esprit entreprenant des Espagnols;
général, cette partie de l'Europe
langues dérivent du latin, et qui a
ſe de bonne heure dans la politique
e, porte le caractère d'une vieille ci-
ı qui dans l'origine étoit païenne.
ouve moins de penchant pour les
straites que dans les nations germa-
on s'y entend mieux aux plaisirs et
êts terrestres; et ces peuples, comme
ituteurs les Romains, savent seuls

du moyen-âge sont leurs souvenirs les plus vifs ; et quoique les savants de ces pays aient étudié les auteurs grecs et latins plus même que ne l'ont fait les nations latines, le génie naturel aux écrivains allemands est d'une couleur ancienne plutôt qu'antique. Leur imagination se plaît dans les vieilles tours, dans les créneaux, au milieu des guerriers, des sorcières et des revenants; et les mystères d'une nature rêveuse et solitaire forment le principal charme de leurs poésies.

L'analogie qui existe entre les nations teutoniques, ne sauroit être méconnue. La dignité sociale que les Anglais doivent à leur constitution, leur assure, il est vrai, parmi ces nations, une supériorité décidée; néanmoins les mêmes traits de caractère se retrouvent constamment parmi les divers peuples d'origine germanique. L'indépendance et la loyauté signalèrent de tout temps ces peuples; ils ont été toujours bons et fidèles, et c'est à cause de cela même peut être que leurs écrits portent une empreinte de mélancolie; car il arrive souvent aux nations, comme aux individus, de souffrir pour leurs vertus.

La civilisation des Esclavons ayant été plus moderne et plus précipitée que celle des autres peuples, on voit plutôt en eux jusqu'à présent l'imitation que l'originalité: ce qu'ils ont d'européen est français: ce qu'ils ont

imitée des anciens, et celle qui doit s
ance à l'esprit du moyen âge ; la litte
e qui, dans son origine, a reçu du pa
me sa couleur et son charme, et la li
ire dont l'impulsion et le développemen
tiennent à une religion essentiellemen
ualiste.

On pourroit dire avec raison que le
ais et les Allemands sont aux deux ex
tés de la chaîne morale, puisque le
considèrent les objets extérieurs comm
obile de toutes les idées, et les autres
lées comme le mobile de toutes les im
ions. Ces deux nations cependant s'ac
nt assez bien sous les rapports sociaux
il n'en est point de plus opposées dan
ystème littéraire et philosophique. L'Al
ne intellectuelle n'est presque pas con
de la France; bien peu d'hommes d

vient qu'aux livres; les Français ont quelquefois aussi celui de mettre dans les livres ce qui ne convient qu'à la conversation; et nous avons tellement épuisé tout ce qui est superficiel, que, même pour la grâce, et surtout pour la variété, il faudroit, ce me semble, essayer d'un peu plus de profondeur.

J'ai donc cru qu'il pouvoit y avoir quelques avantages à faire connoître le pays de l'Europe où l'étude et la méditation ont été portées si loin, qu'on peut le considérer comme la patrie de la pensée. Les réflexions que le pays et les livres m'ont suggérées, seront partagées en quatre sections. La première traitera de l'Allemagne et des moeurs des Allemands; la seconde de la littérature et des arts; la troisième de la philosophie et de la morale; la quatrième de la religion et de l'enthousiasme. Ces divers sujets se mêlent nécessairement les uns avec les autres. Le caractère national influe sur la littérature; la littérature et la philosophie, sur la religion; et l'ensemble peut seul faire connoître en entier chaque partie; mais il falloit cependant se soumettre à une division apparente pour rassembler à la fin tous les rayons dans le même foyer.

Je ne me dissimule point que je vais exposer, en littérature comme en philosophie, des opinions étrangères à celles qui règnent en France; mais, soit qu'elles paroissent ju-

e la grande muraille de la Chine, p
écher les idées du dehors d'y pé
» [1])

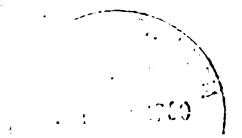
l est impossible que les écrivains a
, les hommes les plus instruits et
néditatifs de l'Europe, ne méritent
accorder un moment d'attention à l
ture et à leur philosophie. On opp
e, qu'elle n'est pas de bon goût, e
qu'elle est pleine de folies. Il
oit qu'une littérature ne fût pas c
à notre législation du bon goût,
e contînt des idées nouvelles dont n
ns nous enrichir en les modifiant
manière. C'est ainsi que les Gr
ont valu Racine, et Shakespeare p
des tragédies de Voltaire. La stéri
notre littérature est menacée, fe

croire que l'esprit français lui-même a besoin maintenant d'être renouvelé par une sève plus vigoureuse; et comme l'élégance de la société nous préservera toujours de certaines fautes, il nous importe surtout de retrouver la source des grandes beautés.

Après avoir repoussé la littérature des Allemands au nom du bon goût, on croit pouvoir aussi se débarrasser de leur philosophie au nom de la raison. Le bon goût et la raison sont des paroles qu'il est toujours agréable de prononcer, même au hasard; mais peut-on de bonne foi se persuader que des écrivains d'une érudition immense, et qui connoissent tous les livres français aussi bien que nous-mêmes, s'occupent depuis vingt années de pures absurdités?

Les siècles superstitieux accusent facilement les opinions nouvelles d'impiété, et les siècles incrédules les accusent non moins facilement de folie. Dans le seizième siècle, Galilée a été livré à l'inquisition pour avoir dit que la terre tournoit; et dans le dix-huitième quelques-uns ont voulu faire passer J. J. Rousseau pour un dévot fanatique. Les opinions qui diffèrent de l'esprit dominant, quel qu'il soit, scandalisent toujours le vulgaire: l'étude et l'examen peuvent seuls donner cette libéralité de jugement, sans laquelle *il est impossible* d'acquérir des lumières nou-

habitue à la servitude dans le champ
le la littérature et de la philosophie.



PREMIÈRE PARTIE.

DE L'ALLEMAGNE
ET DES MOEURS
DES ALLEMANDS.

CHAPITRE I.

DE L'ASPECT DE L'ALLEMAGNE.

La multitude et l'étendue des forêts indiquent une civilisation encore nouvelle : le vieux sol du midi ne conserve presque plus d'arbres, et le soleil tombe à plomb sur la terre dépouillée par les hommes. L'Allemagne offre encore quelques traces d'une nature non habitée. Depuis les Alpes jusqu'à la mer, entre le Rhin et le Danube, vous voyez un pays couvert de chênes et de sapins, *traversé par des fleuves* d'une imposante beauté.

e ce qui peut attacher à ce séjour.
midi de l'Allemagne est très-bien
cependant il y a toujours dans les
les contrées de ce pays quelque chose
ɔux qui fait plutôt penser au travail
plaisirs, aux vertus des habitants
charmes de la nature.
i débris des châteaux forts qu'on aper-
le haut des montagnes, les maisons
.e terre, les fenêtres étroites, les nei-
pendant l'hiver, couvrent des plaines
de vue, causent une impression pé-
e ne sais quoi de silencieux dans la
ɜt dans les hommes resserre d'abord
·. Il semble que le temps marche là
tement qu'ailleurs, que la végétation
ɔresse pas plus dans le sol que les
ıns la tête des hommes, et que les
réguliers du laboureur y sont tracés

sont plantés d'arbres fruitiers, placés là pour rafraîchir le voyageur. Les paysages dont le Rhin est entouré, sont superbes presque partout; on diroit que ce fleuve est le génie tutélaire de l'Allemagne; ses flots sont purs, rapides et majestueux comme la vie d'un ancien héros. Le Danube se divise en plusieurs branches; les ondes de l'Elbe et de la Sprée se troublent facilement par l'orage; le Rhin seul est presque inaltérable. Les contrées qu'il traverse paroissent tout à la fois si sérieuses et si variées, si fertiles et si solitaires, qu'on seroit tenté de croire que c'est lui-même qui les a cultivées, et que les hommes d'à présent n'y sont pour rien. Ce fleuve raconte, en passant, les hauts faits des temps jadis, et l'ombre d'Arminius semble errer encore sur ces rivages escarpés.

Les monuments gothiques sont les seuls remarquables en Allemagne; ces monuments rappellent les siècles de la chevalerie; dans presque toutes les villes les musées publics conservent des restes de ces temps-là. On diroit que les habitants du nord, vainqueurs du monde, en partant de la Germanie, y ont laissé leurs souvenirs sous diverses formes, et que le pays tout entier ressemble au séjour d'un grand peuple qui depuis longtemps l'a quitté. Il y a dans la plupart des arsenaux des villes allemandes des figures de chevaliers en bois peint, revêtus de leur

eurs lances en arrêt. Cette image
l'actions, jadis si vives, cause une
pénible. C'est ainsi qu'après les
ıts de terre, on a retrouvé des
ıgloutis qui avoient gardé pendant
encore le dernier geste de leur
ensée.
iitecture moderne, en Allemagne,
ı qui mérite d'être cité ; mais les
en général bien bâties, et les pro-
les embellissent avec une sorte de
de bonhomie. Les maisons dans
villes sont peintes en dehors de
ıuleurs : on y voit des figures de
ı ornements de tout genre, dont
'est assurément pas parfait, mais
t l'aspect des habitations, et sem-
ıuer un désir bienveillant de plaire
et aux étrangers. L'éclat

Angleterre; le luxe des jardins suppose toujours qu'on aime la nature. En Angleterre, des maisons très-simples sont bâties au milieu des parcs les plus magnifiques : le propriétaire néglige sa demeure, et pare avec soin la campagne. Cette magnificence et cette simplicité réunies n'existent sûrement pas au même degré en Allemagne; cependant, à travers le manque de fortune et l'orgueil féodal, on aperçoit en tout un certain amour du beau qui, tôt ou tard, doit donner du goût et de la grâce, puisqu'il en est la véritable source. Souvent au milieu des superbes jardins des Princes allemands, l'on place des harpes éoliennes près des grottes entourées de fleurs, afin que le vent transporte dans les airs des sons et des parfums tout ensemble. L'imagination des habitans du nord tâche ainsi de se composer une nature d'Italie; et pendant les jours brillants d'un été rapide l'on parvient quelquefois à s'y tromper.

---

es traits principaux peuvent seuls
également à toute la nation alle-
car les diversités de ce pays sont
u'on ne sait comment réunir sous
e point de vue des religions, des
ments, des climats, des peuples
i différents. L'Allemagne du midi
beaucoup d'égards, toute autre que
nord; les villes de commerce ne
ent point aux villes célèbres par leurs
és; les petits États diffèrent sensible-
deux grandes monarchies, la Prusse
iche. L'Allemagne étoit une fédéra-
tocratique; cet Empire n'avoit point
e commun de lumières et d'esprit
il ne formoit pas une nation com-

mettoit à chaque homme le développement entier de sa manière de voir individuelle.

Comme il n'existe point de capitale où se rassemble la bonne compagnie de toute l'Allemagne, l'esprit de société y exerce peu de pouvoir ; l'empire du goût et l'arme du ridicule y sont sans influence. La plupart des écrivains et des penseurs travaillent dans la solitude, ou seulement entourés d'un petit cercle qu'ils dominent. Ils se laissent aller, chacun séparément, à tout ce que leur inspire une imagination sans contrainte: et si l'on peut apercevoir quelques traces de l'ascendant de la mode en Allemagne, c'est par le désir que chacun éprouve de se montrer tout-à-fait différent des autres. En France, au contraire, chacun aspire à mériter ce que Montesquieu disoit de Voltaire: *Il a plus que personne l'esprit que tout le monde a.* Les écrivains allemands imiteroient plus volontiers encore les étrangers que leurs compatriotes.

En littérature comme en politique, les Allemands ont trop de considération pour les étrangers, et pas assez de préjugés nationaux. C'est une qualité dans les individus que l'abnégation de soi-même et l'estime des autres ; mais le patriotisme des nations doit être égoïste. La fierté des Anglais sert puissamment à leur existence politique: la bonne *opinion que les* Français ont d'eux-mêmes,

Prussiens, Bavarois, Autrichiens;
caractère germanique, sur lequel de-
fonder la force de tous, est mon-
me la terre même qui a tant de
maîtres.
minerai séparément l'Allemagne du
celle du nord; mais je me bornerai
nt aux réflexions qui conviennent à
entière. Les Allemands ont en gé-
la sincérité et de la fidélité; ils ne
t presque jamais à leur parole, et
erie leur est étrangère. Si ce défaut
isoit jamais en Allemagne, ce ne
être que par l'envie d'imiter les
, de se montrer aussi habiles qu'eux,
t de n'être pas leur dupe; mais le
et le bon coeur ramèneroient bien-
llemands à sentir qu'on n'est fort
sa propre nature, et que l'habitude
inétéré rend tout-à-fait incapable

route, qu'il vous est impossible d'avancer hardiment dans la nouvelle.

Il est aisé, je le crois, de démontrer que sans la morale, tout est hasard et ténèbres. Néanmoins on a vu souvent chez les nations latines une politique singulièrement adroite dans l'art de s'affranchir de tous les devoirs; mais on peut le dire à la gloire de la nation allemande, elle a presque l'incapacité de cette souplesse hardie qui fait plier toutes les vérités pour tous les intérêts, et sacrifie tous les engagements à tous les calculs. Ses défauts, comme ses qualités, la soumettent à l'honorable nécessité de la justice.

La puissance du travail et de la réflexion est aussi l'un des traits distinctifs de la nation allemande. Elle est naturellement littéraire et philosophique; toutefois la séparation des classes, qui est plus prononcée en Allemagne que partout ailleurs, parce que la société n'en adoucit pas les nuances, nuit à quelques égards à l'esprit proprement dit. Les nobles y ont trop peu d'idées, et les gens de lettres, trop peu d'habitude des affaires. L'esprit est un mélange de la connoissance des choses et des hommes; et la société où l'on agit sans but, et pourtant avec intérêt, est précisément ce qui développe le mieux les facultés les plus opposées. C'est l'imagination *plus que* l'esprit, qui caractérise les Alle-

tés. En effet, on auroit besoin, en
ie, de donner un centre et des bor-
ette éminente faculté de penser qui
it se perd dans le vague, pénètre et
: dans la profondeur, s'anéantit à
impartialité, se confond à force d'a-
enfin manque de certains défauts qui
servir de circonscription à ses qua-

a beaucoup de peine à s'accoutu-
i sortant de France, à la lenteur et
e du peuple allemand ; il ne se presse
il trouve des obstacles à tout; vous
: dire, en Allemagne, *c'est impossible*,
s contre une en France. Quand il
tion d'agir, les Allemands ne savent
r avec les difficultés; et leur respect
puissance vient plus encore de ce
essemble à la destinée, que d'aucun

leur façon d'agir, la peur ne les en détourne pas; ils sont très-capables enfin, de cette fixité en toute chose, qui est une excellente donnée pour la morale; car l'homme que la crainte, et plus encore l'espérance, mettent sans cesse en mouvement, passe aisément d'une opinion à l'autre quand son intérêt l'exige.

Dès que l'on s'élève un peu au-dessus de la dernière classe du peuple en Allemagne, on s'aperçoit aisément de cette vie intime, de cette poésie de l'âme qui caractérise les Allemands. Les habitants des villes et des campagnes, les soldats et les laboureurs, savent presque tous la musique; il m'est arrivé d'entrer dans de pauvres maisons noircies par la fumée de tabac, et d'entendre tout-à-coup non seulement la maîtresse, mais le maître du logis, improviser sur le clavecin, comme les Italiens improvisent en vers. L'on a soin presque par-tout que, les jours de marché, il y ait des joueurs d'instruments à vent sur le balcon de l'hôtel-de-ville qui domine la place publique: les paysans des environs participent ainsi à la douce jouissance du premier des arts. Les écoliers se promènent dans les rues, le dimanche, en chantant les psaumes en choeur. On raconte que Luther fit souvent partie de ce choeur dans sa première jeunesse. J'étois à Eisenach, petite ville de Saxe, un jour d'hiver si

t qu'eux dans la rue: car la ri-
frimas en écartoit tout le monde;
, presque aussi harmonieuses que
idi, en se faisant entendre au mi-
nature si sévère, causoient d'au-
'attendrissement. Les habitans de
soient, par ce froid terrible, ou-
enêtres; mais on apercevoit, der-
itraux, des visages tristes ou se-
es ou vieux, qui recevoient avec
consolations religieuses que leur
e douce mélodie.
auvres Bohêmes, alors qu'ils vo-
ivis de leurs femmes et de leurs
ortent sur leur dos une mauvaise
i bois grossier, dont ils tirent des
onieux. Ils en jouent, quand ils
t au pied d'un arbre sur les grands
ou lorsqu'auprès des maisons de

La musique instrumentale est aussi généralement cultivée en Allemagne, que la musique vocale en Italie; la nature a plus fait, à cet égard, comme à tant d'autres, pour l'Italie que pour l'Allemagne: il faut du travail pour la musique instrumentale, tandis que le ciel du midi suffit pour rendre les voix belles: mais néanmoins les hommes de la classe laborieuse ne pourroient jamais donner à la musique le temps qu'il faut pour l'apprendre, s'ils n'étoient organisés pour la savoir. Les peuples naturellement musiciens reçoivent par l'harmonie des sensations et des idées que leur situation rétrécie et leurs occupations vulgaires ne leur permettroient pas de connoître autrement.

Les paysannes et les servantes, qui n'ont pas assez d'argent pour se parer, ornent leur tête et leurs bras de quelques fleurs, pour qu'au moins l'imagination ait sa part dans leur vêtement; d'autres, un peu plus riches, mettent les jours de fête un bonnet d'étoffe d'or d'assez mauvais goût, et qui contraste avec la simplicité du reste de leur costume; mais ce bonnet, que leurs mères ont aussi porté, rappelle les anciennes moeurs: et la parure cérémonieuse avec laquelle les femmes du peuple honorent le dimanche, a quelque chose de grave qui intéresse en leur faveur.

Il faut aussi savoir gré aux Allemands, de la bonne volonté qu'ils témoignent par les

tes, la grâce et l'élégance qu'on
de ne pouvoir atteindre: le dé-
e toujours silence à la moquerie;
urtout aux efforts inutiles qu'elle
mais les caractères bienveillants
ux s'exposer à la plaisanterie, que
éserver par l'air hautain et con-
est si facile à tout le monde de

st frappé sans cesse en Allemagne
ste qui existe entre les sentiments
udes, entre les talents et les goûts:
ion et la nature semblent ne s'être
bien amalgamées ensemble; quelque-
ommes très-vrais sont affectés dans
essions et dans leur physionomie,
ls avoient quelque chose à cacher:
s au contraire, la douceur de l'âme
mais la rudesse dans les manières:

noissent mieux les langues anciennes et l'antiquité; mais il n'en est point toutefois où les usages surannés subsistent plus généralement encore. Les souvenirs de la Grèce, le goût des beaux-arts semblent y être arrivés par correspondance; mais les institutions féodales, les vieilles coutumes des Germains y sont toujours en honneur, quoique, malheureusement pour la puissance militaire du pays, elles n'y aient plus la même force.

Il n'est point d'assemblage plus bizarre que l'aspect guerrier de l'Allemagne entière, les soldats que l'on rencontre à chaque pas, et le genre de vie casanier qu'on y mène. On y craint les fatigues et les intempéries de l'air, comme si la nation n'étoit composée que de négóciants et d'hommes de lettres; et toutes les institutions cependant tendent et doivent tendre à donner à la nation des habitudes militaires. Quand les peuples du nord bravent les inconvénients de leur climat, ils s'endurcissent singulièrement contre tous les genres de maux; le soldat russe en est la preuve. Mais quand le climat n'est qu'à demi-rigoureux, et qu'il est encore possible d'échapper aux injures du ciel par des précautions domestiques, ces précautions mêmes rendent les hommes plus sensibles aux souffrances physiques de la guerre.

Les poêles, la bière et la fumée de ta-

laire à la guerre que le c[illegible]
ions sont lentes, le découragement
parce qu'une existence d'ordinaire
ne donne pas beaucoup de con-
e la fortune; l'habitude d'une ma-
e paisible et réglée prépare si mal
es multipliées du hasard, qu'on se
lus volontiers à la mort qui vient
node, qu'à la vie aventureuse.
démarcation des classes, beaucoup
tive en Allemagne qu'elle ne l'étoit
, devoit anéantir l'esprit militaire
bourgeois; cette démarcation n'a
fait rien d'offensant; car je le ré-
bonhomie se mêle à tout en Alle-
même à l'orgueil aristocratique, et
rences de rang se réduisent à
privilèges de cour, à quelques as-
ne donnent pas assez de plai-

séparoit, en Allemagne, les nobles des citoyens, rendoit nécessairement la nation entière moins belliqueuse.

L'imagination, qui est la qualité dominante de l'Allemagne artiste et littéraire, inspire la crainte du péril, si l'on ne combat pas ce mouvement naturel par l'ascendant de l'opinion et l'exaltation de l'honneur. En France, déjà même autrefois, le goût de la guerre étoit universel; et les gens du peuple risquoient volontiers leur vie comme un moyen de l'agiter et d'en sentir moins le poids. C'est une grande question de savoir si les affections domestiques, l'habitude de la réflexion, la douceur même de l'âme, ne portent pas à redouter la mort: mais si toute la force d'un État consiste dans son esprit militaire, il importe d'examiner quelles sont les causes qui ont affoibli cet esprit dans la nation allemande.

Trois mobiles principaux conduisent d'ordinaire les hommes au combat: l'amour de la patrie et de la liberté, l'amour de la gloire, et le fanatisme de la religion. Il n'y a point un grand amour pour la patrie dans un empire divisé depuis plusieurs siècles, où les Allemands combattoient contre les Allemands, presque toujours excités par une impulsion étrangère: l'amour de la gloire n'a pas beaucoup de vivacité là où il n'y a point de centre, point de capitale, point de société.

; le général qui perd une bataille
sûr d'obtenir l'indulgence, que ce-
a gagne ne l'est d'être vivement ap-
ntre les succès et les revers, il n'y
ez de différence au milieu d'un tel
our animer vivement l'ambition.
religion vit en Allemagne au fond
rs; mais elle y a maintenant un ca-
le rêverie et d'indépendance, qui
pas l'énergie nécessaire aux senti-
clusifs. Le même isolement d'opi-
individus et d'états, si nuisible à la
l'Empire Germanique, se retrouve
is la religion: un grand nombre de
verses partagent l'Allemagne, et la
catholique elle-même, qui par sa
terce une discipline uniforme et sé-
: interprétée cependant par chacun
nière. Le lien politique et social

pire ce nom même de nation doit être accordé.

L'amour de la liberté n'est point développé chez les Allemands; ils n'ont appris ni par la jouissance, ni par la privation, le prix qu'on peut y attacher. Il y a plusieurs exemples de gouvernements fédératifs qui donnent à l'esprit public autant de force que d'unité dans le gouvernement; mais ce sont des associations d'états égaux et de citoyens libres. La fédération allemande étoit composée de forts et de foibles, de citoyens et de serfs, de rivaux et même d'ennemis; c'étoient d'anciens éléments combinés par les circonstances et respectés par les hommes.

La nation est persévérante et juste; et son équité et sa loyauté empêchent qu'aucune institution, fût-elle vicieuse, ne puisse y faire de mal. Louis de Bavière, partant pour l'armée, confia l'administration de ses états à son rival Fréderic-le-Beau, alors son prisonnier, et il se trouva bien de cette confiance, qui dans ce temps n'étonna personne. Avec de telles vertus, on ne craignoit pas les inconvénients de la foiblesse ou de la complication des lois; la probité des individus y suppléoit.

L'indépendance même, dont on jouissoit en Allemagne sous presque tous les rapports, rendoit les Allemands indifférents à la liberté: l'indépendance est un bien, la

maintînt ce bonheur. Les [illegible] Empire promettoient une justice que lente, contre tout acte arbi- la modération des souverains et de leurs peuples ne donnoient mais lieu à des réclamations: on : donc pas avoir besoin de forti- onstitutionnelles, quand on ne vo- : d'agresseurs.

a raison de s'étonner, que le code t subsisté presque sans altérations s hommes si éclairés; mais comme écution de ces lois défectueuses en es, il n'y avoit jamais d'injustice, lans l'application consoloit de l'in- ns le principe. Les vieilles chartes, s privilèges de chaque ville, toute toire de famille qui fait le charme [illegible], étoit singulière-

ont autant besoin de méthode dans les actions, que d'indépendance dans les idées. Les François, au contraire, considèrent les actions avec la liberté de l'art, et les idées avec l'asservissement de l'usage. Les Allemands qui ne peuvent souffrir le joug des règles en littérature, voudroient que tout leur fût tracé d'avance en fait de conduite. Ils ne savent pas traiter avec les hommes; et moins on leur donne à cet égard l'occasion de se décider par eux-mêmes, plus ils sont satisfaits.

Les institutions politiques peuvent seules former le caractère d'une nation; la nature du gouvernement de l'Allemagne étoit presque en opposition avec les lumières philosophiques des Allemands. De là vient qu'ils réunissent la plus grande audace de pensée au caractère le plus obéissant. La prééminence de l'état militaire et les distinctions de rang les ont accoutumés à la soumission la plus exacte dans les rapports de la vie sociale; ce n'est pas servilité, c'est régularité chez eux que l'obéissance; ils sont scrupuleux dans l'accomplissement des ordres qu'ils reçoivent, comme si tout ordre étoit un devoir.

Les hommes éclairés de l'Allemagne se disputent avec vivacité le domaine des spéculations, et ne souffrent dans ce genre aucune entrave; mais ils abandonnent assez volontiers aux puissants de la terre tout le

n'avoir aucune communication en
l'un ne peut souffrir de bornes
se soumet à tous les jougs; l'un es
reprenant, l'autre très-timide; enfi
ières de l'un donnent rarement de l
l'autre, et cela s'explique facilement
ue des connoissances dans les temp
es ne fait qu'affoiblir le caractère
il n'est pas fortifié par l'habitude de
et l'exercice de la volonté. Tou
tout comprendre est une grande rai
ncertitude; et l'énergie de l'action n
eloppe que dans ces contrées libr
ssantes où les sentiments patriotiqu
lans l'âme comme le sang dans
et ne se glacent qu'avec la vie.

---

ise supprimée par les censeurs.
ai pas besoin de dire, que c'étoit l'Angleter

CHAPITRE III.

LES FEMMES.

La nature et la société donnent aux femmes une grande habitude de souffrir, et l'on ne sauroit nier, ce me semble, que de nos jours elles valent, en général, mieux que les hommes. Dans une époque où le mal universel est l'égoïsme, les hommes, auxquels tous les intérêts positifs se rapportent, doivent avoir moins de générosité, moins de sensibilité que les femmes: elles ne tiennent à la vie que par les liens du coeur, et lorsqu'elles s'égarent, c'est encore par un sentiment qu'elles sont entraînées: leur personnalité est toujours à deux, tandis que celle de l'homme n'a que lui-même pour but. On leur rend hommage par les affections qu'elles inspirent; mais celles qu'elles accordent sont presque toujours des sacrifices. La plus belle des vertus, le dévouement, est leur jouissance et leur destinée; nul bonheur ne peut exister pour elles que par le reflet de la gloire et des prospérités d'un autre; enfin vivre hors de soi-même, soit par les idées, soit par les sentimens, soit

ire l'amour de la patrie, ils reprenne
friorité qui leur appartient; ils rentre
clat dans leurs droits de maîtres
: mais lorsqu'ils sont condamnés
e manière à l'oisiveté ou à la serv
ils tombent d'autant plus bas, qu'i
nt s'élever plus haut. La destin
mmes reste toujours la même; c'e
me seule qui la fait, les circonstanc
ques n'y influent en rien. Lorsque l
es ne savent pas, ou ne peuvent p
yer dignement et noblement leur vi
ure se venge sur eux des dons mêm
en ont reçus; l'activité du corps
lus qu'à la paresse de l'esprit; la fo
me devient de la rudesse; et le j
sse dans des exercices et des amu
vulgaires, les chevaux, la chasse,
qui conviendroient comme déla

de voix touchant, des cheveux blonds, un teint éblouissant; elles sont modestes, mais moins timides que les anglaises; on voit qu'elles ont rencontré moins souvent des hommes qui leur fussent supérieurs, et qu'elles ont d'ailleurs moins à craindre des jugements sévères du public. Elles cherchent à plaire par la sensibilité, à intéresser par l'imagination; la langue de la poésie et des beaux-arts leur est connue; elles font de la coquetterie avec de l'enthousiasme, comme on en fait en France avec de l'esprit et de la plaisanterie. La loyauté parfaite qui distingue le caractère des Allemands, rend l'amour moins dangereux pour le bonheur des femmes, et peut-être s'approchent-elles de ce sentiment avec plus de confiance, parce qu'il est revêtu de couleurs romanesques, et que le dédain et l'infidélité y sont moins à redouter qu'ailleurs.

L'amour est une religion en Allemagne, mais une religion poétique, qui tolère trop volontiers tout ce que la sensibilité peut excuser. On ne sauroit le nier, la facilité du divorce dans les provinces protestantes porte atteinte à la sainteté du mariage. On y change aussi paisiblement d'époux que s'il s'agissoit d'arranger les incidents d'un drame; le bon naturel des hommes et des femmes fait qu'on ne mêle point d'amertume à ces faciles ruptures, et comme il y a chez les

re perdent toute consi
doxal ébranle les institutions le
ées, et l'on n'y a sur aucun su
es assez fixes.

On peut se moquer avec raison
ules de quelques femmes allemande
xaltent sans cesse jusqu'à l'affectati
ont les doucereuses expressions e
out ce que l'esprit et le caractère p
voir de piquant et de prononcé; e
ont pas franches, sans pourtant être f
eulement elles ne voient ni ne juge
vec vérité, et les événements réels
evant leurs yeux comme de la fan
e. Quand il leur arrive d'être
lles conservent encore la teinte
ientalité, qui est en honneur dans
ne femme allemande disoit avec
mélancolique: «Je ne s

éducation soignée et la pureté d'âme qui leur est naturelle, rendent l'empire qu'elles exercent, doux et soutenu; elles vous inspirent chaque jour plus d'intérêt pour ce qui est grand et généreux, plus de confiance dans tous les genres d'espoir, et savent repousser l'aride ironie qui souffle un vent de mort sur les jouissances du coeur. Néanmoins on trouve très-rarement chez les Allemandes la rapidité d'esprit qui anime l'entretien et met en mouvement toutes les idées; ce genre de plaisir ne se rencontre guère que dans les sociétés de Paris les plus piquantes et les plus spirituelles. Il faut l'élite d'une capitale française pour donner ce rare amusement; par-tout ailleurs on ne trouve d'ordinaire que de l'éloquence en public, ou du charme dans l'intimité. La conversation, comme talent, n'existe qu'en France; dans les autres pays elle ne sert qu'à la politesse, à la discussion ou à l'amitié: en France, c'est un art auquel l'imagination et l'âme sont sans doute fort nécessaires, mais qui a pourtant aussi, quand on le veut, des secrets pour suppléer à l'absence de l'une et de l'autre.

evalerie est pour les modernes ce que
ps héroïques étoient pour les anciens ;
s nobles souvenirs des nations euro-
s s'y rattachent. A toutes les grandes
s de l'histoire les hommes ont eu
rincipe universel d'action un enthou-
quelconque. Ceux qu'on appeloit
ros dans les siècles les plus reculés,
pour but de civiliser la terre ; les
ns confuses qui nous les représentent
domptant les monstres des forêts,
ns doute allusion aux premiers périls,
société naissante étoit menacée, et
s soutiens de son organisation encore

bats, dans le mépris de la ruse, dans cette charité chrétienne qui cherchoit à mêler l'humanité même à la guerre, dans tous les sentiments enfin qui substituèrent le culte de l'honneur à l'esprit féroce des armes. C'est dans le nord que la chevalerie a pris naissance, mais c'est dans le midi de la France qu'elle s'est embellie par le charme de la poésie et de l'amour. Les Germains avoient de tout temps respecté les femmes, mais ce furent les Français qui cherchèrent à leur plaire; les Allemands avoient aussi leurs chanteurs d'amour *(Minnesinger)*, mais rien ne peut être comparé à nos trouvères et à nos troubadours, et c'étoit peut-être à cette source que nous devions puiser une littérature vraiment nationale. L'esprit de la mythologie du nord avoit beaucoup plus de rapport que le paganisme des anciens Gaulois avec le christianisme, et néanmoins il n'est point de pays où les chrétiens aient été de plus nobles chevaliers, et les chevaliers de meilleurs chrétiens qu'en France.

Les Croisades réunirent les gentilshommes de tous les pays, et firent de l'esprit de chevalerie comme une sorte de patriotisme européen, qui remplissoit du même sentiment toutes les âmes. Le régime féodal, cette institution politique triste et sévère, mais qui consolidoit, à quelques égards, l'esprit de la chevalerie, en le transformant

[redacted], les Français ont tout-à-fait m
d'une source d'enthousiasme. Je
n dira que l'amour de leurs rois
une; mais en supposant qu'un tel se
it pût suffire à une nation, il tie
nent à la personne même du souverai
pendant le règne du régent et d
s XV, il eût été difficile, je pense, qu'
aire rien de grand aux Français. L'e
de chevalerie qui brilloit encore pa
elles sous Louis XIV, s'éteignit apr
st fut remplacé, comme le dit un histo
piquant et spirituel [1]), par *l'esprit d
té*, qui lui est entièrement oppos
de protéger les femmes, la fatuit
he à les perdre; loin de dédaigner l
elle s'en sert contre ces êtres faible
e s'enorgueillit de tromper, et met l
nation dans l'amour à la place du culte

tendu qu'on ne l'étoit pas; et l'empire de la société dans le grand monde fit disparoître la plupart des vertus de la chevalerie. La France se trouvoit alors sans aucun genre d'enthousiasme; et comme il en faut un aux nations pour ne pas se corrompre et se dissoudre, c'est sans doute ce besoin naturel qui tourna, dès le milieu du dernier siècle, tous les esprits vers l'amour de la liberté.

La marche philosophique du genre humain paroît donc devoir se diviser en quatre ères différentes: les temps héroïques, qui fondèrent la civilisation; le patriotisme, qui fit la gloire de l'antiquité; la chevalerie, qui fut la religion guerrière de l'Europe; et l'amour de la liberté, dont l'histoire a commencé vers l'époque de la réformation.

L'Allemagne, si l'on en excepte quelques cours avides d'imiter la France, ne fut point atteinte par la fatuité, l'immoralité et l'incrédulité, qui, depuis la régence, avoient altéré le caractère naturel des Français. La féodalité conservoit encore chez les Allemands des maximes de chevalerie. On s'y battoit en duel, il est vrai, moins souvent qu'en France, parce que la nation germanique n'est pas aussi vive que la nation française, et que toutes les classes du peuple ne participent pas, comme en France, au sentiment de la bravoure; mais l'opinion

coup d'hommes de bonne compagn
ce, qui accusés d'une action condam
répondoient: *Il se peut que cela
; mais personne, du moins, n'oseroi
ire en face.* Il n'y a point de pr
suppose une plus grande déprava
où en seroit la société humaine,
soit de se tuer les uns les autres,
r le droit de se faire d'ailleurs to
possible? de manquer à sa parole
tir, pourvu qu'on n'osât pas vous
ous en avez menti»; enfin, de sé
oyauté de la bravoure, et de transfo
ourage en un moyen d'impunité soc
Depuis que l'esprit chevaleresque s
t en France, depuis qu'il n'y avoit
odefroi, de Saint-Louis, de Bayard,
égeassent la faiblesse, et se crussent
une parole comme par des chaîne

facilité avec laquelle on se détachoit d'elles. Le Turc qui renferme sa femme, lui prouve au moins par là qu'elle est nécessaire à son bonheur: l'homme à bonnes fortunes, tel que le dernier siècle nous en a fourni tant d'exemples, choisit les femmes pour victimes de sa vanité; et cette vanité ne consiste pas seulement à les séduire, mais à les abandonner. Il faut qu'il puisse indiquer avec des paroles légères et inattaquables en elles-mêmes, que telle femme l'a aimé, et qu'il ne s'en soucie plus. «Mon amour-propre me crie: «*Fais-là mourir de chagrin,*» disoit un ami du Baron de Bezenval; et cet ami lui parut très-regrettable, quand une mort prématurée l'empêcha de suivre ce beau dessein. «*On «se lasse de tout, mon ange,*» écrit M^r. de La Clos dans un roman qui fait frémir par les raffinements d'immoralité qu'il décèle. Enfin, dans ces temps où l'on prétendoit que l'amour régnoit en France, il me semble que la galanterie mettoit les femmes, pour ainsi dire, hors la loi. Quand leur règne d'un moment étoit passé, il n'y avoit pour elles ni générosité, ni reconnaissance, ni même pitié. L'on contrefaisoit les accents de l'amour, pour les faire tomber dans le piège, comme le crocodile, qui imite la voix des enfants pour attirer leurs mères.

Louis XIV, si vanté par sa galanterie chevaleresque, ne se montra-t-il pas le plus

ée qui n'avoit respiré que pour lui
ngt années de larmes au pied de la
urent à peine cicatriser les blessures q
:uel dédain du monarque avoit faites.
'est si barbare que la vanité, et comi
ociété, le bon ton, la mode, et le si
ettent singulièrement en jeu cette v
n'est aucun pays où le bonheur des fe
oit plus en danger que celui-ci, où tou
end de ce qu'on appelle l'opinion, e
hacun apprend des autres ce qu'il es
on goût de sentir.

Il faut l'avouer, les femmes ont fin
rendre part à l'immoralité, qui détr
ur véritable empire: en valant moins,
it moins souffert. Cependant, à que
:ceptions près, la vertu des femmes dé
ujours de la conduite des hommes.
étendue légèreté des femmes vient d

terrestre, qui répand un noble charme sur la vie. Il n'y a point eu dans ce pays, comme en France, des écrits licencieux, qui circuloient dans toutes les classes, et détruisoient le sentiment chez les gens du monde, et la moralité chez les gens du peuple. Les Allemands ont cependant, il faut en convenir, plus d'imagination que de sensibilité; et leur loyauté seule répond de leur constance. Les Français, en général, respectent les devoirs positifs; les Allemands se croient plus engagés par les affections que par les devoirs. Ce que nous avons dit sur la facilité du divorce en est la preuve: chez eux l'amour est plus sacré que le mariage. C'est par une honorable délicatesse, sans doute, qu'ils sont surtout fidèles aux promesses que les lois ne garantissent pas: mais celles que les lois garantissent, sont plus importantes pour l'ordre social.

L'esprit de chevalerie règne encore chez les Allemands, pour ainsi dire, passivement; ils sont incapables de tromper, et leur loyauté se retrouve dans tous les rapports intimes; mais cette énergie sévère, qui commandoit aux hommes tant de sacrifices, aux femmes tant de vertus, et faisoit de la vie entière une oeuvre sainte où dominoit toujours la même pensée; cette énergie chevaleresque des temps jadis n'a laissé dans l'Allemagne qu'une empreinte effacée. Rien de

CHAPITRE V.

DE L'ALLEMAGNE MÉRIDIONALE.

étoit assez généralement reconnu qu'il
›it de littérature que dans le nord
llemagne, et que les habitants du mid
·oient aux jouissances de la vie physi
ıdant que les contrées septentrionales
ent plus exclusivement celles de l'é
ıucoup d'hommes de génie sont nés
midi, mais ils se sont formés dan
d. On trouve non loin de la Balt

Il n'est point de pays qui ait plus besoin que l'Allemagne de s'occuper de littérature; car la société y offrant peu de charmes, et les individus n'ayant pas pour la plupart cette grâce et cette vivacité que donne la nature dans les pays chauds, il en résulte que les Allemands ne sont aimables que quand ils sont supérieurs, et qu'il leur faut du génie pour avoir beaucoup d'esprit.

La Franconie, la Souabe et la Bavière, avant la réunion illustre de l'académie actuelle à Münich, étoient des pays singulièrement lourds et monotones: point d'arts, la musique exceptée; peu de littérature; un accent rude, qui se prêtoit difficilement à la prononciation des langues latines; point de société; de grandes réunions, qui ressembloient à des cérémonies plutôt qu'à des plaisirs; une politesse obséquieuse envers une aristocratie sans élégance; de la bonté, de la loyauté dans toutes les classes: mais une certaine roideur souriante, qui ôte tout à la fois l'aisance et la dignité. On ne doit donc pas s'étonner des jugements qu'on a portés, des plaisanteries qu'on a faites sur l'ennui de l'Allemagne. Il n'y a que les villes littéraires qui puissent vraiment intéresser dans un pays où la société n'est rien, et la nature peu de chose.

On auroit peut-être cultivé les lettres dans le midi de l'Allemagne avec autant de

elle qu'à la poésie. Lorsque le climat
sévère ni beau, quand on vit sans
en à craindre ni à espérer du ciel, o
occupe guère que des intérêts positifs
existence. Ce sont les délices du mi
s rigueurs du nord qui ébranlent forte
magination. Soit qu'on lutte contr
ature, ou qu'on s'enivre de ses don
aissance de la création n'en est pas n
rte, et réveille en nous le sentimen
aux-arts, ou l'instinct des mystère
me.

L'Allemagne méridionale, tempérée
us les rapports, se maintient dans un
bien-être monotone, singulièrement
ole à l'activité des affaires, comme à
la pensée. Le plus vif désir des
nts de cette contrée paisible et féc
st de continuer à exister comme ils exis

CHAPITRE VI.

DE L'AUTRICHE. [1]

Les littérateurs du nord de l'Allemagne ont accusé l'Autriche de négliger les sciences et les lettres; on a même fort exagéré l'espèce de gêne que la censure y établissoit. S'il n'y a pas eu de grands hommes dans la carrière littéraire en Autriche, ce n'est pas autant à la contrainte qu'au manque d'émulation qu'il faut l'attribuer.

C'est un pays si calme, un pays où l'aisance est si tranquillement assurée à toutes les classes de citoyens, qu'on n'y pense pas beaucoup aux puissances intellectuelles. On y fait plus pour le devoir que pour la gloire; les récompenses de l'opinion y sont si ternes, et ses punitions si douces, que, sans le mobile de la conscience, il n'y auroit pas de raison pour agir vivement dans aucun sens.

Les exploits militaires devoient être l'intérêt principal des habitants d'une monarchie

1) Ce chapitre sur l'Autriche a été écrit dans l'année 1808.

ux-mêmes n'y faisoient pas grand bruit
u'au moment où ils pouvoient réveiller
atriotisme ; et ce sentiment est calme
n pays où il n'y a que du bonheur.
ouve en Autriche beaucoup de choses
ellentes, mais peu d'hommes vraiment
eurs, car il n'y est pas fort utile de
ieux qu'un autre; on n'est pas envié
sla, mais oublié, ce qui décourage et
lus. L'ambition persiste dans le désir
nir des places, le génie se lasse de
ême ; le génie, au milieu de la so
it une douleur, une fièvre intérieure,
faudroit se faire traiter comme d'un
les récompenses de la gloire n'en
ssoient pas les peines.

En Autriche et dans le reste de l
agne, on plaide toujours par écrit,
ais à haute voix. Les prédicateurs

traitent d'après un certain ordre de numéros que rien au monde ne dérange. Des règles invariables en décident, et tout se passe dans un silence profond ; ce silence n'est pas l'effet de la terreur, car que peut-on craindre dans un pays où les vertus du monarque et les principes de l'équité dirigent tout? mais le profond repos des esprits comme des âmes, ôte tout intérêt à la parole. Le crime ou le génie, l'intolérance ou l'enthousiasme, les passions ou l'héroïsme ne troublent ni n'exaltent l'existence. Le cabinet autrichien a passé dans le dernier siècle pour très-astucieux: ce qui ne s'accorde guère avec le caractère allemand en général; mais souvent on prend pour une politique profonde ce qui n'est que l'alternative de l'ambition et de la faiblesse. L'histoire attribue presque toujours aux individus comme aux gouvernements, plus de combinaison qu'ils n'en ont en.

L'Autriche, réunissant dans son sein des peuples très-divers, tels que les Bohêmes, les Hongrois etc., n'a point cette unité si nécessaire à une monarchie; néanmoins la grande modération des maîtres de l'État a fait depuis long-temps un lien pour tous de l'attachement à un seul. L'empereur d'Allemagne étoit à la fois souverain de son propre pays, et chef constitutionnel de l'Empire. Sous ce dernier rapport, il avoit à ménager

oise, les Tyroliens et les Flamands,
mposoient autrefois la monarchie, ont
us de vivacité naturelle que les vérita
utrichiens ; ceux-ci s'occupent sans c
l'art de modérer, au lieu de celui c
ourager. Un gouvernement équitable,
rre fertile, une nation riche et sage,
voit leur faire croire qu'il ne falloit
maintenir pour être bien, et qu'on
oit besoin en aucun genre du secours
ordinaire des talents supérieurs. On
en passer en effet, dans les temps paisi
l'histoire ; mais que faire sans eux
s grandes luttes?

L'esprit du catholicisme qui domi
Vienne, quoique toujours avec sag
oit pourtant écarté sous le règne de M
hérèse ce qu'on appeloit les lumières
x-huitième siècle. Joseph II. vint ens

« établi, » [1]) parce que rien ne dure que ce qui vient progressivement.

L'industrie, le bien-vivre et les jouissances domestiques sont les intérêts principaux de l'Autriche; malgré la gloire qu'elle s'est acquise par la persévérance et la valeur de ses troupes, l'esprit militaire n'a pas vraiment pénétré dans toutes les classes de la nation. Ses armées sont pour elle comme des forteresses ambulantes, mais il n'y a guère plus d'émulation dans cette carrière que dans toutes les autres : les officiers les plus probes sont en même temps les plus braves; ils y ont d'autant plus de mérite, qu'il en résulte rarement pour eux un avancement brillant et rapide. On se fait presque un scrupule en Autriche de favoriser les hommes supérieurs, et l'on auroit pu croire quelquefois, que le gouvernement vouloit pousser l'équité plus loin que la nature, et traiter d'une égale manière le talent et la médiocrité.

L'absence d'émulation a sans doute un avantage, c'est qu'elle apaise la vanité; mais souvent aussi la fierté même s'en ressent, et l'on finit par n'avoir plus qu'un orgueil commode auquel l'extérieur seul suffit en tout.

C'étoit aussi, ce me semble, un mau-

1) *Supprimé* par la censure.

nt que les opinions et les lumières
urope pénètrent au milieu d'une mo
e qui est au centre même de cette
ie, c'est un inconvénient de ne les y
arriver qu'à demi ; car ce sont les
uvais écrits qui se font jour. Les li
nplis de plaisanteries immorales et
ncipes égoïstes amusent le vulgaire,
it toujours connus de lui : et les lois
itives n'ont tout leur effet que contre
vrages philosophiques, qui élèvent l'
étendent les idées. La contrainte que
s imposent, est précisément ce qu'il
ur favoriser la paresse de l'esprit, n
n pour conserver l'innocence de coeur

Dans un pays où tout mouvement
ficile, dans un pays où tout inspire
nquillité profonde, le plus léger obst
fit pour ne rien faire, pour ne rien é

nement est toujours digne d'estime, quand il n'abuse point de son pouvoir, et ne sacrifie jamais la justice à son intérêt; mais la félicité du sommeil est trompeuse; de grands revers peuvent la troubler; et pour tenir plus aisément et plus doucement les rênes, il ne faut pas engourdir les coursiers.

Une nation peut très-facilement se contenter des biens communs de la vie, le repos et l'aisance; et des penseurs superficiels prétendront que tout l'art social se borne à donner au peuple ces biens. Il en faut pourtant de plus nobles pour se croire une patrie. Le sentiment patriotique se compose des souvenirs que les grands hommes ont laissés, de l'admiration qu'inspirent les chefs-d'oeuvre du génie national, enfin de l'amour que l'on ressent pour les institutions, la religion et la gloire de son pays. Toutes ces richesses de l'âme sont les seules que raviroit un joug étranger; mais si l'on s'en tenoit uniquement aux jouissances matérielles, le même sol, quel que fût son maître, ne pourroit-il pas toujours les procurer?

L'on craignoit à tort dans le dernier siècle en Autriche, que la culture des lettres n'affoiblît l'esprit militaire. Rodolphe de Habsbourg détacha de son cou la chaîne d'or qu'il portoit, pour en décorer un poëte alors célèbre. Maximilien fit écrire un poëme sous sa dictée. Charles-quint savoit et cul-

ame. Ce ne sont ni les lettres ni les
s qui nuiront jamais à l'énergie
ctère. L'éloquence rend plus brave,
oure rend plus éloquent: tout ce q
ttre le coeur pour une idée gén
ouble la véritable force de l'homme,
nté; mais l'égoïsme systématique, d
uel on comprend quelquefois sa
omme un appendice de soi-même; 1
hilosophie, vulgaire au fond, quelq
ante qu'elle soit dans les formes, q
dédaigner tout ce qu'on appelle d
ions, c'est-à-dire le dévouement et l'
iasme, voilà le genre de lumières
les pour les vertus nationales; voil
ependant que la censure ne sauroi
l'un pays entouré par l'atmosphère
uitième siècle: l'on ne peut échap

n'étoit pas permis à la bibliothèque publique de donner à lire l'Esprit des lois: mais au milieu de cette gêne, les romans de Crébillon circuloient dans les mains de tout le monde; les ouvrages licencieux entroient, les ouvrages sérieux étoient seuls arrêtés.

Le mal que peuvent faire les mauvais livres n'est corrigé que par les bons, les inconvénients des lumières ne sont évités que par un plus haut degré de lumières. Il y a deux routes à prendre en toutes choses: retrancher ce qui est dangereux, ou donner des forces nouvelles pour y résister. Le second moyen est le seul qui convienne à l'époque où nous vivons; car l'innocence ne pouvant être de nos jours la compagne de l'ignorance, celle-ci ne fait que du mal. Tant de paroles ont été dites, tant de sophismes répétés, qu'il faut beaucoup savoir pour bien juger, et les temps sont passés où l'on se tenoit en fait d'idées au patrimoine de ses pères. On doit donc songer, non à repousser les lumières, mais à les rendre complètes, pour que leurs rayons brisés ne présentent point de fausses lueurs. Un gouvernement ne sauroit prétendre à dérober à une grande nation la connoissance de l'esprit qui règne dans son siècle: cet esprit renferme des éléments de force et de grandeur, dont on peut user avec succès quand on ne craint pas d'aborder

ısement de la puissance.

CHAPITRE VII.

VIENNE.

ınne est située dans une plaine au
de plusieurs collines pittoresques.
ube qui la traverse et l'entoure, se
en diverses branches qui forment
fort agréables ; mais le fleuve lui-n
. de sa dignité dans tous ces détour

comme en Italie, les palais rappellent un peu ceux de Florence; enfin rien n'y ressemble au reste de l'Allemagne, si ce n'est quelques édifices gothiques qui retracent le moyen âge à l'imagination.

Le premier de ces édifices est la tour de Saint-Etienne: elle s'élève au-dessus de toutes les églises de Vienne, et domine majestueusement la bonne et paisible ville, dont elle a vu passer les générations et la gloire. Il fallut deux siècles, dit-on, pour achever cette tour commencée en 1100: toute l'histoire d'Autriche s'y rattache de quelque manière. Aucun édifice ne peut être aussi patriotique qu'une église; c'est le seul dans lequel toutes les classes de la nation se réunissent, le seul qui rappelle non seulement les événements publics, mais les pensées secrètes, les affections intimes que les chefs et les citoyens ont apportées dans son enceinte. Le temple de la divinité semble présent comme elle aux siècles écoulés.

Le tombeau du prince Eugène est le seul qui, depuis long-temps, ait été placé dans cette église; il y attend d'autres héros. Comme je m'en approchois, je vis attaché à l'une des colonnes qui l'entourent, un petit papier sur lequel il étoit écrit, *qu'une jeune femme demandoit qu'on priât pour elle pendant sa maladie.* Le nom de cette jeune femme n'étoit point indiqué; c'étoit un être

iques, et que nous devrions imiter,
· les églises toujours ouvertes ; il
le moments ou l'on éprouve le be
t asile, et jamais on n'y entre
tir une émotion qui fait du bie
, et lui rend, comme par une ablu
, sa force et sa pureté.
l n'est point de grande ville qui n
lifice, une promenade, une merve
nque de l'art ou de la nature, à
les souvenirs de l'enfance se ra
Il me semble que le *Prater* d
pour les habitants de Vienne un cha
genre; on ne trouve nulle part,
d'une capitale, une promenade
faire jouir ainsi des beautés d'
tout à la fois agreste et soignée. L
majestueuse se prolonge jusqu'aux bo
nube: l'on voit de loin des

coutume italienne que cette promenade de tous les jours à la même heure. Une telle régularité seroit impossible dans un pays où les plaisirs sont aussi variés qu'à Paris; mais les Viennois, quoiqu'il arrive, pourroient difficilement s'en déshabituer. Il faut convenir que c'est un coup-d'oeil charmant que toute cette nation citadine réunie sous l'ombrage d'arbres magnifiques et sur les gazons dont le Danube entretient la verdure. La bonne compagnie en voiture, le peuple à pied, se rassemblent là chaque soir. Dans ce sage pays, l'on traite les plaisirs comme les devoirs, et l'on a de même l'avantage de ne s'en lasser jamais quelque uniformes qu'ils soient. On porte dans la dissipation autant d'exactitude que dans les affaires, et l'on perd son temps aussi méthodiquement qu'on l'emploie.

Si vous entrez dans une des redoutes où il y a des bals pour les bourgeois les jours de fêtes, vous verrez des hommes et des femmes exécuter gravement l'un vis-à-vis de l'autre les pas d'un menuet dont ils se sont imposé l'amusement; la foule sépare souvent le couple dansant, et cependant il continue comme s'il dansoit pour l'acquit de sa conscience; chacun des deux va tout seul à droite et à gauche, en avant, en arrière, sans s'embarrasser de l'autre, qui figure *aussi* scrupuleusement de son côté; de temps

Vienne. Cette ville a la réputation
sommer en nourriture plus que toute au
d'une population égale, et ce genre
ériorité un peu vulgaire ne lui est
testé. On voit des familles entières
rgeois et d'artisans, qui partent à ci
res du soir pour aller au Prater faire
ter champêtre aussi substanciel que
er d'un autre pays, et l'argent qu'ils pe
t dépenser là, prouve assez combien
: laborieux et doucement gouvernés.
, des milliers d'hommes reviennent tena
la main leurs femmes et leurs enfant
in désordre, aucune querelle ne troul
multitude dont on entend à peine
, tant sa joie est silencieuse! Ce silen
ndant ne vient d'aucune disposition tri
'âme, c'est plutôt un certain bien-ê
ique, qui, dans le midi de l'Allema-

réunion de Parisiens dans un même lieu, l'air étincelleroit de bons mots, de plaisanteries, de disputes, et jamais un Français n'auroit un plaisir où l'amour-propre ne pût se faire place de quelque manière.

Les grands seigneurs se promènent avec des chevaux et des voitures très-magnifiques et de fort bon goût; tout leur amusement consiste à reconnoître dans une allée du Prater ceux qu'ils viennent de quitter dans un salon; mais la diversité des objets empêche de suivre aucune pensée, et la plupart des hommes se complaisent à dissiper ainsi les réflexions qui les importunent. Ces grands seigneurs de Vienne, les plus illustres et les plus riches de l'Europe, n'abusent d'aucun de leurs avantages, ils laissent de misérables fiacres arrêter leurs brillants équipages. L'empereur et ses frères se rangent tranquillement aussi à la file, et veulent être considérés, dans leurs amusements, comme de simples particuliers; ils n'usent de leurs droits que quand ils remplissent leurs devoirs. L'on aperçoit souvent au milieu de toute cette foule des costumes orientaux, hongrois et polonais, qui réveillent l'imagination; et de distance en distance une musique harmonieuse donne à ce rassemblement l'air d'une fête paisible où chacun jouit de soi-même sans s'inquiéter de son voisin.

Jamais on ne rencontre un mendiant au

ce, et le peuple lui-même, ayant ...
lus d'industrie et d'intelligence comi
ue dans le reste de l'Allemagne, cond
a propre destinée. Il y a très-peu
les en Autriche de crimes qui méri
ıort; tout enfin dans ce pays port
reinte d'un gouvernement paternel,
eligieux. Les bases de l'édifice soci
)onnes et respectables ; « mais il y
« un faîte et des colonnes pour que l
« et le génie puissent y avoir un tem

J'étois à Vienne, en 1808, lorsqu
)ereur François II. épousa sa cousi
naine, la fille de l'archiduc de Mila
'archiduchesse Béatrix, la dernière
le cette maison d'Est que l'Ariost
l'asse ont tant célébrée. L'archiduc
ıand et sa noble épouse se sont vus
leux privés de leurs États par les

et de l'infortune. C'étoit une union que l'inclination avoit déterminée, et dans laquelle aucune convenance politique n'étoit entrée, bien que l'on ne pût en contracter une plus honorable. On éprouvoit à la fois des sentiments de sympathie et de respect pour les affections de famille qui rapprochoient ce mariage de nous, et pour le rang illustre qui l'en éloignoit. Un jeune prince, archevêque de Waizen, donnoit la bénédiction nuptiale à sa soeur et à son souverain; la mère de l'impératrice, dont les vertus et les lumières exercent le plus puissant empire sur ses enfants, devint en un instant sujette de sa fille, et marchoit derrière elle avec un mélange de déférence et de dignité, qui rappeloit tout à la lois les droits de la couronne et ceux de la nature. Les frères de l'empereur et de l'impératrice, tous employés dans l'armée ou dans l'administration, tous dans des degrés différents, également voués au bien public, l'accompagnoient à l'autel, et l'église étoit remplie par les grands de l'État, les femmes, les filles et les mères des plus anciens gentilshommes de la noblesse teutonique. On n'avoit rien fait de nouveau pour la fête; il suffisoit à sa pompe de montrer ce que chacun possédoit. Les parures même des femmes étoient héréditaires, et les diamants substitués dans chaque famille, *consacroient les* souvenirs du passé à l'orne-

Les amusements qui succédèrent
nsécration du mariage, avoient presqu
nt de dignité que la cérémonie elle-m
s n'est point ainsi que les particuliers
nt donner des fêtes, mais il convient p
re de retrouver dans tout ce que font
is, l'empreinte sévère de leur auguste
ıée. Non loin de cette église, autour
quelle les canons et les fanfares annonç
lliance renouvelée de la maison d'Est a
maison d'Habsbourg, l'on voit l'asile
nferme depuis deux siècles les tombe
s empereurs d'Autriche et de leur fami
est là, dans le caveau des capucins,
rie-Thérèse, pendant trente années,
ıdoit la messe en présence même du
lcre qu'elle avoit fait préparer pour ell
é de son époux. Cette illustre Ma
érèse avoit tant souffert les premiers

difficultés de la vie se placent entre nous et la tombe ; tout est aplani pour les rois jusqu'au terme, et cela même le rend plus visible à leurs yeux.

Les fêtes conduisent naturellement à réfléchir sur les tombeaux ; de tout temps, la poésie s'est plue à rapprocher ces images, et le sort aussi est un terrible poëte qui ne les a que trop souvent réunies.

CHAPITRE VIII.

DE LA SOCIÉTÉ.

Les riches et les nobles n'habitent presque jamais les faubourgs de Vienne, et l'on est rapproché les uns des autres comme dans une petite ville, quoique l'on y ait d'ailleurs tous les avantages d'une grande capitale. Ces faciles communications, au milieu des jouissances de la fortune et du luxe, rendent la vie habituelle très-commode, et le centre de la société, si l'on peut s'exprimer ainsi, c'est-à-dire *les habitudes*, les usages et les manières.

lo[illegible]té dans la bonne compagnie
enne ; et le même esprit de justice e
gularité qui dirige les affaires importa
retrouve encore dans les plus petites
stances. On y est fidèle à des invitat
dîner et de souper, comme on le se
des engagements essentiels ; et les faux
i font consister l'élégance dans le mé
s égards, ne s'y sont point introduits.
ndant l'un des principaux désavantages
société de Vienne, c'est que les no
s hommes de lettres ne se mêlent p
semble. L'orgueil des nobles n'en est
cause ; mais comme on ne compte
ucoup d'écrivains distingués à Vienne,
on y lit assez peu, chacun vit dans
terie, parce qu'il n'y a que des cote
milieu d'un pays où les idées géné
les intérêts publics ont si peu d'acce

les plus ennuyeux usages possibles. Toute la bonne compagnie se transporte en masse d'un salon à l'autre, trois ou quatre fois par semaine. On perd un certain temps pour la toilette nécessaire dans les grandes réunions, on en perd dans la rue, on en perd sur les escaliers en attendant que le tour de sa voiture arrive, on en perd en restant trois heures à table; et il est impossible, dans ces assemblées nombreuses, de rien entendre qui sorte du cercle des phrases convenues. C'est une habile invention de la médiocrité pour annuler les facultés de l'esprit, que cette exhibition journalière de tous les individus les uns aux autres. S'il étoit reconnu qu'il faut considérer la pensée comme une maladie contre laquelle un régime régulier est nécessaire, on ne sauroit rien imaginer de mieux qu'un genre de distraction à la fois étourdissant et insipide: une telle distraction ne permet de suivre aucune idée, et transforme le langage en un gazouillement qui peut être appris aux hommes comme à des oiseaux.

J'ai vu représenter à Vienne une pièce dans laquelle Arlequin arrivoit revêtu d'une grande robe et d'une magnifique perruque, et tout à coup il s'escamotoit lui-même, laissoit debout sa robe et sa perruque pour figurer à sa place, et s'en alloit vivre ailleurs; on seroit tenté de proposer ce tour de *passe-passe* à ceux qui fréquentent les

... de sa famille. On n
oint par ambition, car tout se passe
nt de régularité dans ce pays, que l
ie y a peu de prise, et ce n'est pas
urs au milieu de la société qu'elle pou
ouver à s'exercer. Ces visites et ces ce
nt imaginés pour que tous fassent la m
ose à la même heure ; on préfère a
nnui qu'on partage avec ses semblables
musement qu'on seroit forcé de se c
ez soi.

Les grandes assemblées, les grands
rs, ont aussi lieu dans d'autres villes ; n
mme on y rencontre d'ordinaire tous
lividus remarquables du pays où l'on
y a plus de moyens d'échapper à ces
iles de conversation, qui, dans de s
bles réunions, succèdent aux révéren
les continuent en paroles. La société

apprécient l'agrément de leur entretien; mais ce qu'on rencontre le moins dans les salons de la capitale de l'Allemagne, ce sont des Allemands.

L'on peut se plaire dans la société de Vienne, par la sûreté, l'élégance et la noblesse des manières que les femmes y font régner: mais il y manque quelque chose à dire, quelque chose à faire, un but, un intérêt. On voudroit que le jour fût différent de la veille, sans que pourtant cette variété brisât la chaîne des affections et des habitudes. La monotonie, dans la retraite, tranquillise l'âme; la monotonie, dans le grand monde, fatigue l'esprit.

CHAPITRE IX.

DES ÉTRANGERS QUI VEULENT IMITER L'ESPRIT FRANÇAIS.

La destruction de l'esprit féodal, et de l'ancienne vie de château qui en étoit la conséquence, a introduit beaucoup de loisir parmi

opinion européenne, ou plutôt de
ui contrefait si bien l'opinion. De
ègne de Louis XIV, toute la bonn
agnie du continent, l'Espagne et l'It
ɔptées, a mis son amour-propre dan
ıtion des Français. En Angleterre, i
n objet constant de conversation; l
ɬts politiques, qui sont les intér
haeun et de tous. Dans le midi
point de société: le soleil, l'am
s beaux-arts remplissent la vie. A
n s'entretient assez généralement de
ıre; et les spectacles qui se renoı
ns cesse, donnent lieu à des obser
génieuses et spirituelles. Mais dans
ırt des autres grandes villes, le sei
ɔnt on ait l'occasion de parler, c
ɔs anecdotes et des observations joı
s sur les personnes dont la bonn

térêt universel. La médisance habituelle, dont le loisir des salons et la stérilité de l'esprit font une espèce de nécessité, peut être plus ou moins modifiée par la bonté du caractère, mais il en reste toujours assez pour qu'à chaque pas, à chaque mot, on entende autour de soi le bourdonnement des petits propos qui pourroient, comme les mouches, inquiéter même le lion. En France on se sert de la terrible arme du ridicule pour se cambattre mutuellement, et conquérir le terrain sur lequel on espère des succès d'amour-propre ; ailleurs un certain bavardage indolent use l'esprit et décourage des efforts énergiques dans quelque genre que ce puisse être.

Un entretien aimable, alors même qu'il porte sur des riens, et que la grâce seule des expressions en fait le charme, cause encore beaucoup de plaisir; on peut l'affirmer sans impertinence, les Français sont presque seuls capables de ce genre d'entretien. C'est un exercice dangereux, mais piquant, dans lequel il faut se jouer de tous les sujets comme d'une balle lancée qui doit revenir à temps dans la main du joueur.

Les étrangers, quand ils veulent imiter les Français, affectent plus d'immoralité, et sont plus frivoles qu'eux, de peur que le sérieux ne manque de grâce, et que les sentiments ou les pensées n'aient pas l'accent parisien.

:ure allemande ; on croit trop à Vie
'il est de bon goût de ne parler que fi
is ; tandis que la gloire et même l'a
ent de chaque pays consistent toujours d
caractère et l'esprit national.

Les Français ont fait peur à l'Eur
ils surtout à l'Allemagne, par leur habi
ns l'art de saisir et de montrer le r
le : il y avoit je ne sais quelle puissa
agique dans le mot d'élégance et de gr
i irritoit singulièrement l'amour-propre.
roit que les sentiments, les actions, la
fin, devoient, avant tout, être soum
tte législation très-subtile de l'usage
onde, qui est comme un traité entre
our-propre des individus et celui de
ciété même, un traité dans lequel les
tés respectives se sont fait une constitu
publicaine où l'ostracisme s'exerce co

L'esprit allemand s'accorde beaucoup moins que tout autre avec cette frivolité calculée ; il est presque nul à la superficie ; il a besoin d'approfondir pour comprendre ; il ne saisit rien au vol, et les Allemands auroient beau, ce qui certes seroit bien dommage, se désaburser des qualités et des sentiments dont ils sont doués, que la perte du fond ne les rendroit pas plus légers dans les formes, et qu'ils seroient plutôt des Allemands sans mérite, que des Français aimables.

Il ne faut pas en conclure pour cela, que la grâce leur soit interdite : l'imagination et la sensibilité leur en donnent, quand ils se livrent à leurs dispositions naturelles. Leur gaieté, et ils en ont, surtout en Autriche, n'a pas le moindre rapport avec la gaieté française : les farces tyroliennes, qui amusent à Vienne les grands seigneurs comme le peuple, ressemblent beaucoup plus à la bouffonnerie des Italiens qu'à la moquerie des Français. Elles consistent dans des scènes comiques fortement caractérisées, et qui représentent la nature humaine avec vérité, mais non la société avec finesse. Toutefois cette gaieté telle qu'elle est, vaut encore mieux que l'imitation d'une grâce étrangère ; on peut très-bien se passer de cette grâce, mais en ce genre la perfection seule est *quelque chose*. « L'ascendant des manières

ısembler aux Français, ils l'emportent
ut sur tous. Les Anglais ne redou
int le ridicule que les Français savent
ın donner, se sont avisés quelquefois
ourner la moquerie contre ses maîtres;
n que les manières anglaises parus
ıgracieuses, même en France, les Fran
ıt imités imitoient à leur tour, et l'An
re a été pendant long-temps aussi à
ode à Paris que Paris par-tout ailleurs.

Les Allemands pourroient se créer
ciété d'un genre très-instructif et tou
t analogue à leurs goûts et à leur ca
e. Vienne étant la capitale de l'Allemag
le où l'on trouve le plus facilement ré
ıt ce qui fait l'agrément de la vie, au
rendre sous ce rapport de grands se
à l'esprit allemand, si les étrangers
ent pas dominé presque exclusivement

ne s'adoucissoient point par l'entretien des femmes, et restoient à la fois timides et rudes, dédaignant tout ce qu'on appelle la grâce, et craignant cependant en secret d'en manquer: sous prétexte des occupations militaires, ils ne cultivoient point leur esprit, et ils négligeoient souvent ces occupations mêmes, parce qu'ils n'entendoient jamais rien qui pût leur faire sentir le prix et le charme de la gloire. Ils croyoient se montrer bons allemands en s'éloignant d'une société où les étrangers seuls avoient l'avantage, et jamais ils ne songeoient à s'en former une capable de développer leur esprit et leur âme.

Les Polonais et les Russes, qui faisoient le charme de la société de Vienne, ne parloient que français, et contribuoient a en écarter la langue allemande. Les Polonaises ont des manières très-séduisantes; elles mêlent l'imagination orientale à la souplesse et à la vivacité de l'esprit français. Néanmoins, même chez les nations esclavonnes, les plus flexibles de toutes, l'imitation du genre français est très souvent fatigante; les vers français des Polonois et des Russes ressemblent, à quelques exceptions près, aux vers latins du moyen-âge. Une langue étrangère est toujours sous beaucoup de rapports une langue morte. Les vers français sont à la fois ce qu'il y a de plus facile et de plus difficile à faire. *Lier* l'un à l'autre des hémistiches

qui mettent avant tout leur amour-pr
parler correctement le français, n'ose
juger nos écrivains autrement que les
tés littéraires ne les jugent, de peur d
ser pour ne pas les comprendre. Ils v
le style plus que les idées, parce qu
idées appartiennent à toutes les nation
que les Français seuls sont juges du
dans leur langue.

Si vous rencontrez un vrai Fra
vous trouvez du plaisir à parler avec l
la littérature française: vous vous sente
vous, et vous vous entretenez de vos a
ensemble; mais un étranger *francisé*
permet pas une opinion ni une phras
ne soit orthodoxe, et le plus souvent
une vieille orthodoxie qu'il prend pou
pinion du jour. L'on en est encore
plusieurs pays du nord aux anecdotes

parce qu'on ne sauroit pas trop comment renouveler sa provision en ce genre, tout cela est fastidieux et même nuisible; car la véritable force d'un pays c'est son caractère naturel; et l'imitation des étrangers, sous quelque rapport que ce soit, est un défaut de patriotisme.

Les Français hommes d'esprit, lorsqu'ils voyagent, n'aiment point à rencontrer, parmi les étrangers, l'esprit français, et recherchent surtout les hommes qui réunissent l'originalité nationale à l'originalité individuelle. Les marchandes de modes, en France, envoient aux colonies, dans l'Allemagne et dans le nord, ce qu'elles appellent vulgairement *le fonds de boutique*, et cependant elles recherchent avec le plus grand soin les habits nationaux de ces mêmes pays, et les regardent avec raison comme des modèles très-élégants. Ce qui est vrai pour la parure, l'est également pour l'esprit. Nous avons une cargaison de madrigaux, de calembourgs, de vaudevilles, que nous faisons passer à l'étranger, quand on n'en fait plus rien en France; mais les Français eux-mêmes n'estiment dans les littératures étrangères que les beautés indigènes. Il n'y a point de nature, point de vie dans l'imitation; et l'on pourroit appliquer, en général, à tous ces esprits, à tous ces ouvrages imités du français, l'éloge que Roland, dans l'Arioste, fait de sa

CHAPITRE X.

DE LA SOTTISE DÉDAIGNEUSE ET DE MÉDIOCRITÉ BIENVEILLANTE.

En tout pays la supériorité d'esprit et c
est fort rare, st c'est par cela même q
conserve le nom de supériorité; ainsi
pour juger du caractère d'une nation,
la masse commune qu'il faut examiner.
gens de génie sont toujours compati
entr'eux; mais pour sentir vraiment la
rence des Français et des Allemands,

tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a vu, le bien qu'il pense de lui, les éloges qu'il a reçus, les grands seigneurs qu'il connoît; les succès qu'il espère. Un Allemand, s'il ne pense pas, ne peut rien dire, et s'embarrasse dans des formes qu'il voudroit rendre polies, et qui mettent mal à l'aise les autres et lui. La sottise, en France, est animée, mais dédaigneuse. Elle se vante de ne pas comprendre, pour peu qu'on exige d'elle quelque attention, et croit nuire à ce qu'elle n'entend pas, en affirmant que c'est obscur. L'opinion du pays étant que le succès décide de tout, les sots mêmes, en qualité de spectateurs, croient influer sur le mérite intrinsèque des choses, en ne les applaudissant pas, et se donner ainsi plus d'importance. Les hommes médiocres, en Allemagne, au contraire, sont pleins de bonne volonté; ils rougiroient de ne pouvoir s'élever à la hauteur des pensées d'un écrivain célèbre; et loin de se considérer comme juges, ils aspirent à devenir disciples.

Il y a sur chaque sujet tant de phrases toutes faites en France, qu'un sot avec leur secours parle quelque temps assez bien, et ressemble même momentanément à un homme d'esprit; en Allemagne, un ignorant n'oseroit énoncer son avis sur rien avec confiance, car aucune opinion n'étant admise comme incontestable, on ne peut en avancer aucune

gués seuls savent causer, tandis qu'en F
tout le monde s'en tire. Les homme
périeurs en France sont indulgents,
nommes supérieurs en Allemagne sont
sévères: mais en revanche, les sots
es Français sont dénigrants et jaloux, e
Allemands, quelque bornés qu'ils s
avent encore se montrer encourageant
admirateurs, Les idées qui circulent en
nagne sur divers sujets, sont nouvelle
ouvent bizarres; il arrive de là, que
ui les répètent, paroissent avoir per
uelque temps une sorte de profondeur
ée. En France, c'est par les manières q
ait illusion sur ce qu'on vaut. Ces
ières sont agréables, mais uniformes,
liscipline du bon ton achève de leur
e qu'elles pourroient avoir de varié.

Un homme d'esprit me racontoit, c

fond presque avec les autres, tant le caractère véritable de chacun se montre peu! La sottise se trouve bien de cette confusion, et voudroit en profiter pour contester le vrai mérite. La bêtise et la sottise diffèrent essentiellement en ceci, que les bêtes se soumettent volontiers à la nature, et que les sots se flattent toujours de dominer la société.

CHAPITRE XI.

DE L'ESPRIT DE CONVERSATION.

En orient, quand on n'a rien à se dire, on fume du tabac de rose ensemble, et de temps en temps on se salue, les bras croisés sur la poitrine, pour se donner un témoignage d'amitié; mais dans l'occident on a voulu se parler tout le jour, et le foyer de l'âme s'est souvent dissipé dans ces entretiens, où l'amour-propre est sans cesse en mouvement, pour faire effet tout de suite et selon le goût du moment et du cercle où l'on se trouve.

[illegible] regret indéfinissable de la patrie, q
indépendant des amis même qu'on y
sés, s'applique particulièrement à ce
de causer que les Français ne retr
nulle part au même degré que che
Volney raconte que des Français é
vouloient, pendant la révolution, établ
colonie et défricher des terres en Amé
mais de temps en temps ils quittoient
leurs occupations pour aller, disoie
causer à la ville; et cette ville, la
velle-Orléans, étoit à six cents lieues d
demeure. Dans toutes les classes, en F
on sent le besoin de causer: la paro
est pas seulement, comme ailleurs, u
yen de se communiquer ses idées, ses
ments et ses affaires, mais c'est un
ment dont on aime à jouer et qui
les esprits, comme la musique chez qu

uns sur les autres, de se faire plaisir réciproquement et avec rapidité, de parler aussitôt qu'on pense, de jouir à l'instant de soi-même, d'être applaudi sans travail, de manifester son esprit dans toutes les nuances par l'accent, le geste, le regard, enfin de produire à volonté comme une sorte d'électricité qui fait jaillir des étincelles, soulage les uns de l'excès même de leur vivacité, et réveille les autres d'une apathie pénible.

Rien n'est plus étranger à ce talent que le caractère et le genre d'esprit des Allemands; ils veulent un résultat sérieux en tout. Bacon a dit *que la conversation n'étoit pas un chemin qui conduisoit à la maison, mais un sentier où l'on se promenoit au hasard avec plaisir.* Les Allemands donnent à chaque chose le temps nécessaire, mais le nécessaire en fait de conversation c'est l'amusement; si l'on dépasse cette mesure, l'on tombe dans la discussion, dans l'entretien sérieux, qui est plutôt une occupation utile qu'un art agréable. Il faut l'avouer aussi, le goût et l'enivrement de l'esprit de société rendent singulièrement incapable d'application et d'étude, et les qualités des Allemands tiennent peut-être sous quelques rapports à l'absence même de cet esprit.

Les anciennes formules de politesse, qui sont encore en vigueur dans presque toute *l'Allemagne*, s'opposent à l'aisance et à la

e insistance, qui fatigue mortellement
angers. Il y a de la bonhomie au f
tous ces usages; mais ils ne subsistero
ı un instant dans un pays où l'on p
.t hasarder la plaisanterie sans offense
ıceptibilité: et comment néanmoins pe
avoir de la grâce et du charme en soci
l'on n'y permet pas cette douce moqu
i délasse l'esprit et donne à la bien
ıce elle-même une façon piquante de
ımer?

Le cours des idées depuis un siè
ş tout-à-fait dirigé par la conversation.
nsoit pour parler, on parloit pour être
ıudi, et tout ce qui ne pouvoit pa
re, sembloit être de trop dans l'âme. (
.e disposition très-agréable que le dési
ıire; mais elle diffère pourtant beauc
besoin d'être aimé: le désir de p

qui servent à témoigner plus d'affection qu'on n'en éprouve réellement. La loyauté des Allemands ne leur permet rien de semblable; ils prennent la grâce au pied de la lettre, ils considèrent le charme de l'expression comme un engagement pour la conduite, et de là vient leur susceptibilité; car ils n'entendent pas un mot sans en tirer une conséquence, et ne conçoivent pas qu'on puisse traiter la parole en art libéral, qui n'a ni but ni résultat que le plaisir qu'on y trouve. L'esprit de conversation a quelquefois l'inconvénient d'altérer la sincérité du caractère; ce n'est pas une tromperie combinée, mais improvisée, si l'on peut s'exprimer ainsi. Les Français ont mis dans ce genre une gaieté qui les rend aimables, mais il n'en est pas moins certain, que ce qu'il y a de plus sacré dans ce monde, a été ébranlé par la grâce, du moins par celle qui n'attache de l'importance à rien et tourne tout en ridicule.

Les bons mots des Français ont été cités d'un bout de l'Europe à l'autre: de tout temps ils ont montré leur brillante valeur et soulagé leurs chagrins d'une façon vive et piquante: de tout temps ils ont eu besoin les uns des autres, comme d'auditeurs alternatifs qui s'encourageoient mutuellement: de tout temps ils ont excellé dans l'art de ce qu'il faut dire, et même de ce qu'il faut

ont su ne prendre du [illegible]
sée que ce qu'il en faut pour a
ntretien sans lasser le frivole intérêt,
d'ordinaire les uns pour les autres.

Les Français parlent toujours légèr
le leurs malheurs, dans la crainte d'en
eurs amis; ils devinent la fatigue qu'ils
roient causer, par celle dont ils seroien
ceptibles; ils se hâtent de montrer él
ment de l'insouciance pour leur propre
afin d'en avoir l'honneur au lieu d'en
voir l'exemple. Le désir de paroître
ble, conseille de prendre une expressi
gaieté quelle que soit la dispositio
rieure de l'âme; la physionomie in
degrés sur ce qu'on éprouve, et ce
fait pour plaire aux autres, émousse
en soi-même ce qu'on ressent.

Une femme d'esprit a dit, q

pauvre espèce humaine; mais rien ne sauroit faire qu'une ville d'Allemagne devînt Paris, ni que les Allemands pussent, sans se gâter entièrement, recevoir comme nous, le bienfait de la distraction. A force de s'échapper à eux-mêmes, ils finiroient par ne plus se retrouver.

Le talent et l'habitude de la société servent beaucoup à faire connoître les hommes: pour réussir en parlant, il faut observer avec perspicacité l'impression qu'on produit à chaque instant sur eux, celle qu'ils veulent nous cacher, celle qu'ils cherchent à nous exagérer, la satisfaction contenue des uns, le sourire forcé des autres; on voit passer sur le front de ceux qui nous écoutent, des blâmes à demi-formés qu'on peut éviter en se hâtant de les dissiper avant que l'amour-propre y soit engagé. L'on y voit naître aussi l'approbation, qu'il faut fortifier, sans cependant exiger d'elle plus qu'elle ne veut donner. Il n'est point d'arène où la vanité se montre sous des formes plus variées que dans la conversation.

J'ai connu un homme que les louanges agitoient au point que quand on lui en donnoit, il exagéroit ce qu'il venoit de dire, et s'efforçoit tellement d'ajouter à son succès, qu'il finissoit toujours par le perdre. Je n'osois pas l'applaudir, de peur de le porter *à l'affectation* et qu'il ne se rendit ridicule

a feinte indolence trahissoit seulement une rétention de plus, celle de n'en point avoir. Quand la vanité se montre, elle est bienveillante; quand elle se cache, la crainte d'être découverte la rend amère, et elle affecte l'indifférence, la satiété, enfin tout ce qui peut persuader aux autres qu'elle n'a pas besoin d'eux. Ces différentes combinaisons sont amusantes pour l'observateur, et l'on s'étonne toujours que l'amour-propre ne prenne pas la route si simple d'avouer naturellement le désir de plaire, et d'employer autant qu'il est possible, la grâce et la vérité pour y parvenir.

Le tact qu'exige la société, le besoin qu'elle donne de se mettre à la portée des différents esprits, tout ce travail de la pensée dans ses rapports avec les hommes, seroit certainement utile, à beaucoup d'égards,

Les Français sont les plus habiles diplomates de l'Europe, et ces hommes qu'on accuse d'indiscrétion et d'impertinence, savent mieux que personne cacher un secret et captiver ceux dont ils ont besoin. Ils ne déplaisent jamais que quand ils le veulent, c'est-à-dire quand leur vanité croit trouver mieux son compte dans le dédain que dans l'obligeance. L'esprit de conversation a singulièrement développé dans les Français l'esprit plus sérieux des négotiations politiques. Il n'est point d'ambassadeur étranger qui pût lutter contr'eux en ce genre, à moins, que mettant absolument de côté toute prétention à la finesse, il n'allât droit en affaires, comme celui qui se battroit sans savoir l'escrime.

Les rapports des différentes classes entr'elles étoient aussi très-propres à développer en France la sagacité, la mesure et la convenance de l'esprit de société. Les rangs n'y étoient point marqués d'une manière positive, et les prétentions s'agitoient sans cesse dans l'espace incertain que chacun pouvoit tour-à-tour ou conquérir ou perdre. Les droits du tiers état, des parlements, de la noblesse, la puissance même du roi, rien n'étoit déterminé d'une façon invariable; tout se passoit, pour ainsi dire, en adresse de conversation; on esquivoit les difficultés les *plus graves* par les nuances délicates des

les avoient aussi entr'elles
mais déclarées et toujours sous-
ce vague excitoit beaucoup
é, que des rangs marqués n'au-
faire. Il falloit étudier tout ce
nposoit l'existence d'un homme
emme, pour savoir le genre d'é-
n leur devoit; l'arbitraire sous
formes a toujours été dans les
les moeurs et les lois de la France;
que les Français ont eu, si l'on
imer ainsi, une si grande pédan-
volité: les bases principales n'é-
affermies, on vouloit donner de
ince aux moindres détails. En
on permet l'originalité aux indi-
t la masse est bien réglée. En
semble que l'esprit d'imitation est
lien social, et que tout seroit

toient tous ceux qui pouvoient se mettre sur un pied d'égalité avec elle, et tous pouvoient l'espérer, et tous aussi pouvoient craindre de n'y jamais parvenir. Il en résultoit que chacun vouloit avoir les manières de cette société-là. En Allemagne, un diplôme vous y faisoit entrer; en France, une faute de goût vous en faisoit sortir; et l'on étoit encore plus empressé de ressembler aux gens du monde, que de se distinguer dans ce monde même par sa valeur personnelle.

Une puissance aristocratique, le bon ton et l'élégance l'emportoient sur l'énergie, la profondeur, la sensibilité, l'esprit même. Elle disoit à l'énergie: — vous mettez trop d'intérêt aux personnes et aux choses; — à la profondeur: — vous me prenez trop de temps; — à la sensibilité: — vous êtes trop exclusive; — à l'esprit enfin: — vous êtes une distinction trop individuelle. — Il falloit des avantages qui tinssent plus aux manières qu'aux idées, et il importoit de reconnoître dans un homme, plutôt la classe dont il étoit, que le mérite qu'il possédoit. Cette espèce d'égalité dans l'inégalité est très-favorable aux gens médiocres, car elle doit nécessairement détruire toute originalité dans la façon de voir et de s'exprimer. Le modèle choisi est noble, agréable et de *bon goût*, mais il est le même pour tous

dans sa chambre.
uroit tort d'accuser les Français
la puissance par les calculs ordi-
inspirent cette flatterie; ils vont
monde va, disgrâce ou crédit,
si quelques uns se font passer
ule, ils sont bien sûrs qu'elle y
ellement. On a fait la révolution
en 1789 en envoyant un courrier,
llage à l'autre, crioit: *armez-vous,*
ge voisin s'est armé, et tout le
trouva levé contre tout le monde,
contre personne. Si l'on répan-
uit que telle manière de voir est
nent reçue, l'on obtiendroit l'una-
ré le sentiment intime de chacun;
rderoit alors, pour ainsi dire, le
a comédie. Car chacun avoueroit
eux tous ont tort. Dans les

quer pendant la révolution le contraste du courage à la guerre et de la pusillanimité, dans la carrière civile. Il n'y a qu'une manière de voir sur le courage militaire; mais l'opinion publique peut être égarée relativement à la conduite qu'on doit suivre dans les affaires politiques. Le blâme de ceux qui vous entourent, la solitude, l'abandon vous menacent, si vous ne suivez pas le parti dominant: tandis qu'il n'y a dans les armées que l'alternative de la mort et du succès, situation charmante pour des Français qui ne craignent point l'une, et aiment passionnément l'autre. Mettez la mode, c'est-à-dire les applaudissements, du côté du danger, et vous verrez les Français le braver sous toutes ses formes: l'esprit de sociabilité existe en France depuis le premier rang jusqu'au dernier: il faut s'entendre approuver par ce qui nous environne; on ne veut s'exposer, à aucun prix, au blâme ou au ridicule, car dans un pays où causer a tant d'influence, le bruit des paroles couvre souvent la voix de la conscience.

On connoît l'histoire de cet homme qui commença par louer avec transport une actrice qu'il venoit d'entendre; il aperçut une sourire sur les lèvres des assistants, il modifia son éloge; l'opiniâtre sourire ne cessa point, et la crainte de la moquerie finit par lui faire dire: *ma foi! la* pauvre diablesse

ı temps d'aimer sa femme, dans l'au-
ne pas paroître avec elle. Il a existé
des moments où l'on eût craint de
pour niais si l'on avoit montré de
ıité, et cette terreur du ridicule, qui
ːs premières classes ne se manifeste
aire que par la vanité, s'est traduite
cité dans les dernières.
ıel mal cet esprit d'imitation ne fe-
pas parmi les Allemands! Leur su-
é consiste dans l'indépendance de
, dans l'amour de la retraite, dans
alité individuelle. Les Français ne
ıut-puissants qu'en masse, et leurs
ː de génie eux-mêmes prennent tou-
eur point d'appui dans les opinions
quand ils veulent s'élancer au-delà.
'impatience du caractère français, si
e en conversation, ôteroit aux Alle-

s'appesantit, lorsqu'un conte s'alonge, il vous prend je ne sais quelle impatience semblable à celle qu'on éprouve quand un musicien ralentit trop la mesure d'un air. On peut être fatigant néanmoins à force de vivacité, comme on l'est par trop de lenteur. J'ai connu un homme de beaucoup d'esprit, mais tellement impatient, qu'il donnoit à tous ceux qui causoient avec lui l'inquiétude que doivent éprouver les gens prolixes quand ils s'aperçoivent qu'ils fatiguent. Cet homme sautoit sur sa chaise pendant qu'on lui parloit, achevoit les phrases des autres dans la crainte qu'elles ne se prolongeassent, il inquiétoit d'abord, et finissoit par lasser en étourdissant: car, quelque vite qu'on aille en fait de conversation, quand il n'y a plus moyen de retrancher que sur le nécessaire, les pensées et les sentiments oppressent faute d'espace pour les exprimer.

Toutes les manières d'abréger le temps ne l'épargnent pas, et l'on peut mettre des longueurs dans une seule phrase si l'on y laisse du vide; le talent de rediger sa pensée brillamment et rapidement, est ce qui réussit le plus en société, on n'a pas le temps d'y rien attendre. Nulle réflexion, nulle complaisance ne peut faire qu'on s'y amuse de ce qui n'amuse pas. Il faut exercer là l'esprit de conquête et le despotisme du succès; car le fond et le but étant peu

conversation, est très-rare
auditeurs y sont trop com-
ne s'ennuient pas assez vite, et
se fiant à la patience des au-
blissent trop à leur aise dans
En France, celui qui parle est
qui se sent entouré de rivaux
ut se maintenir à force de suc-
magne, c'est un possesseur légi-
t user paisiblement de ses droits

emands réussissent mieux dans
poétiques que dans les contes
ques: quand il faut parler à l'i-
les détails peuvent plaire, ils
ableau plus vrai; mais quand il
porter un bon mot, on ne sau-
réger les préambules. La plai-
e pour un moment le poids de
un homme. votre

La bonne-foi du caractère allemand est aussi peut-être un obstacle à l'art de conter; les Allemands ont plutôt la gaieté du caractère que celle de l'esprit; ils sont gais, comme ils sont honnêtes, pour la satisfaction de leur propre conscience; et rient de ce qu'ils disent, long-temps avant même d'avoir songé à en faire rire les autres.

Rien ne sauroit égaler au contraire le charme d'un récit fait par un Français spirituel et de bon goût. Il prévoit tout, il ménage tout, et cependant il ne sacrifie point ce qui pourroit exciter l'intérêt. Sa physionomie, moins prononcée que celle des Italiens, indique la gaieté sans rien faire perdre à la dignité du maintien et des manières; il s'arrête quand il le faut, et jamais il n'épuise même l'amusement; il s'anime, et néanmoins il tient toujours en main les rênes de son esprit pour le conduire sûrement et rapidement: bientôt aussi les auditeurs se mêlent de l'entretien, il fait valoir alors à son tour ceux qui viennent de l'applaudir; il ne laisse point passer une expression heureuse sans la relever, une plaisanterie piquante sans la sentir, et pour un moment du moins l'on se plaît et l'on jouit les uns des autres comme si tout étoit concorde, union et sympathie dans le monde.

Les Allemands feroient bien de profiter [illegible] des rapports essentiels, de quelques-uns

ndes; ils devroient apprendre
à ne pas confondre l'opiniâ-
nergie, la rudesse avec la fer-
rroient aussi, lorsqu'ils sont ca-
évouement entier de leur vie, ne
aper en détail par une sorte de
minutieuse que ne se permet-
véritable égoïsme, enfin ils de-
ser dans l'art même de la con-
'habitude de répandre dans leurs
clarté qui les mettroit à la por-
s grand nombre, ce talent d'abré-
té par les peuples qui s'amusent,
que par ceux qui s'occupent, et
pour de certaines convenances qui
as à sacrifier la nature, mais à
magination. Ils perfectionneroient
e d'écrire par quelques-unes des
[illegible] de parler fait naî-

dans toute leur élégance, ils y perdroient la bonne-foi scrupuleuse, le travail solitaire, l'indépendance audacieuse qui les distingue dans la carrière littéraire et philosophique; enfin, ils changeroient leurs habitudes de recueillement contre un mouvement extérieur dont ils n'acquerroient jamais la grâce et la dextérité.

CHAPITRE XII.

DE LA LANGUE ALLEMANDE DANS SES RAPPORTS AVEC L'ESPRIT DE CONVERSATION.

En étudiant l'esprit et le caractère d'une langue, on apprend l'histoire philosophique des opinions, des moeurs et des habitudes nationales, et les modifications que subit le langage doivent jeter de grandes lumières sur la marche de la pensée; mais une telle analyse seroit nécessairement très-métaphysique, et demanderoit une foule de connoissances qui nous manquent presque toujours dans les langues étrangères, et souvent même

... est à la fois poli par l'usage ...
... le but; aucune langue n'est
plus rapide, n'indique plus lé-
n'explique plus nettement ce
ire. L'allemand se prête beau-
à la précision et à la rapidité
sation. Par la nature même de
ion grammaticale, le sens n'est
it compris qu'à la fin de la
isi, le plaisir d'interrompre, qui
cussion si animée en France, et
si vite ce qu'il importe de faire
e plaisir ne peut exister en Alle-
les commencements de phrases
t rien sans la fin, il faut laisser
out l'espace qu'il lui convient de
ela vaut mieux pour le fond des
st aussi plus civil, mais moins

... est plus cordiale,

poésie, très-abondante en métaphysique, mais très-positive en conversation. La langue française, au contraire, n'est vraiment riche que dans les tournures qui expriment les rapports les plus déliés de la société. Elle est pauvre et circonscrite dans tout ce qui tient à l'imagination et à la philosophie. Les Allemands craignent plus de faire de la peine, qu'ils n'ont envie de plaire. De là vient qu'ils ont soumis autant qu'ils ont pu, la politesse à des règles, et leur langue si hardie dans les livres, est singulièrement asservie en conversation par toutes les formules dont elle est surchargée.

Je me rappelle d'avoir assisté, en Saxe, à une leçon de métaphysique d'un philosophe célèbre, qui citoit toujours le baron de Leibnitz, et jamais l'entraînement du discours ne pouvoit l'engager à supprimer ce titre de baron, qui n'alloit guère avec le nom d'un grand homme mort depuis près d'un siècle.

L'allemand convient mieux à la poésie qu'à la prose, et à la prose écrite qu'à la prose parlée; c'est un instrument qui sert très-bien quand on veut tout peindre ou tout dire: mais on ne peut pas glisser avec l'allemand comme avec le français, sur les divers sujets qui se présentent. Si l'on vouloit faire aller les mots allemands du train de la conversation française, on leur ôteroit

plique souvent qu'à la [illegible], ne permet pas toujours de terphrase par l'expression la plus et c'est cependant un des grands faire effet en conversation. L'on rement parmi les Allemands ce pelle des bons mots: ce sont les mêmes et non l'éclat qu'on leur u'il faut admirer.

Allemands trouvent une sorte de isme dans l'expression brillante, et plutôt l'expression abstraite, parce st plus scrupuleuse et s'approche de l'essence même du vrai; mais sation ne doit donner aucune peine, comprendre ni pour parler. Dès retien ne porte pas sur les intérêts de la vie, et qu'on entre dans la [illegible] la conversation en Alle-

due timide, et les bonnes moeurs l'ont laissée pure, mais c'est une gaieté nationale à la portée de toutes les classes. Les sons bizarres des mots, leur antique naïveté, donnent à la plaisanterie quelque chose de pittoresque, dont le peuple peut s'amuser aussi bien que les gens du monde. Les Allemands sont moins gênés que nous, dans le choix des expressions, parce que leur langue n'ayant pas été aussi fréquemment employée dans la conversation du grand monde, elle ne se compose pas, comme la nôtre, de mots qu'un hasard, une application, une allusion rendent ridicules, de mots enfin qui ayant subi toutes les aventures de la société, sont proscrits injustement peut-être, mais ne sauroient plus être admis. La colère s'est souvent exprimée en allemand, mais on n'en a pas fait l'arme du persiflage, et les paroles dont on se sert, sont encore dans toute leur vérité et dans toute leur force; c'est une facilité de plus; mais aussi l'on peut exprimer avec le français mille observations fines, et se permettre mille tours d'adresse dont la langue allemande est jusqu'à présent incapable.

Il faut se mésurer avec les idées en allemand, avec les personnes en français; il faut creuser à l'aide de l'allemand, il faut arriver au but en parlant français; l'un doit peindre la nature, et l'autre la société. Goethe

effet dans notre langue,
temps et ne pas dire, pour
ns promettre, pour promettre
lier. L'allemand est moins
fait bien de rester tel; car
plus dégoût que cette langue
nd elle est employée aux men-
uelque nature qu'ils soient. Sa
traînante, ses consonnes multi-
rammaire savante ne lui permet-
grâce dans la souplesse; et l'on
e se roidit d'elle-même contre
e celui qui la parle, dès qu'on
servir à trahir la vérité.

CHAPITRE XIII.

DE L'ALLEMAGNE DU NORD.

Les premières impressions qu'on reçoit en arrivant dans le nord de l'Allemagne, surtout au milieu de l'hiver, sont extrêmement tristes ; et je ne suis pas étonnée que ces impressions ayent empêché la plupart des Français que l'exil a conduits dans ce pays, de l'observer sans prévention. Cette frontière du Rhin est solennelle; on craint, en la passant, de s'entendre prononcer ce mot terrible: *vous êtes hors de France.* C'est en vain que l'esprit juge avec impartialité le pays qui nous a vus naître, nos affections ne s'en détachent jamais; et quand on est contraint à le quitter, l'existence semble déracinée, on se devient comme étranger à soi-même. Les plus simples usages, comme les relations les plus intimes; les intérêts les plus graves, comme les moindres plaisirs: tout étoit de la patrie; tout n'en est plus. On ne rencontre personne qui puisse vous parler d'autre-fois, personne qui vous atteste l'identité des jours passés avec les jours actuels: la destinée recommence, sans que la

nt de la mort, et l'on y a-
avec les forces entières de

y a six ans, sur les bords du
t la barque qui devoit me
tre rive; le temps étoit froid,
, et tout me sembloit un pré-
Quand la douleur agite vio-
e âme, on ne peut se persua-
ature y soit indifférente; il est
mme d'attribuer quelque puis-
eines; ce n'est pas de l'orgueil,
onfiance dans la céleste pitié,
is pour mes enfans, quoiqu'ils
s encore dans l'âge de sentir
de l'âme, qui répandent l'ef-
les objets extérieurs. Mes do-
çais s'impatientoient de la len-
et s'étonnoient de n'être pas
la seule langue

me frappèrent; en effet, *pourquoi faire du bruit?* Mais quand des générations entières traverseroient la vie en silence, le malheur et la mort ne les observeroient pas moins, et sauroient de même les atteindre.

En arrivant sur le rivage opposé, j'entendis le cor des postillons dont les sons aigus et faux sembloient annoncer un triste départ vers un triste séjour. La terre étoit couverte de neige; les maisons, percées de petites fenêtres d'où sortoient les têtes de quelques habitants que le bruit d'une voiture arrachoit à leurs monotones occupations; une espèce de bascule, qui fait mouvoir la poutre avec laquelle on ferme la barrière, dispense celui qui demande le péage aux voyageurs, de sortir de sa maison pour recevoir l'argent qu'on doit lui payer. Tout est calculé pour être immobile; et l'homme qui pense, comme celui dont l'existence n'est que matérielle, dédaignent tous les deux également la distraction du dehors.

Les campagnes désertes, les maisons noircies par la fumée, les églises gothiques, semblent préparées pour les contes de sorcières ou de revenants. Les villes de commerce en Allemagne sont grandes et bien bâties; mais elles ne donnent aucune idée de ce qui fait la gloire et l'intérêt de ce pays, l'esprit littéraire et philosophique. Les [illegible] mercantiles suffisent pour dévelop-

ais les Allemands, [illegible]
études abstraites, traitent les
d ils s'en occupent, avec tant
et de pesanteur, qu'ils n'en ti-
jamais aucune idée générale.
lans le commerce la loyauté qui
; mais ils se donnent tellement
à ce qu'ils font, qu'ils ne cher-
alors dans la société qu'un loisir
isent de temps en temps quelques
santeries seulement pour se di-
nêmes. De telles plaisanteries ac-
Français de tristesse; car on se
n plutôt à l'ennui sous des for-
et monotones, qu'à cet ennui
vient poser lourdement et familiè-
patte sur l'épaule.
Allemands ont beaucoup d'univer-
l'esprit en littérature et en phi-
nullement dans les affaires.

il n'est pas rare de rencontrer dans le plus simple négociant des aperçus lumineux sur les intérêts politiques et militaires de son pays. De là vient qu'en France il y a un plus grand nombre de gens d'esprit, et un moins grand nombre de penseurs. En France, on étudie les hommes; en Allemagne, les livres. Les facultés ordinaires suffisent pour intéresser en parlant des hommes; il faut presque du génie pour faire retrouver l'âme et le mouvement dans les livres. L'Allemagne ne peut attacher que ceux qui s'occupent des faits passés et des idées abstraites. Le présent et le réel appartiennent à la France; et jusqu'à nouvel ordre, elle ne paroit pas disposée à y renoncer.

Je ne cherche pas, ce me semble, à dissimuler les inconvénients de l'Allemagne. Ces petites villes du nord, celles-mêmes, où l'on trouve des hommes d'une si haute conception, n'offrent souvent aucun genre d'amusement; point de spectacle, peu de société; le temps y tombe goutte à goutte, et n'interrompt par aucun bruit la réflexion solitaire. Les plus petites villes d'Angleterre tiennent à un état libre, envoient des députés pour traiter les intérêts de la nation. Les plus petites villes de France sont en relation avec la capitale, où tant de merveilles sont réunies. Les plus petites villes d'Italie jouissent du ciel et des beaux-arts dont les re-

ent l'existence très pèsante, si la force
pensée ne s'étoit pas affranchie de
ces circonstances insipides et bornées.
emands ont su se créer une républi-
s lettres animée et indépendante, ils
pplée à l'intérêt des événements par
t des idées. Ils ne passent de centre,
ue tous tendent vers un même but,
imagination multiplie le petit nombre
utés que les arts et la nature peuvent
frir.
s citoyens de cette république idéale,
pour la plupart de toute espèce de
s avec les affaires publiques et parti-
, travaillent dans l'obscurité comme
eurs : et placés comme eux au milieu
ors ensevelis, ils exploitent en silence
esses intellectuelles du genre humain.

CHAPITRE XIV.

LA SAXE.

Depuis la réformation, les princes de la maison de Saxe ont toujours accordé aux lettres la plus noble des protections, l'indépendance. On peut dire hardiment, que dans aucun pays de la terre il n'existe autant d'instruction qu'en Saxe et dans le nord de l'Allemagne. C'est là qu'est né le protestantisme, et l'esprit d'examen s'y est soutenu depuis ce temps avec vigueur.

Pendant le dernier siècle, les électeurs de Saxe ont été catholiques; et quoiqu'ils soient restés fidèles au serment qui les obligeoit à respecter le culte de leurs sujets, cette différence de religion entre le peuple et ses maîtres a donné moins d'unité politique à l'état. Les électeurs, rois de Pologne, ont aimé les arts plus que la littérature, qu'ils ne gênoient pas, mais qui leur étoit étrangère. La musique est cultivée généralement en Saxe, la galerie de Dresde rassemble des chefs-d'oeuvre qui doivent animer les artistes. La nature aux environs de la capitale est très-pittoresque, mais la société n'y offre

llemands ont de lecteurs; les ouvrier
es les classes, les tailleurs de pier
se reposent de leurs travaux un liv
ain. On ne sauroit s'imaginer e
à quel point les lumières sont ré
en Allemagne. J'ai vu des auber
des commis de barrière, qui connois
a littérature française. On trouve jus
ns les villages, des professeurs de
de latin. Il n'y a pas de petite ville
renferme une assez bonne bibliothè
presque par-tout on peut citer quel
ommes recommandables par leurs ta
par leurs connoissances. Si l'on se
à comparer, sous ce rapport, les
s de France avec l'Allemagne, on
que les deux pays sont à trois siè
distance l'un de l'autre. Paris, réu
dans son sein l'élite de l'Empire, ôte

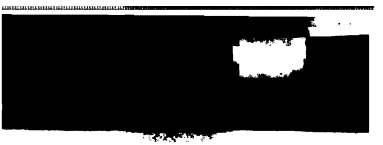
tent, et qu'ils croient incomparable. La différence des ridicules donne toujours l'idée de la différence des moeurs. En Allemagne, chaque séjour est un empire pour celui qui y réside; son imagination, ses études ou seulement sa bonhomie l'agrandissent à ses yeux, chacun sait y tirer de soi-même le meilleur parti possible. L'importance qu'on met à tout, prête à la plaisanterie; mais cette importance même donne du prix aux petites ressources. En France, on ne s'intéresse qu'à Paris, et l'on a raison, car c'est toute la France; et qui n'auroit vécu qu'en province, n'auroit pas la moindre idée de ce qui caractérise cet illustre pays.

Les hommes distingués de l'Allemagne n'étant point rassemblés dans une même ville, ne se voient presque pas, et ne communiquent entr'eux que par leurs écrits; chacun se fait sa route à soi-même, et découvre sans cesse des contrées nouvelles dans la vaste région de l'antiquité, de la métaphysique et de la science. Ce qu'on appelle étudier en Allemagne, est vraiment une chose admirable: quinze heures par jour de solitude et de travail, pendant des années entières, paroissent une manière d'exister toute naturelle; l'ennui même de la société fait aimer la vie retirée.

La liberté de la presse la plus illimitée existoit en Saxe; mais elle n'avoit aucun

ans le foyer des passions humaines
ntir le besoin de s'en servir et de
ger. Les écrivains allemands ne s'oc-
t que de théories, d'érudition, de
ies littéraires et philosophiques ; et
ants de ce monde n'ont rien à crain-
tout cela. D'ailleurs, quoique le
ement de la Saxe ne fût pas libre
t, c'est-à-dire réprésentatif, il l'étoit
par les habitudes du pays et la mo-
des princes.

bonne-foi des habitants étoit telle,
ipsic un propriétaire ayant mis sur
mier qu'il avoit planté au bord de
enade publique, un écriteau pour
er qu'on ne lui en prît pas les fruits,
ui en vola pas un seul pendant dix
ai vu ce pommier avec un sentiment
ect; il eût été l'arbre des Hespérides,



que la vérité ressembloit chez les Allemands, à la statue de Mercure nommé Hermès, qui n'a ni mains pour saisir, ni pieds pour avancer. Il n'est rien pourtant de si respectable que ces conquêtes paisibles de la réflexion, qui occupoient sans cesse des hommes isolés, sans fortune, sans pouvoir, liés entr'eux seulement par le culte de la pensée.

En France, on ne s'est presque jamais occupé des vérités abstraites que dans leur rapport avec la pratique. Perfectionner l'administration, encourager la population par une sage économie politique, tel étoit l'objet des travaux des philosophes, principalement dans le dernier siècle. Cette manière d'employer son temps est aussi fort respectable; mais dans l'échelle des pensées, la dignité de l'espèce humaine importe plus que son bonheur, et surtout que son accroissement: multiplier les naissances sans ennoblir la destinée, c'est préparer seulement une fête plus somptueuse à la mort.

Les villes littéraires de Saxe sont celles où l'on voit régner le plus de bienveillance et de simplicité. On a considéré par-tout ailleurs les lettres comme un apanage du luxe; en Allemagne, elles semblent l'exclure. Les goûts qu'elles inspirent, donnent une sorte de candeur et de timidité qui fait aimer la vie domestique : ce n'est pas que la vanité

ans bornes, il est moins froissé par
nmes, et s'aigrit moins contr'eux.
ıis les hommes de lettres et les hom-
ıffaires sont trop séparés en Saxe,
u'il s'y manifeste un véritable esprit

Il résulte de cette séparation, que
ont une trop grande ignorance des
pour exercer aucun ascendant sur le
ıt que les autres se font gloire d'un
machiavélisme docile, qui sourit aux
ıts généreux, comme à l'enfance, et
leur indiquer qu'ils ne sont pas de
de.

CHAPITRE XV.

WEIMAR.

De toutes les principautés de l'Allemagne, il n'en est point qui fasse mieux sentir que Weimar, les avantages d'un petit pays quand son chef est un homme de beaucoup d'esprit, et qu'au milieu de ses sujets, il peut chercher à plaire sans cesser d'être obéi. C'est une société particulière qu'un tel État, et l'on y tient tous les uns aux autres par des rapports intimes. La duchesse Louise de Saxe-Weimar est le véritable modèle d'une femme destinée par la nature au rang le plus illustre : sans prétention, comme sans faiblesse, elle inspire au même degré la confiance et le respect; et l'héroïsme des temps chevaleresques et entré dans son âme, sans lui rien ôter de la douceur de son sexe. Les talents militaires du duc sont universellement estimés, et sa conversation piquante et refléchie rappelle sans cesse qu'il a été formé par le grand Frédéric ; c'est son esprit et celui de sa mère qui ont attiré les hommes de lettres les plus distingués à Weimar. L'Allemagne, pour la première fois, eut une

dans tout, ne pouvoit pas... —
aussi étroit.
rder venoit de mourir quand je sui
à Weimar; mais Wieland, Gœthe e
r y étoient encore. Je peindrai chacu
hommes séparément sans la sectio
e; je les peindrai surtout par leur
es, car leurs livres ressemblent parfai
à leur caractère et à leur entretien
:cord très-rare est une preuve de sin
quand on a pour premier but, e
at, de faire effet sur les autres, on n
ntre jamais à eux tel qu'on est réell
mais quand on écrit pour satisfai
ration intérieure dont l'âme est sais
t connoître par ses écrits, même s
aloir, jusqu'aux moindres nuances
nière d'être et de penser.
.e séjour des petites villes m'a toujo
l'esprit des hommes

observation de chaque détail, qui rend incapable de comprendre l'ensemble de votre caractère ; et plus on a d'indépendance et d'élévation, moins on peut respirer à travers tous ces petits barreaux. Cette pénible gêne n'existoit point à Weimar ; ce n'étoit point une petite ville, mais un grand château; un cercle choisi s'entretenoit avec intérêt de chaque production nouvelle des arts. Des femmes, disciples aimables de quelques hommes supérieurs, s'occupoient sans cesse des ouvrages littéraires, comme des événements publics les plus importants. On appeloit l'univers à soi par la lecture et l'étude ; on échappoit par l'étendue de la pensée aux bornes des circonstances ; en réfléchissant souvent ensemble sur les grandes questions que fait naître la destinée commune à tous, on oublioit les anecdotes particulières de chacun. On ne rencontroit aucun de ces merveilleux de province, qui prennent si facilement le dédain pour de la grâce, et l'affectation pour de l'élégance.

Dans la même principauté, à côté de la première réunion littéraire de l'Allemagne, se trouvoit Jena, l'un des foyers de science les plus remarquables. Un espace bien resserré rassembloit ainsi d'étonnantes lumières en tout genre.

L'imagination, constamment excitée à Weimar par l'entretien des poëtes, éprouvoit

; on pouvoit s'en fatiguer quelquefois
on n'y dégradoit pas son esprit par
ts futiles et vulgaires; et si l'on m
de plaisirs, on ne sentoit pas du mo
oir ses facultés.

Le seul luxe du prince c'est un jar
sant, et on lui sait gré de cette jou
e populaire qu'il partage avec tous
tans de la ville. Le théâtre dont je p
dans la seconde partie de cet ouvra
lirigé par le plus grand poëte de l'A
ne, Gœthe: et ce spectacle intéresse
tout le monde, pour préserver de
nblées, qui mettent en évidence les
cachés. On appeloit Weimar l'Athè
l'Allemagne, et c'étoit en effet le
dans lequel l'intérêt des beaux-arts
ainsi dire national, et servit de
rnel entre les rangs divers. Une

CHAPITRE XVI.

LA PRUSSE.

Il faut étudier le caractère de Frédéric II, quand on veut connoître la Prusse. Un homme a créé cet empire que la nature n'avoit point favorisé, et qui n'est devenu une puissance que parce qu'un guerrier en a été le maître. Il y a deux hommes très-distincts dans Frédéric II : un Allemand par la nature, et un Français par l'éducation. Tout ce que l'Allemand a fait dans un royaume allemand, y a laissé des traces durables ; tout ce que le Français a tenté, n'a point germé d'une manière féconde.

Frédéric II étoit formé par la philosophie française du dix-huitième siècle : cette philosophie fait du mal aux nations, lorsqu'elle tarit en elles la source de l'enthousiasme ; mais quand il existe telle chose qu'un monarque absolu, il est à souhaiter que des principes libéraux tempèrent en lui l'action du despotisme. Frédéric introduisit la liberté de penser dans le nord de l'Allemagne ; la réformation y avoit amené l'examen, mais non pas la tolérance : et, par un

spirituelles qui ont tant de pouvoir sur les hommes quand elles viennent d'un roi, soit par son exemple, plus puissant encore; car il ne punit jamais ceux qui disoient ou imprimoient du mal de lui, et il montra dans presque toutes ses actions la philosophie dont il professoit les principes.

Il établit dans l'administration un ordre et une économie qui a fait la force intérieure de la Prusse, malgré tous ses désavantages naturels. Il n'est point de roi, qui se soit montré aussi simple que lui dans sa vie privée, et même dans sa cour: il se croyoit chargé de ménager autant qu'il étoit possible l'argent de ses sujets. Il avoit en toutes choses un sentiment de justice, que les malheurs de sa jeunesse et la dureté de

cider en faveur des sujets contre le
ns des procès qui tenoient à des inté-
politiques. Il est vrai qu'il seroit pres-
impossible, en Allemagne, d'introduire
justice dans les tribunaux. Les Allemands
nt assez disposés à se faire des systèmes
our abandonner la politique à l'arbitraire;
mais quand il s'agit de jurisprudence ou
d'administration, on ne peut faire entrer
dans leur tête d'autres principes que ceux
de la justice. Leur esprit de méthode, même
sans parler de la droiture de leur coeur,
réclame l'équité comme menant de l'ordre
dans tout. Néanmoins, il faut louer Frédéric
de sa probité dans le gouvernement intérieur
de son pays : c'est un de ses premiers titres
à l'admiration de la postérité.

Frédéric n'étoit point sensible, mais il
avoit de la bonté; or les qualités universel-
les sont celles qui conviennent le mieux aux
souverains. Néanmoins, cette bonté de Fré-
déric étoit inquiétante comme celle du lion,
et l'on sentoit la griffe du pouvoir, même
au milieu de la grâce et de la coquetterie
de l'esprit le plus aimable. Les hommes
d'un caractère indépendant ont eu de la
peine à se soumettre à la liberté que ce
maître croyoit donner, à la familiarité qu'il
croyoit permettre; et, tout en l'admirant, ils
sentoient qu'ils respiroient mieux loin de lui.

Le grand malheur de Frédéric sur les

[illegible]cencieuse de s'exprimer [illegible]
[illegible]s sacrés, étoit cause que ses voi
s n'inspiroient pas de confiance:
uissoit, on les approuvoit, mais on
it un calcul. Tout sembloit devoir
a politique dans Frédéric; ainsi d
qu'il faisoit de bien rendoit l'état
meilleur, mais ne perfectionnoit pas
alité de la nation. Il affichoit l'incré
et se moquoit de la vertu des femm
ien ne s'accordoit moins avec le ca
allemand que cette manière de pe
léric, en affranchissant ses sujets d
l appeloit les préjugés, éteignoit en
atriotisme: car, pour s'attacher aux
rellement sombres et stériles, il
y règne des opinions et des pri
e grande sévérité. Dans ces co
où la terre ne produit q

son père, ne pouvoit subsister; et c'est presque pour le conserver qu'il l'agrandit. Il avoit deux millions et demi de sujets en arrivant au trône, il en laissa six à sa mort. La besoin qu'il avoit de l'armée, l'empêcha d'encourager dans la nation un esprit public dont l'énergie et l'unité fussent imposantes. Le gouvernement de Frédéric étoit fondé sur la force militaire et la justice civile: il les concilioit l'une et l'autre par sa sagesse; mais il étoit difficile de mêler ensemble deux esprits d'une nature si opposée. Frédéric vouloit que ses soldats fussent des machines militaires, aveuglément soumises, et que ses sujets fussent des citoyens éclairés, capables de patriotisme. Il n'établit point dans les villes de Prusse des autorités secondaires, des municipalités telles qu'il en existoit dans le reste de l'Allemagne, de peur que l'action immédiate du service militaire ne pût être arrêtée par elles: et cependant il souhaitoit qu'il y eût assez d'esprit de liberté dans son empire pour que l'obéissance y parût volontaire. Il vouloit que l'état militaire fût le premier de tous, puisque c'étoit celui qui lui étoit le plus nécessaire; mais il auroit désiré que l'état civil se maintînt indépendant à côté de la force. Frédéric, enfin, vouloit rencontrer par-tout des appuis, mais nulle part des obstacles.

séparent. »[1]) L'ascendant de Frédéri
etenu par la sagesse de ses succes
est manifesté quelque temps encore; c
ant on sentoit toujours en Prusse les
ations qui en composoient mal une
armée, et l'état civil. Les préjugés
aires subsistoient à côté des principes
ıux les plus prononcés. Enfin, l'ima
ı Prusse offroit un double aspect, c
elle de Janus; l'un militaire, et l'autre
›sophe.

Un des plus grands torts de Fr
ıt de se prêter au partage de la Pol
a Silésie avoit été acquise par les a
ı Pologne fut une conquête machiavé
et l'on ne pouvoit jamais espérer qu
sujets ainsi dérobés fussent fidèles à
camoteur qui se disoit leur souverai
'ailleurs, les Allemands et les Esclav

elle se fait presque autant de mal que quand elle les reçoit pour maîtres: car il n'y a plus dans le corps politique cet ensemble qui personnifie l'état et constitue le patriotisme.

Ces observations sur la Prusse portent toutes sur les moyens qu'elle avoit de se maintenir et de se défendre: car rien dans le gouvernement intérieur n'y nuisoit à l'indépendance et à la sécurité; c'étoit l'un des pays de l'Europe où l'on honoroit le plus les lumières; où la liberté de fait, si ce n'est de droit, étoit le plus scrupuleusement respectée. Je n'ai pas rencontré dans toute la Prusse un seul individu qui se plaignît d'actes arbitraires dans le gouvernement, et cependant il n'y auroit pas en le moindre danger à s'en plaindre; mais quand dans un état social le bonheur lui-même n'est, pour ainsi dire, qu'un accident heureux, et qu'il n'est pas fondé sur des institutions durables qui garantissent à l'espèce humaine sa force et sa dignité, le patriotisme a peu de persévérance, et l'on abandonne facilement au hasard les avantages qu'on croit ne devoir qu'à lui. Frédéric II, l'un des plus beaux dons de ce hasard qui sembloit vieiller sur la Prusse, avoit su se faire aimer sincèrement dans son pays, et depuis qu'il n'est plus on le chérit autant que pendant sa vie. Toutefois le sort de la Prusse n'a que trop appris ce que c'est que l'influence

Frédéric II. auroit voulu que la littéı
ıre française fût la seule de ses états.
e faisoit aucun cas de la littérature al
ıande. Sans doute elle n'étoit pas de s
ɜmps à beaucoup près aussi remarquat
u'à présent; mais il faut qu'un prince all
ıand encourage tout ce qui est alleman
rédéric avoit le projet de rendre Berlin ı
eu semblable à Paris, et se flattoit de tro
er dans les réfugiés français quelques éc
ains assez distingués pour avoir une litt
ıture française. Une telle espérance devc
écessairement être trompée; les cultur
ıctices ne prospèrent jamais: quelques i
ividus peuvent lutter contre les difficult
ue présentent les choses; mais les grand
ıasses suivent toujours la pente naturell
rédéric a fait un mal véritable à son pay
ı professant du mépris pour le génie d

ble que ce grand monarque avoit conçue dans sa jeunesse contre la littérature de son pays ne s'effaça point, et il composa peu d'années avant sa mort un petit écrit, dans lequel il propose entr'autres changements d'ajouter une voyelle à la fin de chaque verbe, pour adoucir la langue tudesque. Cet allemand masqué en italien produiroit le plus comique effet du monde; mais nul monarque, même en Orient, n'auroit assez de puissance pour influer ainsi, non sur le sens, mais sur le son de chaque mot qui se prononceroit dans son empire

Klopstock a noblement reproché à Frédéric de négliger les muses allemandes, qui, à son insçu, s'essayoient à proclamer sa gloire. Frédéric n'a pas du tout deviné ce que sont les Allemands en littérature et en philosophie; il ne les croyoit pas inventeurs. Il vouloit discipliner les hommes de lettres comme ses armées, «Il faut,» écrivoit-il en mauvais allemand, dans ses instructions à l'académie, «se conformer à la méthode « de Boerhave dans la médecine, à celle de « Locke dans la métaphysique, et à celle « de Thomasius pour l'histoire naturelle.» Ses conseils n'ont pas été suivis. Il ne se doutoit guère que de tous les hommes les Allemands étoient ceux qu'on pouvoit le moins assujettir à la routine littéraire et philosophique: rien n'annonçoit en eux un

naturel, il faut en convenir, que de
er séduire par tout ce qu'il y avoit
ant et de solide dans les écrivains fr
à cette époque; néanmoins Fréde
it contribué plus efficacement encor
loire de son pays, s'il avoit compris
loppé les facultés particulières à la
qu'il gouvernoit. Mais comment
r à l'influence de son temps, et q
l'homme dont le génie même n'est
aucoup d'égards l'ouvrage de son siè

CHAPITRE XVII.

BERLIN.

est rebâtie, on n'y voit rien qui retrace les temps antérieurs. Aucun monument gothique ne subsiste au milieu des habitations modernes; et ce pays nouvellement formé n'est gêné par l'ancien en aucun genre. Que peut-il y avoir de mieux, dira-t-on, soit pour les édifices, soit pour les institutions, que de n'être pas embarrassé par des ruines? Je sens que j'aimerois en Amérique les nouvelles villes et les nouvelles lois: la nature et la liberté y parlent assez à l'âme pour qu'on n'y ait pas besoin de souvenirs; mais sur notre vieille terre il faut du passé. Berlin, cette ville toute moderne, quelque belle qu'elle soit, ne fait pas une impression assez sérieuse; on n'y aperçoit point l'empreinte de l'histoire du pays, ni du caractère des habitants, et ces magnifiques demeures nouvellement construites ne semblent destinées qu'aux rassemblements commodes des plaisirs et de l'industrie. Les plus beaux palais de Berlin sont bâtis en briques; on trouveroit à peine une pierre de taille dans les arcs de triomphe. La capitale de la Prusse ressemble à la Prusse elle-même; les édifices et les institutions y ont âge d'homme, et rien de plus, parce qu'un homme seul en est l'auteur.

La cour présidée par une reine belle et vertueuse, étoit imposante et simple tout *à la fois; la* famille royale, qui se répandoit

d'hommes distingués dans des genres différents; enfin tous les éléments d'une société charmante et d'une nation forte étoient là; mais ces éléments n'étoient point encore combinés ni réunis. L'esprit réussissoit cependant d'une façon plus générale à Berlin qu'à Vienne: le héros du pays, Frédéric, ayant été un homme prodigieusement spirituel, le reflet de son nom faisoit encore aimer tout ce qui pouvoit lui ressembler. *Marie-Thérèse* n'a point donné une impulsion semblable aux Viennois, et ce qui dans Joseph ressembloit à de l'esprit, les en a dégoutés.

Aucun spectacle en Allemagne n'égaloit celui de Berlin. Cette ville, étant au centre du nord de l'Allemagne, peut être considé-

dont les qualités et les agréments attire autour d'elles tout ce qui se distingue; ma en général, à Berlin comme dans le res de l'Allemagne, la société des femmes n'e pas bien amalgamée avec celle des homme Le grand charme de la vie sociale, France, consiste dans l'art de concilier pa faitement ensemble les avantages que l'esp des femmes et celui des hommes réun peuvent apporter dans la conversation. Berlin, les hommes ne causent guère qu'e tre eux; l'état militaire leur donne une ce taine rudesse, qui leur inspire le besoin ne pas se gêner pour les femmes.

Quand il y a, comme en Angleterr de grands intérêts politiques à discuter, l sociétés d'hommes sont toujours animé par un noble intérêt commun; mais da les pays où il n'y a pas de gouverneme représentatif, la présence des femmes est n cessaire pour maintenir tous les sentimen de délicatesse et de pureté, sans lesque l'amour du beau doit se perdre. L'influen des femmes est plus salutaire aux guerrie qu'aux citoyens; le règne de la loi se pas mieux d'elles que celui de l'honneur; c ce sont elles seules qui conservent l'esp chevaleresque dans une monarchie pureme militaire. L'ancienne France a dû tout s éclat à cette puissance de l'opinion publiq *dont l'ascendant des femmes étoit la ca*

. Les officiers qui obtenoient un con
venir passer quelques mois à la vill
ierchoient que la danse ou le jeu. I
ge des deux langues nuisoit à la co
ion, et les grandes assemblées n'offroie
lus d'intérêt à Berlin qu'à Vienne; c
trouver même dans tout ce qui tie
manières plus d'usage du monde
e qu'à Berlin. Néanmoins la liber
presse, la réunion des hommes d'e
la connoissance de la littérature et d
gue allemande, qui s'étoit généralemer
lue dans les derniers temps, faisoie
erlin la vraie capitale de l'Allemagn
le, de l'Allemagne éclairée. Les réfl
·ançais affoiblissoient un peu l'impulsio
llemande dont Berlin est susceptible
nservoient encore un respect superst
pour le siècle de Louis XIV; leu
sur la littérature se flétrissoient en

Les écrivains philosophes ont eu souvent d'injustes préjugés contre la Prusse; ils ne voyoient en elle qu'une vaste caserne, et c'étoit sous ce rapport qu'elle valoit le moins: ce qui doit intéresser à ce pays, ce sont les lumières, l'esprit de justice et les sentiments d'indépendance qu'on rencontre dans une foule d'individus de toutes les classes; mais le lien de ces belles qualités n'étoit pas encore formé. L'état nouvellement constitué ne reposoit ni sur le temps, ni sur le peuple.

Les punitions humiliantes, généralement admises parmi les troupes allemandes, froissoient l'honneur dans l'âme des soldats. Les habitudes militaires ont plutôt nui que servi à l'esprit guerrier des Prussiens: ces habitudes étoient fondées sur de vieilles méthodes qui séparoient l'armée de la nation, tandis que, de nos jours, il n'y a de véritable force que dans le caractère national. Le caractère en Prusse est plus noble et plus exalté que les derniers événements ne pourroient le faire supposer; — « et l'ardent héroïsme du malheureux « prince *Louis* doit jeter encore quelque gloire « sur ses compagnons d'armes. » [1])

1) Supprimé par la censure. Je luttai pendant plusieurs jours pour obtenir la liberté de rendre cet hommage au Prince Louis, et je représentai, que c'étoit relever la gloire des Français que de louer la bravoure de ceux qu'ils avoient vaincus; mais il parut plus simple aux censeurs, de ne rien permettre *en ce genre.*

ut le nord de l'Allemagne est rempli
iversités les plus savantes de l'Europe.
s aucun pays, pas même en Angleterre,
'y a autant de moyens de s'instruire et
perfectionner ses facultés. A quoi tient
: que la nation manque d'énergie, et
lle paroisse en général lourde et bornée,
qu'elle renferme un petit nombre d'hommes
-être les plus spirituels de l'Europe?
t à la nature des gouvernements, et non
ducation qu'il faut attribuer ce singulier
raste. L'éducation intellectuelle est par-
en Allemagne, mais tout s'y passe en
rie: l'éducation pratique dépend unique-
: des affaires; c'est par l'action seule
le caractère acquiert la fermeté néces-
, pour se guider dans la conduite de la

quelque bonne qu'elle soit, peut former des hommes de lettres, mais non des citoyens, des guerriers, ni des hommes d'état.

En Allemagne, le génie philosophique va plus loin que par-tout ailleurs, rien ne l'arrête, et l'absence même de carrière politique, si funeste à la masse, donne encore plus de liberté aux penseurs. Mais une distance immense sépare les esprits du premier et du second ordre, parce qu'il n'y a point d'intérêt ni d'objet d'activité pour les hommes qui ne s'élèvent pas à la hauteur des conceptions les plus vastes. Celui qui ne s'occupe pas de l'univers, en Allemagne, n'a vraiment rien à faire.

Les universités allemandes ont une ancienne réputation qui date de plusieurs siècles avant la réformation. Depuis cette époque, les universités protestantes sont incontestablement supérieures aux universités catholiques, et toute la gloire littéraire de l'Allemagne tient à ces institutions. [1]) Les universités anglaises ont singulièrement contribué à répandre parmi les Anglais cette connoissance

1) On peut en voir une esquisse dans l'ouvrage que M. de Villers vient de publier sur ce sujet. On trouve toujours M. de Villers à la tête de toutes les opinions nobles et généreuses; et il semble appelé, par la grâce de son esprit et la profondeur de ses études, à représenter la France en Allemagne, et *l'Allemagne* en France.

bien: et d'ailleurs, l'éloquence des
libres se rattache à l'histoire des G
es Romains, comme à celle d'anc
patriotes. Mais les universités allemand
que fondées sur des principes analo
ux d'Angleterre, en diffèrent à beauc
rds: la foule des étudiants qui se r
ient à Goettingue, Halle, Jena, etc. f
nt presque un corps libre dans l'ét
écoliers riches et pauvres ne se dist
nt entr'eux que par leur mérite pers
et les étrangers qui venoient de t
oins du monde, se soumettoient a
r à cette égalité que la supériorité
e pouvoit seule altérer.
Il y avoit de l'indépendance, et mê
sprit militaire, parmi les étudiants;
n sortant de l'université, ils avoient
uer aux intérêts publics, leur éduca

Dans chaque université allemande, plusieurs professeurs étoient en concurrence pour chaque branche d'enseignement; ainsi, les maîtres avoient eux-mêmes de l'émulation, intéressés qu'ils étoient à l'emporter les uns sur les autres, en attirant un plus grand nombre d'écoliers. Ceux qui se destinoient à telle ou telle carrière en particulier, la médecine, le droit etc., se trouvoient naturellement appelés à s'instruire sur d'autres sujets; et de là vient l'universalité de connoissances que l'on remarque dans presque tous les hommes instruits de l'Allemagne. Les universités possédoient des biens en propre, comme le clergé; elles avoient une juridiction à elles; et c'est une belle idée de nos pères, que d'avoir rendu les établissements d'éducation tout-à-fait libres. L'âge mûr peut se soumettre aux circonstances; mais à l'entrée de sa vie, au moins, le jeune homme doit puiser ses idées dans une source non-altérée.

L'étude des langues, qui fait la base de l'instruction en Allemagne, est beaucoup plus favorable aux progrès des facultés dans l'enfance, que celle des mathématiques ou des sciences physiques. Pascal, ce grand géomètre, dont la pensée profonde planoit sur la science dont il s'occupoit spécialement, comme sur toutes les autres, a reconnu lui-même les défauts inséparables des esprits

lors si belle et si féconde, et n'acqu
oint à la place une justesse d'esprit
ndante: car l'arithmétique et l'algèl
ornent à nous apprendre de mille ma
es propositions toujours identiques.
roblèmes de la vie sont plus compli
ucun n'est positif, aucun n'est absol
ut deviner, il faut choisir, à l'aide d
us et de suppositions qui n'ont aucu
ort avec la marche infaillible du calcu

Les vérités démontrées ne cond
oint aux vérités probables, les seule
rvent de guide dans les affaires, c
ns les arts, comme dans la société. I
ns doute un point où les mathéma
les-mêmes exigent cette puissance lumi
e l'invention, sans laquelle on ne pe
étrer dans les secrets de la nature: su
et de la pensée l'imagination d'Hom

comme le corps, en ne fortifiant qu'une partie.

Rien n'est moins applicable à la vie, qu'un raisonnement mathématique. Une proposition en fait de chiffres est décidément fausse ou vraie; sous tous les autres rapports le vrai se mêle avec le faux d'une telle manière, que souvent l'instinct peut seul nous décider entre les motifs divers, quelquefois aussi puissants d'un côté que de l'autre. L'étude des mathématiques habituant à la certitude, irrite contre toutes les opinions opposées à la nôtre; tandis que ce qu'il y a de plus important pour la conduite de ce monde, c'est d'apprendre les autres, c'est-à-dire de concevoir tout ce qui les porte à penser et à sentir autrement que nous. Les mathématiques induisent à ne tenir compte que de ce qui est prouvé; tandis que les vérités primitives, celles que le sentiment et le génie saisissent, ne sont pas susceptibles de démonstration.

Enfin les mathématiques, soumettant tout au calcul, inspirent trop de respect pour la force; et cette énergie sublime qui ne compte pour rien les obstacles et se plaît dans les sacrifices, s'accorde difficilement avec le genre de raison que développent les combinaisons algébriques.

Il me semble donc que, pour l'avantage de la morale, aussi bien que pour celui de l'esprit, il vaut mieux placer l'étude des ma-

Parmi les systèmes d'éducation
est aussi qui conseillent de commen
seignement par les sciences naturell
ne sont dans l'enfance qu'un simpl
tissement; se sont des hochets sav
accoutument à s'amuser avec métho
étudier superficiellement. On s'est
qu'il falloit, autant qu'on le pouvoit
de la peine aux enfants, changer en
ment toutes leurs études, leur do
bonne heure des collections d'histoi
relle pour jouets, des expériences
sique pour spectacle. Il me semble
aussi est un système erroné. S'il ét
sible qu'un enfant apprît bien quelqu
en s'amusant, je regretterois encore
le développement d'une faculté, l'a
faculté qui est beaucoup plus es
qu'une connoissance de plus. Je ...

L'éducation faite en s'amusant, disperse la pensée; la peine en tout genre est un des grands secrets de la nature; l'esprit de l'enfant doit s'accoutumer aux efforts de l'étude comme notre âme à la souffrance. Le perfectionnement du premier âge tient au travail, comme le perfectionnement du second à la douleur: il est à souhaiter sans doute que les parents et la destinée n'abusent pas trop de ce double secret; mais il n'y a d'important à toutes les époques de la vie que ce qui agit sur le centre même de l'existence, et l'on considère trop souvent l'être moral en détail. Vous enseignerez avec des tableaux, avec des cartes, une quantité de choses à votre enfant, mais vous ne lui apprendrez pas à apprendre; et l'habitude de s'amuser, que vous dirigez sur les sciences, suivra bientôt un autre cours, quand l'enfant ne sera plus dans votre dépendance.

Ce n'est donc pas sans raison que l'étude des langues anciennes et modernes a été la base de tous les établissements d'éducation qui ont formé les hommes les plus capables en Europe: le sens d'une phrase dans une langue étrangère est à la fois un problème grammatical et intellectuel; ce problème est tout-à-fait proportionné à l'intelligence de l'enfant: d'abord il n'entend que les mots, puis il s'élève jusqu'à la conception *de la phrase*, et bientôt après le charme de

la fois, il s'introduit dans les idé
sivement, compare et combine dive
d'analogies et de vraisemblences; et
spontanée de l'esprit, la seule qui
vraiment la faculté de penser, est
excitée par cette étude. Le nombr
cultés qu'elle fait mouvoir à la
donne l'avantage sur tout autre tr
l'on est trop heureux d'employer la
flexible de l'enfant à retenir un
connoissances, sans lequel il sero
toute sa vie au cercle de sa propr
cercle étroit comme tout ce qui
clusif.

L'étude de la grammaire exige
suite et la même force d'attention
mathématiques, mais elle tient de
plus près à la pensée. La grammai
idées l'une à l'autre, comme le c

leur signification naturelle: ainsi l'on trouve dans la métaphysique de la grammaire, l'exactitude du raisonnement et l'indépendance de la pensée réunies ensemble; tout a passé par les mots, et tout s'y retrouve quand on sait les examiner: les langues sont inépuisables pour l'enfant comme pour l'homme, et chacun en peut tirer tout ce dont il a besoin.

L'impartialité naturelle à l'esprit des Allemands les porte à s'occuper des littératures étrangères, et l'on ne trouve guère d'hommes un peu au-dessus de la classe commune en Allemagne, à qui la lecture de plusieurs langues ne soit familière. En sortant des écoles, on sait déjà d'ordinaire très-bien le latin, et même le grec. *L'éducation des universités allemandes*, dit un écrivain français, *commence où finit celle de plusieurs nations de l'Europe.* Non seulement les professeurs sont des hommes d'une instruction étonnante; mais ce qui les distingue sur-tout, c'est un enseignement très-scrupuleux. En Allemagne, on met de la conscience dans tout, et rien en effet ne peut s'en passer. Si l'on examine le cours de la destinée humaine, on verra que la légèreté peut conduire à tout ce qu'il y a de mauvais dans ce monde. Il n'y a que l'enfance dans qui la légèreté soit un charme; il semble que le Créateur tienne encore l'en-

nps livre l'hom... dans le sérieux de son âme q... pensées, des sentiments et des vertus

CHAPITRE XIX.

SS INSTITUTIONS PARTICULIÈRES D'ÉDUC ET DE BIENFAISANCE.

Il paroîtra d'abord inconséquent d l'ancienne méthode qui faisoit de l'é langues la base de l'éducation, et c dérer l'école de Pestalozzi comme l ...stitutions de notre s... ...ma

à treize ans, n'avoient point l'intelligence nécessaire pour les études qu'on exigeoit d'eux, ou plutôt pour la méthode d'enseignement à laquelle on les soumettoit. Ils répétoient sans comprendre, ils travailloient sans s'instruire, et ne recueilloient souvent de l'éducation que l'habitude de faire leur tâche sans la concevoir, et d'esquiver le pouvoir du maître par la ruse de l'écolier. Tout ce que Rousseau a dit contre cette éducation routinière est parfaitement vrai; mais, comme il arrive souvent, ce qu'il propose comme remède, est encore plus mauvais que le mal.

Un enfant qui, d'après le système de Rousseau, n'auroit rien appris jusqu'à l'âge de douze ans, auroit perdu six années précieuses de sa vie; ses organes intellectuels n'acquerroient jamais la flexibilité que l'exercice dès la première enfance pouvoit seul leur donner. Les habitudes d'oisiveté seroient tellement enracinées en lui, qu'on le rendroit bien plus malheureux en lui parlant de travail, pour la première fois, à l'âge de douze ans, qu'en l'accoutumant depuis qu'il existe à le regarder comme une condition nécessaire de la vie. D'ailleurs, l'espèce de soin que Rousseau exige de l'instituteur pour suppléer à l'instruction, et pour la faire arriver par la nécessité, obligeroit chaque homme à consacrer sa vie en-

node de Pestalozzi est réelle, app
t peut avoir une grande influence
narche future de l'esprit humain.

Rousseau dit avec raison que l
ants ne comprennent pas ce qu'i
rennent, et il en conclut qu'ils ne
ien apprendre. Pestalozzi a profon
tudié ce qui fait que les enfants n
rennent pas, et sa méthode simp
radue les idées de telle manière
ont mises à la portée de l'enfance,
'esprit de cet âge arrive sans se
ux résultats les plus profonds. En
vec exactitude par tous les degrés
onnement, Pestalozzi met l'enfant
le découvrir lui-même ce qu'on v
nseigner.

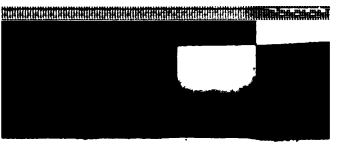
Il n'y a point d'à peu-près dans
hode de Pestalozzi: on entend bie

plus de s'initier dans les sciences les plus abstraites, que dans les occupations les plus simples: chaque pas dans ces sciences est aussi aisé, par rapport à l'antécédent, que la conséquence la plus naturelle tirée des circonstances les plus ordinaires. Ce qui lasse les enfants, c'est de leur faire sauter les intermédiaires, de les faire avancer sans qu'ils sachent ce qu'ils croient avoir appris. Il y a dans leur tête alors une sorte de confusion qui leur rend tout examen redoutable et leur inspire un invincible dégoût pour le travail. Il n'existe pas de trace de ces inconvénients chez Pestalozzi: les enfants s'amusent de leurs études, non pas qu'on leur en fasse un jeu, ce qui, comme je l'ai déjà dit, met l'ennui dans le plaisir et la frivolité dans l'étude, mais parcequ'ils goûtent dès l'enfance le plaisir des hommes faits, savoir, comprendre et terminer ce dont ils sont chargés.

La méthode de Pestalozzi, comme tout ce qui est vraiment bon, n'est pas une découverte entièrement nouvelle, mais une application éclairée et persévérante de vérités déjà connues. La patience, l'observation et l'étude philosophique des procédés de l'esprit humain, lui ont fait connoître ce qu'il y a d'élémentaire dans les pensées et de successif dans leur développement; et il a poussé plus loin qu'un autre la théorie et

genres de connoissances. Celle de l'histoire en particulier n'est pas encore bien conçue. On n'a point observé la gradation des impressions dans la littérature, comme celle des problèmes dans les sciences. Enfin, il reste beaucoup de choses à faire pour porter au plus haut point l'éducation, c'est-à-dire l'art de se placer en arrière de ce qu'on sait pour le faire comprendre aux autres.

Pestalozzi se sert de la géométrie pour apprendre aux enfants le calcul arithmétique; c'étoit aussi la méthode des anciens. La géométrie parle plus à l'imagination que les mathématiques abstraites. C'est bien fait de réunir autant qu'il est possible la précision de l'enseignement à la vivacité des impressions. si l'on veut se rendre maître de l'es-



ıin qu'il est possible, dès qu'on s'astreint ne la jamais hâter.

C'est chez Pestalozzi un spectacle attaıant et singulier que ces visages d'enfants ont les traits arrondis, vagues et délicats, rennent naturellement une expression réfléıie: ils sont attentifs par eux-mêmes, et ɔnsidèrent leurs études comme un homme 'un âge mûr s'occuperoit de ses propres ffaires. Une chose remarquable, c'est que ı punition ni la récompense ne sont point écessaires pour les exciter dans leurs traaux. C'est peut-être la première fois qu'une cole de cent cinquante enfants va sans le ɜssort de l'émulation et de la crainte. Comien de mauvais sentiments sont épargnés à homme, quand on éloigne de son coeur la ılousie et l'humiliation, quand il ne voit oint dans ses camarades des rivaux, ni ans ses maîtres des juges! Rousseau vouɔit soumettre l'enfant à la loi de la destiée; Pestalozzi crée lui-même cette destinée endant le cours de l'éducation de l'enfant, t dirige ses décrets pour son bonheur et on perfectionnement. L'enfant se sent libre arcequ'il se plaît dans l'ordre général qui entoure, et dont l'égalité parfaite n'est point érangée même par les talents plus ou moins istingués de quelques-uns. Il ne s'agit pas ı de succès, mais de progrès vers un but uquel tous tendent avec une même bonne

tion pour mieux juger des difficul
l'enseignement.

On craint assez généralement c
méthode de Pestalozzi n'étouffe l'imagi
et ne s'oppose à l'originalité de l'espr
est difficile qu'il y ait une éducatior
le génie, et ce n'est guère que la nat
le gouvernement qui l'inspirent ou l'ex
Mais ce ne peut être un obstacle au
que des connoissances primitives parfai
claires et sûres ; elles donnent à l'esp
genre de fermeté qui lui rend ensuite
toutes les études les plus hautes. I
considérer l'école de Pestalozzi comm
née jusqu'à présent à l'enfance. L'édu
qu'il donne, n'est définitive que po
gens du peuple ; mais c'est par cela
qu'elle peut exercer une influence trè
taire sur l'esprit national. L'éducation,
les hommes riches doit être partag

à chaque homme, de quelque classe qu'il soit, une base sur laquelle il peut bâtir à son gré la chaumière du pauvre ou les palais des rois.

On auroit tort si l'on croyoit en France, qu'il n'y a rien de bon à prendre dans l'école de Pestalozzi que sa méthode rapide pour apprendre à calculer. Pestalozzi lui-même n'est pas mathématicien; il sait mal les langues; il n'a que le génie et l'instinct du développement intérieur de l'intelligence des enfants; il voit quel chemin leur pensée suit pour arriver au but. Cette loyauté de caractère, qui répand un si noble calme sur les affections du coeur, Pestalozzi l'a jugée nécessaire aussi dans les opérations de l'esprit. Il pense qu'il y a un plaisir de moralité dans des études complètes. En effet, nous voyons sans cesse que les connoissances superficielles inspirent une sorte d'arrogance dédaigneuse qui fait repousser comme inutile, ou dangereux, ou ridicule, tout ce qu'on ne sait pas. Nous voyons aussi que ces connoissances superficielles obligent à cacher habilement ce qu'on ignore. La candeur souffre de tous ces défauts d'instruction dont on ne peut s'empêcher d'être honteux. Savoir parfaitement ce qu'on sait, donne un repos à l'esprit, qui ressemble à la satisfaction de la conscience. La bonne *foi de Pestalozzi*, cette bonne foi portée dans

hommes consacrés au bien-être des
s d'une façon tout-à-fait désintére
ınd dans un établissement public a
calculs personnels des chefs n'est s
, il faut chercher le mobile de cet
ɜement dans leur amour de la vertu :
ssances qu'elle donne peuvent seule
ıer de trésors et de pouvoir.

On n'imiteroit point l'institut de P
i en transportant ailleurs sa méth
ıseignement; il faut établir avec ell
évérance dans les maîtres, la simpl
s les écoliers, la régularité dans le g
rie, enfin sur-tout les sentiments relig
animent cette école. Les pratiques
e n'y sont pas suivies avec plus d'ex
ı qu'ailleurs; mais tout s'y passe au
la divinité, au nom de ce sentiment
noble et pur, qui est la religion

mande, de l'institut de Pestalozzi : il faut convenir au moins qu'une révolution fondée sur de pareils moyens ne seroit ni violente ni rapide, car l'éducation, quelque bonne qu'elle puisse être, n'est rien en comparaison de l'influence des événements publics : l'instruction perce goutte à goutte le rocher, mais le torrent l'enlève en un jour.

Il faut rendre sur-tout hommage à Pestalozzi, pour le soin qu'il a pris de mettre son institut à la portée des personnes sans fortune, en réduisant le prix de sa pension autant qu'il étoit possible. Il s'est constamment occupé de la classe des pauvres, et veut lui assurer le bienfait des lumières pures et de l'instruction solide. Les ouvrages de Pestalozzi sont sous ce rapport une lecture très-curieuse; il a fait des romans dans lesquels les situations de la vie des gens du peuple sont peintes avec un intérêt, une vérité et une moralité parfaites. Les sentiments qu'il exprime dans ces écrits, sont, pour ainsi dire, aussi élémentaires que les principes de sa méthode. On est étonné de pleurer pour un mot, pour un détail si simple, si vulgaire même, que la profondeur seule des émotions le relève. Les gens du peuple sont un état intermédiaire entre les sauvages et les hommes civilisés; quand ils sont vertueux, ils ont un genre d'innocence et de bonté qui ne peut se rencontrer

inquiets chaque jour, sauvés ch[redacted] les pauvres se sentent sous la main immédiate de celui qui protège ce que les hommes ont délaissé, et leur probité, quand ils en ont, est singulièrement scrupuleuse.

Je me rappelle, dans un roman de Pestalozzi, la restitution de quelques pommes de terre par un enfant qui les avoit volées; sa grand'mère mourante lui ordonne de les reporter au propriétaire du jardin où il les a prises, et cette scène attendrit jusqu'au fond du coeur. Ce pauvre crime, si l'on peut s'exprimer ainsi, causant de tels remords; la solennité de la mort à travers les misères de la vie, la vieillesse et l'enfance rapprochées par la voix de Dieu, qui parle également à l'une et à l'autre, tout cela fait mal,

sous des rapports d'utilité, l'on peut dire que parmi les arts d'agrément, le seul introduit dans l'école de Pestalozzi, c'est la musique, et il faut le louer encore de ce choix. Il y a tout un ordre de sentiments, je dirois même tout un ordre de vertus, qui appartiennent à la connoissance, ou du moins au goût de la musique ; et c'est un grande barbarie que de priver de telles impressions une portion nombreuse de la race humaine. Les anciens prétendoient que les nations avoient été civilisées par la musique, et cette allégorie a un sens très-profond ; car il faut toujours supposer que le lien de la société s'est formé par la sympathie ou par l'intérêt, et certes la première origine est plus noble que l'autre.

Pestalozzi n'est pas le seul dans la Suisse allemande qui s'occupe avec zèle du cultiver l'âme du peuple : c'est sous ce rapport que l'établissement de Mr. de Fellenberg m'a frappé. Beaucoup de gens y sont venus chercher de nouvelles lumières sur l'agricukure, et l'on dit qu'à cet égard ils ont été satisfaits; mais ce qui mérite principalement l'estime des amis de l'humanité, c'est le soin que prend Mr. de Fellenberg de l'éducation des gens du peuple; il fait instruire, selon la méthode de Pestalozzi, les maîtres d'école des villages, afin qu'ils enseignent à leur tour les enfants; les ouvriers qui labourent ses terres,

t nature et son auteur. [illegible]
enberg cherche par tous les moyens p
les à former entre la classe inférieu
a nôtre un lien libéral, un lien qui ne
as uniquement fondé sur les intérêts
iaires des riches et des pauvres.

L'exemple de l'Angleterre et de l'
ique nous apprend qu'il suffit des in
ions libres pour développer l'intelligenc
la sagesse du peuple ; mais c'est un pa
plus, que de lui donner par-delà le n
aire en fait d'instruction. Le nécessai
out genre a quelque chose de révo
quand ce sont les possesseurs du su
qui le mesurent. Ce n'est pas assez de
uper des gens du peuple sous un poi
ue d'utilité, il faut aussi qu'ils part
ux jouissances de l'imagination et du
C'est dans le même esprit que des p

un moyen, mais un but, ils ne leur ont pas ordonné l'occupation, mais ils la leur ont fait désirer. Sans cesse on voit, dans les différents comptes rendus de ces établissements de charité, qu'il importoit bien plus à leurs fondateurs de rendre les hommes meilleurs que de les rendre plus utiles; et c'est ce haut point de vue philosophique qui caractérise l'esprit de sagesse et de liberté de cette ancienne ville anséatique.

Il y a beaucoup de bienfaisance dans le monde, et celui qui n'est pas capable de servir ses semblables par le sacrifice de son temps et de ses penchants, leur fait volontiers du bien avec de l'argent: c'est toujours quelque chose, et nulle vertu n'est à dédaigner. Mais la masse considérable des aumônes particulières n'est point sagement dirigée dans la plûpart des pays, et l'un des services les plus éminents que le baron de Voght et ses excellents compatriotes ayent rendus à l'humanité, c'est de montrer, que sans de nouveaux sacrifices, sans que l'état intervînt, la bienfaisance particulière suffisoit au soulagement du malheur. Ce qui s'opère par les individus, convient singulièrement à l'Allemagne, où chaque chose, prise séparément, vaut mieux que l'ensemble.

Les entreprises charitables doivent prospérer dans la ville de Hambourg; il y a *tant de moralité* parmi ses habitants, que

ne de chacun, et, calcul fait, ils on
urs été scrupuleusement acquittés. Ne
. pas raconter un trait de l'âge d'
ute-fois dans l'âge d'or il y avoit
esses privées et des impôts publics
sauroit assez admirer combien, s
pport de l'enseignement comme sous
l'administration, la bonne-foi rend
cile. On devroit bien lui accorde
honneurs qu'obtient l'habileté; car
ltat, elle s'entend mieux, même aux
de ce monde.

CHAPITRE XX.

LA FÊTE D'INTERLAKEN

triotisme, plus d'énergie, plus d'accord dans les opinions et les sentiments; mais aussi la petitesse des États et la pauvreté du pays n'y excitent en aucune manière le génie: on y trouve bien moins de savants et de penseurs que dans le nord de l'Allemagne, où le relâchement même des liens politiques donne l'essor à toutes les nobles rêveries, à tous les systèmes hardis qui ne sont point soumis à la nature des choses. Les Suisses ne sont pas une nation poétique, et l'on s'étonne avec raison que l'admirable aspect de leur contrée n'ait pas enflammé davantage leur imagination. Toutefois un peuple religieux et libre est toujours susceptible d'un genre d'enthousiasme, et les occupations matérielles de la vie ne sauroient l'étouffer entièrement. Si l'on en avoit pu douter, on s'en seroit convaincu par la fête des bergers, qui a été célébrée l'année dernière, au milieu des lacs, en mémoire du fondateur de Berne.

Cette ville de Berne mérite plus que jamais le respect et l'intérêt des voyageurs: il semble que depuis ses derniers malheurs elle ait repris toutes ses vertus avec une ardeur nouvelle, et qu'en perdant ses trésors, elle ait redoublé de largesses envers les infortunés. Ses établissements de charité sont peut-être les mieux soignés de l'Europe: l'hôpital est l'édifice le plus beau, le seul magnifique

[illegible] ne nous a-t-elle pas dit que [illegible]
pour ceux qui souffrent que le Chri[illegible]
descendu sur la terre? et qui de nou[illegible]
quelque époque de sa vie, n'est pas
ces pauvres en bonheur, en espéranc[illegible]
de ces infortunés enfin, qu'on doit se
au nom de Dieu?

Tout dans la ville et le canton de
porte l'empreinte d'un ordre sérieux et
d'un gouvernement digne et paternel.
de probité se fait sentir dans chaque
que l'on aperçoit; on se croit en fami
milieu de deux cent mille hommes, qu
appelle nobles, bourgeois ou paysans,
qui sont tous également dévoués à la

Pour aller à la fête, il falloit s'
quer sur l'un de ces lacs dans lesque
beautés de la nature se réfléchissent,
semblent placés au pied des Alpes, pc
multiplier les [illegible]

dans une espèce de grotte avant de nous hasarder à traverser la partie du lac de Thun, qui est entourée de rochers inabordables. C'est dans un lieu pareil que Guillaume Tell sut braver les abîmes, et s'attacher à des écueils pour échapper à ses tyrans. Nous aperçûmes alors dans le lointain cette montagne qui porte le nom de Vierge (*Jungfrau*), parcequ'aucun voyageur n'a jamais pu gravir jusqu'à son sommet : elle est moins haute que le Mont-Blanc, et cependant elle inspire plus de respect, parcequ'on la sait inaccessible.

Nous arrivâmes à Unterseen, et le bruit de l'Aar, qui tombe en cascades autour de cette petite ville, disposoit l'âme à des impressions rêveuses. Les étrangers, en grand nombre, étoient logés dans des maisons de paysans fort propres, mais rustiques. Il étoit assez piquant de voir se promener dans la rue d'Unterseen de jeunes Parisiens tout-à-coup transportés dans les vallées de la Suisse; ils n'entendoient plus que le bruit des torrents; ils ne voyoient plus que des montagnes, et cherchoient si dans ces lieux solitaires ils pourroient s'ennuyer assez pour retourner avec plus de plaisir encore dans le monde.

On a beaucoup parlé d'un air joué par les cors des Alpes, et dont les Suisses recevoient une impression si vive qu'ils quit-

est fait pour retenir [illegible]
près, il ne cause pas une sensa[illegible]
réable. S'il étoit chanté par des voix
nnes, l'imagination en seroit tout-à
ivrée; mais peut-être que ce plaisir f
aître des idées étrangères à la simpl
du pays. On y souhaiteroit les arts, la
sie, l'amour, tandis qu'il faut pouvoir
contenter du repos et de la vie champê

Le soir qui précéda la fête, on all
des feux sur les montagnes : c'est ainsi
jadis les libérateurs de la Suisse se do
rent le signal de leur sainte conspir
Ces feux placés sur les sommets ressemb
à la lune lorsqu'elle se lève derrière le
tagnes, et qu'elle se montre à la fois
et paisible. On eût dit que des astre
veaux venoient assister au plus t
[illegible] que notre monde puisse
[illegible] ces signaux enflamm

pparoissoient comme l'ombre gigantesque des
norts qu'on vouloit célébrer.

Le jour de la fête, le temps étoit doux,
nais nébuleux; il falloit que la nature ré-
ondit à l'attendrissement de tous les coeurs.
'enceinte choisie pour les jeux est entourée
e collines parsemées d'arbres, et des mon-
agnes à perte de vue sont derrière ces col-
nes. Tous les spectateurs, au nombre de
rès de six mille, s'assirent sur les hauteurs
n pente, et les couleurs variées des habille-
nents ressembloient dans l'éloignement à des
eurs répandues sur la prairie. Jamais un
spect plus riant ne put annoncer une fête;
nais quand les regards s'élevoient, des ro-
hers suspendus sembloient, comme la des-
inée, menacer les humains au milieu de
eurs plaisirs. Cependant s'il est une joie
le l'âme assez pure pour ne pas provoquer
e sort, c'étoit celle-là.

Lorsque la foule des spectateurs fut réu-
ie, on entendit venir de loin la procession
le la fête, procession solennelle en effet,
uisqu'elle étoit consacrée au culte du passé.
Jne musique agréable l'accompagnoit; les
nagistrats paroissoient à la tête des paysans,
es jeunes paysannes étoient vêtues selon le
ostume ancien et pittoresque de chaque
anton; les hallebardes et les bannières de
haque vallée étoient portées en avant de la
narche par des hommes à cheveux blancs,

avoient pour garmens des vieillards. Le
temps étoit représenté par ces homme
pour nous, mais si jeunes en présen
siècles! Je ne sais quel air de confianc
tous ces êtres foibles touchoit profond
parceque cette confiance ne leur étoit
rée que par loyauté de leur âme. Le
se remplissoient de larmes au milieu
fête, comme dans ces jours heureux
lancoliques où l'on célèbre la convale
de ce qu'on aime.

Enfin les jeux commencèrent,
hommes de la vallée et les hommes
montagne montrèrent, en soulevant d'é
poids, en luttant les uns contre les
une agilité et une force de corps très-
quables. Cette force rendoit autrefois l
tions plus militaires; aujourd'hui que
tique et l'artillerie disposent du sort

semble dirigé, comme la nature inanimée, par des lois mécaniques.

Après que les jeux furent terminés et que le bon bailli du lieu eut distribué les prix aux vainqueurs, on dîna sous des tentes, et l'on chanta des vers à l'honneur de la tranquille félicité des Suisses. On faisoit passer à la ronde pendant le repas des coupes en bois, sur lesquelles étoient sculptés Guillaume Tell et les trois fondateurs de la liberté helvétique. On buvoit avec transport au repos, à l'ordre, à l'indépendance; et le patriotisme du bonheur s'exprimoit ainsi avec une cordialité qui pénétroit toutes les âmes.

« Les prairies sont aussi fleuries que ja-
« dis, les montagnes aussi verdoyantes: quand
« toute la nature sourit, le coeur seul de
« l'homme pourroit-il n'être qu'un désert? » [1])

Non, sans doute, il ne l'étoit pas, il s'épanouissoit avec confiance au milieu de cette belle contrée, en présence de ces hommes respectables, animés tous par les sentiments les plus purs. Un pays pauvre, d'une étendue très-bornée, sans luxe, sans éclat, sans puissance, est chéri par ses habitants comme un ami qui cache ses vertus dans

1) Ces paroles étoient le refrain d'un chant plein de grâce et de talent, composé pour cette fête. L'auteur de ce chant c'est madame Harnès, très-connue par ses écrits sous le nom de madame de Berlepsch, en *Allemagne.*

pour l'exception, quand l'ensemble es
heureux. On diroit que les ancêtres d
nation règnent encore au milieu d'elle
jours elle les respecte, les imite, et les
mence. La simplicité des moeurs et l'a
ment aux anciennes coutumes, la sag
l'uniformité dans la manière de vivre
prochent de nous le passé et nous r
l'avenir présent. Une histoire, toujo
même, ne semble qu'un seul momen
la durée est de plusieurs siècles.

La vie coule dans ces vallées
les rivières qui les traversent; ce so
ondes nouvelles, mais qui suivent le
cours: puisse-t-il n'être point interr
puisse la même fête être souvent c
au pied de ces mêmes montagnes! I
ger les admire comme une merveille
[illegible] les chérit comme un asile où

SECONDE PARTIE.

LA LITTÉRATURE ET LES ARTS.

CHAPITRE I.

POURQUOI LES FRANÇAIS NE RENDENT-ILS PAS JUSTICE À LA LITTÉRATURE ALLEMANDE?

Je pourrois répondre d'une manière fort simple à cette question, en disant que très peu de personnes en France savent l'allemand, et que les beautés de cette langue, sur-tout en poésie, ne peuvent être traduites en français. Les langues teutoniques se traduisent facilement entr'elles ; il en est de même des langues latines : mais celles-ci ne sauroient rendre la poésie des peuples germaniques. Une musique, composée pour un ins-

ttérature allemande n...
son originalité qu'à dater
inquante ans; et les Français,
t années, sont tellement préoccu
événements politiques, que tout
des en littérature ont été suspend

Ce seroit toutefois traiter bien
iellement la question, que de s'en
lire que les Français sont injustes e
littérature allemande, parcequ'ils ne
noissent pas: ils ont, il est vrai, de
gés contr'elle; mais ces préjugés tien
sentiment confus des différences p
qui existent entre la manière de
sentir des deux nations.

En Allemagne, il n'y a de go
ien, tout est indépendant, tout
luel. L'on juge d'un ouvrage p
en reçoit, et jamais p

public y est beaucoup plus imposant, tandis que les écrivains allemands, éminemment élevés au-dessus de leurs juges, les gouvernent au lieu d'en recevoir la loi. De là vient que ces écrivains ne se perfectionnent guère par la critique: l'impatience des lecteurs ou celle des spectateurs, ne les oblige point à retrancher les longueurs de leurs ouvrages, et rarement ils s'arrêtent à temps, parcequ'un auteur ne se lassant presque jamais de ses propres conceptions, ne peut être averti que par les autres, du moment où elles cessent d'intéresser. Les Français pensent et vivent dans les autres, au moins sous le rapport de l'amour-propre; et l'on sent, dans la plupart de leurs ouvrages que leur principal but n'est pas l'objet qu'ils traitent, mais l'effet qu'ils produisent. Les écrivains français sont toujours en société, alors même qu'ils composent; car ils ne perdent pas de vue les jugements, les moqueries, et le goût à la mode, c'est-à-dire l'autorité littéraire sous laquelle on vit à telle ou telle époque.

La première condition pour écrire, c'est une manière de sentir vive et forte. Les personnes qui étudient dans les autres ce qu'elles doivent éprouver et ce qu'il leur est permis de dire, littérairement parlant, n'existent pas. Sans doute nos écrivains de génie (et quelle nation en possède plus que la

dans le temps actuel, pour
tient leur difficulté de s'entendre.

En France, on ne lit guère
que pour en parler: en Allemagne
vit presque seul, l'on veut que
même tienne compagnie; et que
de l'âme peut-on faire avec un li
seroit lui-même que l'écho de l
Dans le silence de la retraite, rien
plus triste que l'esprit du monde.
solitaire a besoin qu'une émotion
tienne lieu du mouvement exté
manque.

La clarté passe en France p
premiers mérites d'un écrivain ;
avant tout, de ne pas se donne
et d'attraper, en lisant le mati
briller le soir en causant.
ent que la clarté

ils n'approchent d'aucun mystère, comment donc seroient-ils obscurs? Les Allemands, par un défaut opposé, se plaisent dans les ténèbres; souvent ils remettent dans la nuit ce qui étoit au jour, plutôt que de suivre la route battue; ils ont un tel dégoût pour les idées communes, que, quand ils se trouvent dans la nécessité de les retracer, ils les environnent d'une métaphysique abstraite, qui peut les faire croire nouvelles jusqu'à ce qu'on les ait reconnues. Les écrivains allemands ne se gênent point avec leurs lecteurs; leurs ouvrages étant reçus et commentés comme des oracles, ils peuvent les entourer d'autant de nuages qu'il leur plaît; la patience ne manquera point pour écarter ces nuages; mais il faut qu'à la fin on aperçoive une divinité: car, ce que les Allemands tolèrent le moins, c'est l'attente trompée; leurs efforts mêmes et leur persévérance leur rendent les grands résultats nécessaires. Dès qu'il n'y a pas dans un livre des pensées fortes et nouvelles, il est bien vite dédaigné, et si le talent fait tout pardonner, l'on n'apprécie guère les divers genres d'adresse par lesquels on peut essayer d'y suppléer.

La prose des Allemands est souvent trop négligée. L'on attache beaucoup plus d'importance au style en France qu'en Allemagne; c'est une suite naturelle de l'intérêt

saisir l'ensemble et l'enchaînement
vrage. D'ailleurs, les expressions prêté
plus à la plaisanterie que les pensé
dans tout ce qui tient aux mots, l
avant d'avoir réfléchi. Cependant la
du style n'est point, il faut en conve
avantage purement extérieur; car les
ments vrais inspirent presque toujo
expressions les plus nobles et les plus
et s'il est permis d'être indulgent
style d'un écrit philosophique, on
pas l'être pour celui d'une composit
téraire; dans la sphère des beaux-arts l
appartient autant à l'âme que le sujet

L'art dramatique offre un exemp
pant des facultés distinctes des deux
Tout ce qui se rapporte à l'action,
gue, à l'intérêt des événements,
mille fois mie

haut point de perfection, que le Français soit religieux, et que l'Allemand soit un peu mondain. La piété s'oppose à la dissipation d'âme, qui est le défaut et la grâce de la nation française; la connoissance des hommes et de la société donneroit aux Allemands, en littérature, le goût et la dextérité qui leur manquent. Les écrivains des deux pays sont injustes les uns envers les autres: les Français cependant se rendent plus coupables à cet égard que les Allemands; ils jugent sans connoître, ou n'examinent qu'avec un parti pris: les Allemands sont plus impartiaux. L'étendue des connoissances fait passer sous les yeux tant de manières de voir diverses, qu'elle donne à l'esprit la tolérance qui naît de l'universalité.

Les Français gagneroient plus néanmoins à concevoir le génie allemand, que les Allemands à se soumettre au bon goût français. Toutes les fois que, de nos jours, on a pu faire entrer dans la régularité française un peu de sève étrangère, les Français y ont applaudi avec transport. J. J. Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Châteaubriand etc., dans quelques-uns de leurs ouvrages, sont tous, même à leur insçu, de l'école germanique, c'est-à-dire qu'ils ne puisent leur talent que dans le fond de leur âme. Mais si l'on vouloit discipliner les écrivains allemands d'après les lois prohibitives de la littérature

qu'ils ne feroient pas bien de s
quelquefois des bornes; mais il leur i
de les placer d'après leur manière de
Il faut, pour leur faire adopter de ce
restrictions nécessaires, remonter au p
de ces restrictions, sans jamais em
l'autorité du ridicule contre laquelle il
tout à-fait révoltés.

Les hommes de génie de tous le
sont faits pour se comprendre et pou
timer; mais le vulgaire des écrivains
lecteurs allemands et français rappell
fable de La Fontaine, où la cigogne n
manger dans le plat, ni le renard
bouteille. Le contraste le plus parfait
voir entre les esprits développés dans
litude, et ceux formés par la socié
impressions du dehors et le recueille
l'âme, la connoissance des homme

CHAPITRE II.

DU JUGEMENT QU'ON PORTE EN ANGLETERRE SUR LA LITTÉRATURE ALLEMANDE.

La littérature allemande est beaucoup plus connue en Angleterre qu'en France. On y étudie davantage les langues étrangères, et les Allemands ont plus de rapports naturels avec les Anglais qu'avec les Français; cependant il y a des préjugés, même en Angleterre, contre la philosophie et la littérature des Allemands. Il peut être intéressant d'en examiner la cause.

Le goût de la société, le plaisir et l'intérêt de la conversation ne sont point ce qui forme les esprits en Angleterre: les affaires, le parlement, l'administration, remplissent toutes les têtes, et les intérêts politiques sont le principal objet des méditations. Les Anglais veulent à tout des résultats immédiatement applicables, et de là naissent leurs préventions contre une philosophie qui a pour objet le beau plutôt que l'utile.

Les Anglais ne séparent point, il est vrai, la dignité de l'utilité, et toujours ils sont prêts, quand il le faut, à sacrifier ce

les résultats avantageux au bien-être c
manité. Les Allemands s'occupent d
rité pour elle-même, sans penser
que les hommes peuvent en tirer.
ture de leurs gouvernements ne leu
point offert des occasions grandes e
de mériter la gloire et de servir la
ils s'attachent en tout genre à la con
tion, et cherchent dans le ciel l'esp
leur étroite destinée leur refuse sur
Ils se plaisent dans l'idéal, parceq
a rien dans l'état actuel des choses q
à leur imagination. Les Anglais s'h
avec raison de tout ce qu'ils possèd
tout ce qu'ils sont, de tout ce qu'ils
être; ils placent leur admiration et leu
sur leurs lois, leurs moeurs et leu
Ces nobles sentiments donnent à l'â
de force et d'énergie; mais la pe

tution, rien de mieux que d'en examiner attentivement les résultats et les conséquences, de la circonscrire et de la fixer: mais quand il s'agit d'une théorie, il faut la considérer en elle-même. Il n'est plus question de pratique, il n'est plus question d'utilité, et la recherche de la vérité dans la philosophie, comme l'imagination dans la poésie, doit être indépendante de toute entrave.

Les Allemands sont comme les éclaireurs de l'armée de l'esprit humain; ils essayent des routes nouvelles, ils tentent des moyens inconnus: comment ne seroit-on pas curieux de savoir ce qu'ils disent au retour de leurs excursions dans l'infini? Les Anglais, qui ont tant d'originalité dans le caractère, redoutent néanmoins assez généralement les nouveaux systèmes. La sagesse d'esprit leur a fait tant de bien dans les affaires de la vie, qu'ils aiment à la retrouver dans les études intellectuelles; et c'est là cependant que l'audace est inséparable du génie. Le génie, pourvu qu'il respecte la religion et la morale, doit aller aussi loin qu'il veut: c'est l'empire de la pensée qu'il agrandit.

La littérature, en Allemagne, est tellement empreinte de la philosophie dominante, que l'éloignement qu'on auroit pour l'une pourroit influer sur le jugement qu'on porteroit sur l'autre: cependant les Anglais, de-

nt avec plaisir
méconnoissent
ter d'une même
ensibilité dans
nagination dans
fections domes-
ire sur le coeur
sent de la dé-
ces affections:
idants en tout,
s, peignent les
à travers des
vers vacille de-
itude même de
objets dont leur

ur, qui est un
ésie allemande,
imagination des
décrivent la na-
n'agit plus sur
redoutable qui
s fantômes, les
es modernes la
ie parmi les an-
Angleterre, est
ar la sensibilité;
s est quelquefois
n de l'Angleterre
llemagne est plus
ations doit néces-

sairement porter l'empreinte de leurs sentiments religieux. La convenance ne règne point dans les arts en Angleterre comme en France; cependant l'opinion publique y a plus d'empire qu'en Allemagne, l'unité nationale en est la cause. Les Anglais veulent mettre d'accord en toutes choses les actions et les principes; c'est un peuple sage et bien ordonné, qui a compris dans la sagesse la gloire, et dans l'ordre la liberté: les Allemands, n'ayant fait que rêver l'une et l'autre, ont examiné les idées indépendamment de leur application, et se sont ainsi nécessairement élevés plus haut en théorie.

Les littérateurs allemands actuels se montrent (ce qui doit paroître singulier) beaucoup plus opposés que les Anglais à l'introduction des réflexions philosophiques dans la poésie. Les premiers génies de la littérature anglaise, il est vrai, Shakespear, Milton, Dryden dans ses odes etc., sont des poëtes qui ne se livrent point à l'esprit de raisonnement, mais Pope et plusieurs autres doivent être considérés comme didactiques et moralistes. Les Allemands se sont refaits jeunes, les Anglais sont devenus mûrs [1])

1) Les poëtes anglais de notre temps, sans s'être concertés avec les Allemands, ont adopté le même système. La poésie didactique fait place aux fictions du moyen âge, aux couleurs pourprées de l'orient; le raisonnement et même l'éloquence ne sauroient suffire à un art essentiellement créateur.

Alle...
à ranimer l...
me dans la philosophie; car le sie...
ier s'ils la maintiennent; car le sie...
ssi sur eux, et il n'en est point où l'o
it plus enclin à dédaigner ce qui n'
ue beau; il n'en est point où l'on rép
plus souvent cette question la plus vulg
de toutes: *à quoi bon?*

CHAPITRE III.

DES PRINCIPALES ÉPOQUES DE LA LITT ALLEMANDE.

...mande n'a p...

cette nation qui existe par elle-même n'a jamais dû ses grands hommes à ses rois. L'Allemagne étoit divisée; elle ne trouvoit dans l'Autriche aucun amour pour les lettres, et dans Frédéric II., qui étoit à lui seul toute la Prusse, aucun intérêt pour les écrivains allemands; les lettres en Allemagne n'ont donc jamais été réunies dans un centre, et n'ont point trouvé d'appui dans l'État. Peut-être la littérature a-t-elle dû à cet isolement comme à cette indépendance plus d'originalité et d'énergie.

« On a vu, » dit Schiller, « la poésie dédaignée par le plus grand des fils de la « patrie, par Frédéric, s'éloigner du trône « puissant qui ne la protégeoit pas; mais « elle osa se dire allemande; mais elle se « sentit fière de créer elle-même sa gloire. « Les chants des bardes germains retentirent « sur le sommet des montagnes, se précipitèrent comme un torrent dans les vallées; « le poëte indépendant ne reconnut pour loi « que les impressions de son âme et pour « souverain que son génie. »

Il a dû résulter cependant de ce que les hommes de lettres allemands n'ont point été encouragés par le gouvernement, que pendant long-temps ils ont fait des essais individuels dans les sens les plus opposés, et qu'ils sont arrivés tard à l'époque vraiment remarquable de leur littérature.

tres, à l'approche de la reformation
nièrement enfin par les savants, qui
fait un langage propre à toutes les
tés de la pensée.

En examinant les ouvrages dont
pose la littérature allemande, on y
suivant le génie de l'auteur, les t
ces différentes cultures, comme on v
les montagnes les couches des miné
vers que les révolutions de la terr
apportés. Le style change presque
ment de nature suivant l'écrivain,
étrangers ont besoin de faire une
étude à chaque livre nouveau qu'ils
comprendre.

Les Allemands ont eu, comm
part des nations de l'Europe du
la chevalerie, des troubadours et
riers qui chantoient l'amour et les

s'y étoient point encore introduites, et l'on ne faisoit que raconter des traits de caractère. La nation germanique pouvoit être considérée alors comme la plus belliqueuse de toutes les nations européennes, et ses anciennes traditions ne parlent que de châteaux forts et de belles maîtresses pour lesquelles on donnoit sa vie. Lorsque Maximilien essaya plus tard de ranimer la chevalerie, l'esprit humain n'avoit plus cette tendance; et déjà commençoient les querelles religieuses qui tournent la pensée vers la métaphysique, et placent la force de l'âme dans les opinions plutôt que dans les exploits.

Luther perfectionna singulièrement sa langue, en la faisant servir aux discussions théologiques: sa traduction des Psaumes et de la Bible est encore un beau modèle. La vérité et la concision poétique qu'il donne à son style sont tout-à-fait conformes au génie de l'allemand, et le son même des mots a je ne sais quelle franchise énergique sur laquelle on se repose avec confiance. Les guerres politiques et religieuses, où les Allemands avoient le malheur de se combattre les uns les autres, détournèrent les esprits de la littérature; et quand on s'en occupa de nouveau, ce fut sous les auspices du siècle de Louis XIV, à l'époque où le désir d'imiter les Français s'empara de la

Weisse etc., n'étoi...
pesanti; rien d'original, rien q...
rme au génie naturel de la nation.
nteurs vouloient atteindre à la grâce
aise, sans que leur genre de vie ni
habitudes leur en donnassent l'inspir
ils s'asservissoient à la règle, sans avc
l'élégance, ni le goût, qui peuvent d
de l'agrément à ce despotisme même.
autre école succéda bientôt à l'école
çaise, et ce fut dans la Suisse aller
qu'elle s'éleva: cette école étoit d'abor
dée sur l'imitation des écrivains a
Bodmer, appuyé par l'exemple du
Haller, tâcha de démontrer que la li
anglaise s'accordoit mieux avec le g
Allemands que la littérature français
sched, un savant sans goût et sa
... cette opinion. Il jaillit u

parceque nul n'a pu dans ce genre s'égaler à lui; le dernier, parcequ'après lui les écrivains allemands suivirent une route tout-à-fait différente.

Comme il y a dans toutes les nations teutoniques des étincelles de ce feu sacré que le temps a recouvert de cendre, Klopstock, en imitant d'abord les Anglais, parvint à réveiller l'imagination et le caractère particulier aux Allemands, et presqu'au même moment, Winckelmann dans les arts, Lessing dans la critique, et Goethe dans la poésie, fondèrent une véritable école allemande, si toutefois on peut appeler de ce nom ce qui admet autant de différences qu'il y a d'individus et de talents divers. J'examinerai séparément la poésie, l'art dramatique, les romans et l'histoire; mais chaque homme de génie formant, pour ainsi dire, une école à part en Allemagne, il m'a semblé nécessaire de commencer par faire connoître les traits principaux qui distinguent chaque écrivain en particulier, et de caractériser personnellement les hommes de lettres les plus célèbres, avant d'analyser leurs ouvrages.

De tous les Allemands qui ont écri
le genre français, Wieland est le seu
les ouvrages ayent du génie, et quoiq
presque toujours imité les littératures
gères, on ne peut méconnoître les
services qu'il a rendus à sa propre
ture, en perfectionnant sa langue,
donnant une versification plus facile
harmonieuse.

Il y avoit, en Allemagne, une fou
crivains qui tâchoient de suivre les tr
la littérature française du siècle de
XIV; Wieland est le premier qui
troduit avec succès celle du dix-h
siècle. Dans ses écrits en prose, il a
rapports avec Voltaire, et dans ses

Wieland, ne lui permettent pas de donner à ses écrits la grâce et la légèreté françaises.

Dans ses romans philosophiques, Agathon, Pérégrinus Protée, il arrive tout de suite à l'analyse, à la discussion, à la métaphysique; il se fait un devoir d'y mêler ce qu'on appelle communément *des fleurs;* mais l'on sent que son penchant naturel seroit d'approfondir tous les sujets qu'il essaie de parcourir. Le sérieux et la gaieté sont l'un et l'autre trop prononcés dans les romans de Wieland pour être réunies; car, en toute chose, les contrastes sont piquants, mais les extrêmes opposés fatiguent.

Il faut, pour imiter Voltaire, une insouciance moqueuse et philosophique qui rende indifférent à tout, excepté à la manière piquante d'exprimer cette insouciance. Jamais un Allemand ne peut arriver à cette brillante liberté de plaisanterie: la vérité l'attache trop, il veut savoir et expliquer ce que les choses sont, et lors même qu'il adopte des opinions condamnables, un repentir secret ralentit sa marche malgré lui. La philosophie épicurienne ne convient pas à l'esprit des Allemands; ils donnent à cette philosophie un caractère dogmatique, tandis qu'elle n'est séduisante que lorsqu'elle se présente sous des formes légères: dès qu'on lui prête des principes, elle déplaît à tous *également.*

dant reproché à Wieland d'avoir
l'amour avec trop peu de sévérité, et
être ainsi jugé chez ces Germains q
pectent encore un peu les femmes à
nière de leurs ancêtres; mais quels q
été les écarts d'imagination que Wiel
soit permis, on ne peut s'empêcher
connoître en lui une sensibilité vérita
a souvent eu bonne ou mauvaise int
de plaisanter sur l'amour, mais une
sérieuse l'empêche de s'y livrer hard
il ressemble à ce prophète, qui bé
lieu de maudire; il finit par s'attendr
commençant par l'ironie.

L'entretien de Wieland a beauco
charme, précisément parceque ses q
naturelles sont en opposition avec sa
sophie. Ce désaccord peut lui nuire
écrivain, mais rend sa société très-piq

fois parcequ'il n'est pas content de lui, quelquefois parcequ'il n'est pas content des autres: il n'est pas content de lui, parcequ'il voudroit arriver à un degré de perfection dans la manière d'exprimer ses pensées, à laquelle les choses et les mots ne se prêtent pas; il ne veut pas s'en tenir à ces à-peu-près, qui conviennent mieux à l'art de causer que la perfection même: il est quelquefois mécontent des autres, parceque sa doctrine un peu relâchée et ses sentiments exaltés ne sont pas faciles à concilier ensemble. Il y a en lui un poëte allemand et un philosophe français, qui se fâchent alternativement l'un pour l'autre, mais ses colères cependant sont très-douces à supporter; et sa conversation, remplie d'idées et de connoissances, serviroit de fonds à l'entretien de beaucoup d'hommes d'esprit en divers genres.

Les nouveaux écrivains, qui ont exclu de la littérature allemande toute influence étrangère, ont été souvent injustes envers Wieland; c'est lui dont les ouvrages, même dans la traduction, ont excité l'intérêt de toute l'Europe; c'est lui qui a fait servir la science de l'antiquité au charme de la littérature: c'est lui qui a donné, dans les vers, à sa langue féconde, mais rude, une flexibilité musicale et gracieuse; il est vrai cependant qu'il n'étoit pas avantageux à son

CHAPITRE

KLOPSTOCK.

Il y a eu en Allemagne beau
d'hommes remarquables dans l'éco
que dans l'école française. Parm
vains formés par la littérature a
faut compter d'abord cet admiral
dont le génie poétique le servit
ment, comme savant, en lui ins
d'enthousiasme pour la nature. et

mencé. Il exprime d'une manière fort heureuse, dans une de ses odes, l'émulation des deux muses.

(*) « J'ai vu . . . . . Oh! dites-moi, « étoit-ce le présent, ou contemplois-je l'ave- « nir? J'ai vu la muse de la Germanie en- « trer en lice avec la muse anglaise, s'élan- « cer pleine d'ardeur à la victoire. »

« Deux termes élevés à l'extrémité de la « carrière se distinguoient à peine, l'un om- « bragé de chênes, l'autre entouré de pal- « miers. » [1])

(*) *DIE BEIDEN MUSEN.*

Ich sah, o sagt mir, sah ich, was jetzt geschieht?
Erblickt' ich Zukunft? mit der brittannischen
Sah ich in Streitlauf Deutschlands Muse
Heiss zu den krönenden Zielen fliegen.
Zwei Ziele gränzten, wo sich der Blick verlor,
Dort an die Laufbahn. Eichen beschatteten
Des Hains das eine; nah dem andern
Weheten Palmen im Abendschimmer.

1) Le chêne est l'emblème de la poésie patriotique, et le palmier celui de la poésie religieuse qui vient d'orient.

« Elle vit sa rivale, jeune, tr[illegible]
« mais son tremblement étoit noble: l'ard
« de la victoire coloroit son visage, et
« chevelure d'or flottoit sur ses épaules. »

« Déjà, retenant à peine sa respirati
« pressée dans son sein ému, elle croy

Gewohnt des Streitlaufs, trat die von .
bion
Stolz in die Schranken, so wie sie k
da sie
Eins mit der Mäonid', und jener
Am Kapitol in den heissen S
trat.
Sie sah die junge bebende Streiterinn
Doch diese bebte männlich, und glüh
Röthen überströmten

« entendre la trompette, elle dévoroit l'a-
« rène, elle se penchoit vers le terme. »

« Fière d'une telle rivale, plus fière « d'elle-même, la noble anglaise mesure d'un « regard la fille de Thuiskon. Oui, je m'en « souviens, dit-elle, dans les forêts de chênes, « près des bardes antiques, ensemble nous « naquîmes. »

« Mais on m'avoit dit que tu n'étois « plus. Pardonne, ô muse, si tu revis pour « l'immortalité; pardonne-moi de ne l'appren-« dre qu'à cette heure . . . . Cependant je « le saurai mieux au but. »

« Il est là . . . le vois-tu dans ce loin-

Ihr die Drommet', und ihr trunkner Blick schwamm.
Stolz auf die Kühne, stolzer auf sich, bemass
Die hohe Brittinn, aber mit edlem Blick,
Dich, Thuiskone: Ja, bei Barden
Wuchs ich mit dir in dem Eichenhain auf;
Allein die Sage kam mir, du seyst nicht mehr!
Verzeih, o Muse, wenn du unsterblich bist,
Verzeih, dass ich's erst jetzo lerne;
Doch an dem Ziele nur will ich's lernen!
Dort steht es! Aber siehst du das weitere,

« Cependant . . . . pense e
« le dangereux signal, pense . .
« pas moi qui déjà luttai contre
« Thermopyles, contre celle des
« lines ? »

« Elle dit : le moment décis
« le héraut s'approche : O fille d'

Und seine Kron' auch? Dieser
Muth,
Dies stolze Schweigen, di
der
Feurig zur Erde sich
kenn' ic
Doch wäg's noch einmal, eh' zu
dir
Der Herold tönet. War es nic
schon

« crie la muse de la Germanie, je t'aime, en « t'admirant je t'aime . . . . mais l'immor- « talité, les palmes me sont encore plus « chères que toi. Saisis cette couronne, si « ton génie le veut; mais qu'il me soit per- « mis de la partager avec toi. »

« Comme mon coeur bat . . . . Dieux « immortels . . . . si même j'arrivois plustôt « au but sublime, ... oh! alors tu me « suivras de près . . . . ton souffle agitera « mes cheveux flottants. »

« Tout-à-coup la trompette retentit, elles « volent avec la rapidité de l'aigle, un nuage

---

Sprach schnell mit Flammenblick Teutona,
Brittinn, ich liebe dich mit Bewundrung!
Doch dich nicht heisser, als die Unsterblichkeit,
Und jene Palmen! Rühre, ein Genius
Gebeut ers, sie vor mir; doch fass' ich,
Wenn du sie fassest, dann glüh' die Kron' auch.
Und, o wie beb' ich! o ihr Unsterblichen!
Vielleicht erreich' ich früher das hohe Ziel!
Dann mag, o dann an meine leichte
Fliegende Locke dein Athem hauchen!
Der Herold klang! Sie flogen mit Adlereil'.

la grace a ne pas designer le vain

Je renvoie au chapitre sur allemande l'examen des ouvrages stock sous le point de vue littéra me borne à les indiquer maintena des actions de sa vie. Tous se ont eu pour but ou de réveiller tisme dans son pays, ou de célèb gion: si la poésie avoit ses sai stock devroit être compté comm premiers.

La plupart de ses odes pe considérées comme des psaumes c'est le David du Nouveau-Test Klopstock; mais ce qui honore s caractère, sans parler de son g l'hymne religieuse, sous la forme épique, à laquelle il a consacré nées, *la Messiade*. Les chrét

le Paradis perdu, de Milton: l'un étoit plein d'images et de fantômes, comme la religion extérieure des Italiens. Milton, qui avoit vécu au milieu des guerres civiles, excelloit sur-tout dans la peinture des caractères, et son Satan est un factieux gigantesque, armé contre la monarchie du ciel. Klopstock a conçu le sentiment chrétien dans toute sa pureté; c'est au divin Sauveur des hommes que son âme a été consacrée. Les Pères de l'Église ont inspiré Le Dante; la Bible, Milton: les plus grandes beautés du poëme de Klopstock sont puisées dans le Nouveau-Testament; il sait faire ressortir de la simplicité divine de l'Évangile, un charme de poésie qui n'en altère point la pureté.

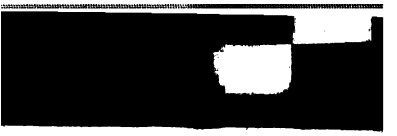
Lorsqu'on commence ce poëme, on croit entrer dans une grande église, au milieu de laquelle un orgue se fait entendre, et l'attendrissement et ce recueillement que les temples du Seigneur inspirent, s'emparent de l'âme en lisant la Messiade.

Klopstock se proposa, dès sa jeunesse, ce poëme pour but de son existence: il me semble que les hommes s'acquitteroient tous dignement envers la vie, si, dans un genre quelconque, un noble objet, une grande idée, signaloient leur passage sur la terre; et c'est déjà une preuve honorable de caractère, que diriger vers une même entreprise les rayons épars de ses facultés, et les

vrage peut fatiguer; mais chaque fois
y revient, l'on respire comme un par
l'âme qui fait sentir de l'attrait pour
les choses célestes.

Après de longs travaux, après un
nombre d'années, Klopstock enfin
son poëme. Horace, Ovide etc. ont e
de diverses manières le noble orgu
leur répondoit de la durée immorte
leurs ouvrages [1]): *exegi monumentum*
perennius: et, *nomenque erit ind*
nostrum. Un sentiment d'une toute
nature pénétra l'âme de Klopstock
la Messiade fut achevée. Il l'exprim
dans l'ode au Rédempteur, qui est à
de son poëme.

(*) «Je l'espérois de toi, ô Mé
«céleste! J'ai chanté le cantique de l
«velle alliance. La redoutable carriè



« parcourue, et tu m'as pardonné mes pas « chancelants. »

« Reconnoissance, sentiment éternel, brû- « lant, exalté, fais retentir les accords de « ma harpe; hâte-toi; mon coeur est inondé « de joie, et je verse des pleurs de ravisse- « ment. »

« Je ne demande aucune récompense; « n'ai-je pas déjà goûté les plaisirs des anges, « puisque j'ai chanté mon Dieu? L'émotion « pénétra mon âme jusque dans ses profon- « deurs, et ce qu'il y a de plus intime en « mon être, fut ébranlé. »

« Le ciel et la terre disparurent à mes « regards; mais bientôt l'orage se calma: le

---

Durchlaufen bin ich die furchtbare Lauf-
bahn;
Und du hast mir mein Straucheln verziehn!
Beginn den ersten Harfenlaut,
Heisser, geflügelter, ewiger Dank!
Beginn, beginn, mir strömet das Herz!
Und ich weine vor Wonne!
Ich fleh' um keinen Lohn; ich bin
schon belohnt,
Durch Engelfreuden, wenn ich dich sang!
Der ganzen Seele Bewegung
Bis hin in die Tiefen ihrer ersten Kraft!
Erschüttrung des Innersten, dass Him-
mel

« cueilleront-ils avec ces célestes l
« senti aussi les joies humaines; mon
« je voudrois en vain te le cacher, mon
« fut animé par l'ambition de la gloire;
« ma jeunesse, il battit pour elle; n

Und Erde mir schwanden!
Und flogen die Flüge nicht meh
Sturms; durch sanftes G
Das, wie des Lenztags Frühe, Leben sä
Der kennt nicht meinen ganzen
Dem es da noch dämmert,
Dass, wenn in ihrer vollen Empfind
Die Seele sich ergeusst, nur stamme
Sprache kann
Belohnt bin ich, belohnt! Ich
gesehn
Die Thräne des Christen rinnen:
Und darf hinaus in die Zukunft

« nant, il bat encore, mais d'un mouvement « plus contenu. »

« Ton apôtre n'a-t-il pas dit aux fidèles: « *Que tout ce qui est vertueux et digne de « louange, soit l'objet de vos pensées!* . . . « C'est cette flamme céleste que j'ai choisie « pour guide, elle apparoît au-devant de mes « pas, et montre à mon oeil ambitieux une « route plus sainte. »

« C'est par elle que le prestige des plai- « sirs terrestres ne m'a point trompé: quand « j'étois prêt à m'égarer, le souvenir des « heures saintes où mon âme fut initiée, les « douces voix des anges, leurs harpes, leurs « concerts me rappelèrent à moi-même. »

Ist etwa ein Lob, ist etwa eine Tugend,
Dem trachtet nach! Die Flamm' erkor ich zur Leiterinn mir!
Hoch weht die heilige Flamme voran, und weiset
Dem Ehrbegierigen besseren Pfad!
Sie war es, sie that's, dass die Menschenfreuden
Mit ihrem Zauber mich nicht einschläferten;
Sie weckte mich oft der Wiederkehr
Zu den Engelfreuden!
Sie weckten mich auch, mit lautem durchdringenden Silberton,
Mit trunkner Erinnrung an die Stunden der Weihe,

...rons un jour auprès
...ut et ressuscita pour nous.»

«C'est mon Seigneur et mon Dieu d...
la main puissante m'a conduit à ce but,
travers les tombeaux; il m'a donné la fo...
et le courage contre la mort qui s'app...
choit; et des dangers inconnus, mais t...

Sie selber, sie selber die Engelfreuden,
Mit Harf' und Posaune, mit Donnerruf
Ich bin an dem Ziel, dem Ziel! u
fühle, wo ich b
Es in der ganzen Seele beben! So wird
(ich rede
Menschlich von göttlichen Dingen) ..
einst, ihr Brüder
Der starb! und erstand! bei der Ank
im Himmel se
Zu diesem Ziel hinauf hast du,
mein Gott!

« ribles, furent écartés du poëte, que pro-« tégeoit le bouclier céleste. »

« J'ai terminé le chant de la nouvelle « alliance; la redoutable carrière est parcou-« rue. O Médiateur céleste, je l'espérois de « toi. »

Ce mélange d'enthousiasme poétique et de confiance religieuse inspire l'admiration et l'attendrissement tout ensemble. Les talents s'adressoient jadis à des divinités de la fable. Klopstock les a consacrés, ces talents à Dieu même; et, par l'heureuse union de la religion chrétienne et de la poésie, il montre aux Allemands comment ils peuvent avoir des beaux-arts qui leur appartiennent et ne relèvent pas seulement des anciens en vassaux imitateurs.

Ceux qui ont connu Klopstock le respectent autant qu'ils l'admirent. La religion, la liberté, l'amour, ont occupé toutes

---

Die weichen mussten, weil du der Schirmende warst?
Sie flohen davon! und ich habe gesungen,
Versöhner Gottes, des neuen Bundes Gesang!
Durchlaufen bin ich die furchtbare Laufbahn!
Ich hofft' es zu dir!

mais il ne s'appuya de son im
justifier aucun écart; elle ex
sans l'égarer.

On dit que sa conversati
d'esprit, et même de goût; qu
tretien des femmes, et sur-
françaises, et qu'il étoit bo
genre d'agréments que la pédar
Je le crois facilement, car il
quelque chose d'universel dan
peut-être même tient il par d
crets à la grâce, du moins à c
la nature.

Combien un tel homme
l'envie, de l'égoïsme, des fure
dont plusieurs écrivains se so
nom de leurs talents. S'ils
davantage, aucun de ces défa
roit agités. On est orgueill

Messiade, un très beau morceau sur la mort de Marie, soeur de Marthe et de Lazare, et désignée dans l'evangile comme l'image de la vertu contemplative. Lazare, qui a reçu de Jésus-Christ une seconde fois la vie, dit adieu à sa soeur avec un mélange de douleur et de confiance profondément sensible. Klopstock a fait des derniers moments de Marie le tableau de la mort du juste. Lorsqu'à son tour il étoit aussi sur son lit de mort, il répétoit d'une voix expirante ses vers sur Marie, il se les rappeloit, à travers les ombres du cercueil, et les prononçoit tout bas pour s'exhorter lui-même à bien mourir: ainsi, les sentiments exprimés par le jeune homme étoient assez purs pour consoler le vieillard.

Ah! qu'il est beau le talent, quand on ne l'a jamais profané, quand il n'a servi qu'à révéler aux hommes, sous la forme attrayante des beaux arts, les sentiments généreux et les espérances religieuses obscurcies au fond de leur coeur!

Ce même chant de la mort de Marie fut lu à la cérémonie funèbre de l'enterrement de Klopstock. Le poëte étoit vieux quand il cessa de vivre; mais l'homme vertueux saisissoit déjà les palmes immortelles qui rajeunissent l'existence et fleurissent sur les tombeaux. Tous les habitants de Hambourg *rendirent* au patriarche de la littéra-

CHAPITRE VI

LESSING ET WINCKEL

La littérature allemande est
seule qui ait commencé par la cr
tout ailleurs la critique est veni
chefs-d'oeuvre; mais en Allemagr
produits. L'époque où les lettr
le plus d'éclat est cause de cett
Diverses nations s'étant illustrées
[illegible] siècles dans l'art d'[illegible]

pensées embarrasse souvent le style des écrivains de la nouvelle école; Lessing, non moins profond, avoit quelque chose d'âpre dans le caractère, qui lui faisoit trouver les paroles les plus précises et les plus mordantes. Lessing étoit toujours animé dans ses écrits par un mouvement hostile contre les opinions qu'il attaquoit, et l'humeur donne du relief aux idées.

Il s'occupa tour-à-tour du théâtre, de la philosophie, des antiquités, de la théologie, poursuivant par-tout la vérité comme un chasseur qui trouve encore plus de plaisir dans la course que dans le but. Son style a quelque rapport avec la concision vive et brillante des Français; il tendoit à rendre l'allemand classique: les écrivains de la nouvelle école embrassent plus de pensées à la fois, mais Lessing doit être plus généralement admiré; c'est un esprit neuf et hardi, et qui reste néanmoins à la portée du commun des hommes; sa manière de voir est allemande, sa manière de s'exprimer, européenne. Dialecticien spirituel et serré dans ses arguments, l'enthousiasme pour le beau remplissoit cependant le fond de son âme; il avoit une ardeur sans flamme, une véhémence philosophique toujours active, et qui produisoit par des coups redoublés des effets durables.

Lessing analysa le théâtre français, alors

ou telle invraisemblance parti
lève ; il s'attaque à la sinc
ments et des caractères, et
les personnages de ces fictio
êtres réels : sa critique est u
coeur humain autant qu'une
raire. Pour apprécier avec jus
vations de Lessing sur le systè
en général, il faut examiner,
le ferons dans les chapitres
principales différences de la m
des Français et des Allemands
Mais ce qui importe à l'histoi
rature, c'est qu'un Allemand
rage de critiquer un grand écr
et de plaisanter avec esprit
moqueurs Voltaire lui-même.

C'étoit beaucoup pour un

droits de l'originalité s'établirent à la place du joug de la correction.

Lessing a composé des pièces de théâtre et des ouvrages philosophiques qui méritent d'être examinés à part; il faut toujours considérer les auteurs allemands sous plusieurs points de vue. Comme ils sont encore plus distingués par la faculté de penser que par le talent, ils ne se vouent point exclusivement à tel ou tel genre; la réflexion les attire successivement dans des carrières différentes.

Parmi les écrits de Lessing, l'un des plus remarquables, c'est le Laocoon; il caractérise les sujets qui conviennent à la poésie et à la peinture avec autant de philosophie dans les principes que de sagacité dans les exemples: toutefois l'homme qui fit une véritable révolution en Allemagne dans la manière de considérer les arts, et par les arts la littérature, c'est Winckelmann. Je parlerai de lui ailleurs sous le rapport de son influence sur les arts; mais la beauté de son style est telle, qu'il doit être mis au premier rang des écrivains allemands.

Cet homme, qui n'avoit connu d'abord l'antiquité que par les livres, voulut aller considérer ses nobles restes; il se sentit attiré vers le midi avec ardeur; on retrouve encore souvent dans les imaginations allemandes quelques traces de cet amour du so-

Quand Winckelmann, après [redacted] en Italie, revint en Allemagne, l'aspect de la neige, des toits pointus qu'elle couvre, et des maisons enfumées, le remplissoit de tristesse. Il lui sembloit qu'il ne pouvoit plus goûter les arts, quand il ne respiroit plus l'air qui les a fait naître. Quelle éloquence contemplative dans ce qu'il écrit sur l'Apollon de Belvédère, sur le Laocoon! Son style est calme et majestueux comme l'objet qu'il considère. Il donne à l'art d'écrire l'imposante dignité des monuments, et sa description produit la même sensation que la statue. Nul, avant lui, n'avoit réuni des observations exactes et profondes à une admiration si pleine de vie; c'est ainsi, seulement, qu'on peut comprendre les beaux-arts. Il faut que l'attention qu'ils excitent vienne de l'amour, et qu'on découvre dans les chefs

ainsi dire, un païen pour pénétrer l'antiquité. Winckelmann a les défauts et les avantages d'un Grec amateur des arts; et l'on sent, dans ses écrits, le culte de la beauté, tel qu'il existoit chez un peuple où si souvent elle obtint les honneurs de l'apothéose.

L'imagination et l'érudition prêtoient également à Winckelmann leurs différentes lumières; on étoit persuadé jusqu'à lui, qu'elles s'excluoient mutuellement. Il a fait voir que, pour deviner les anciens, l'une étoit aussi nécessaire que l'autre. On ne peut donner de la vie aux objets de l'art que par la connoissance intime du pays et de l'époque dans laquelle ils ont existé. Les traits vagues ne captivent point l'intérêt. Pour animer les récits et les fictions dont les siècles passés sont le théâtre, il faut que l'érudition même seconde l'imagination et la rende, s'il est possible, témoin de ce qu'elle doit peindre, et contemporaine de ce qu'elle raconte.

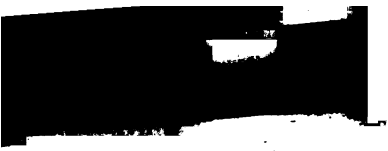
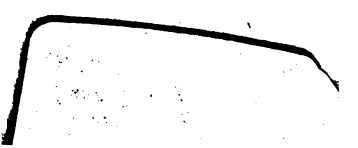
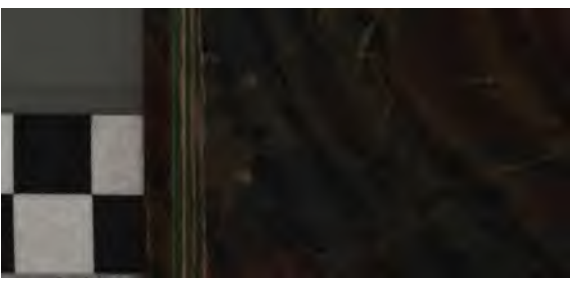
Zadig devinoit, par quelques traces confuses, par quelques mots à demi déchirés, des circonstances qu'il déduisoit toutes des plus légers indices. C'est ainsi qu'il faut prendre l'érudition pour guide à travers l'antiquité; les vestiges qu'on aperçoit sont interrompus, effacés, difficiles à saisir: mais, en s'aidant à la fois de l'imagination et de l'étude, *on recompose* le temps, et l'on refait la vie.

dans les ouvrages des ancien
lueur pour arriver à la conn
vérité toute entière.

Winckelmann sut appliqu
des monuments des arts l'es
ment qui sert à la connoissan
mes; il étudie la physionomie
comme celle d'un être vivant.
une grande justesse les moind
tions, dont il sait tirer des conc
pantes. Telle physionomie, tel
vêtement, peut tout-à-coup jeter
attendu sur de longues recherch
veux de Cérès sont relevés avec
qui ne convient pas à Minerve :
Proserpine a pour jamais troub
sa mère. Minos, fils et disciple
a, dans les medailles, les mêm
son père; cependa

torse, aussi énergique, mais plus arrondi, caractérise encore la force du héros, mais du héros qui, placé dans le ciel, est désormais absous des rudes travaux de la terre. Tout est symbolique dans les arts, et la nature se montre sous mille apparences diverses dans ces statues, dans ces tableaux, dans ces poésies, où l'immobilité doit indiquer le mouvement, où l'extérieur doit révéler le fond de l'âme, où l'existence d'un instant doit être éternisée.

Winckelmann a banni des beaux-arts, en Europe, le mélange du goût antique et du goût moderne. En Allemagne, son influence s'est encore plus montrée dans la littérature que dans les arts. Nous serons conduits à examiner par la suite si l'imitation scrupuleuse des anciens est compatible avec l'originalité naturelle, ou plutôt si nous devons sacrifier cette originalité naturelle, pour nous astreindre à choisir des sujets dans lesquels la poésie, comme la peinture, n'ayant pour modèle rien de vivant, ne peuvent représenter que des statues ; mais cette discussion est étrangère au mérite de Winckelmann : il a fait connoître en quoi consistoit le goût antique dans les beaux-arts; c'étoit aux modernes à sentir ce qu'il leur convenoit d'adopter ou de rejeter à cet égard. L'orsqu'un homme de talent parvient à manifester les secrets d'une nature antique ou *étrangère*, il rend service par l'impulsion

Winckelmann a développé [illegible] principes admis maintenant dans les arts : l'idéal, sur cette nature perfectionnée, de le type est dans notre imagination, et n au-dehors de nous. L'application de principes à la littérature est singulièrem féconde.

La poétique de tous les arts est r semblée sous un même point de vue da les écrits de Winckelmann, et tous y c gagné. On a mieux compris la poésie p la sculpture, la sculpture par la poésie, l'on a été conduit par les arts des Grec leur philosophie. La métaphysique idéali chez les Allemands comme chez les Gr a pour origine le culte de la beauté par cellence, que notre âme seule peut cé voir et reconnoître; c'est un souveni ciel, notre ancienne patrie, que cette be [illegible] les chefs d'oeuvre de Phi